

V O Y A G E
DANS LE CANADA,
ou
HISTOIRE
DE MISS MONTAIGU.

V O Y A G E
DANS LE CANADA,
OU
HISTOIRE
DE MISS MONTAIGU.
TRADUIT DE L'ANGLAIS,
PAR MADAME T. G. M.
TOME TROISIÈME.



PARIS,
CHEZ LÉOPOLD COLIN, Libraire, rue
Gît-le-Cœur, n° 4.

1809.

V O Y A G E
D A N S L E C A N A D A ,
O U
H I S T O I R E
D E M I S S M O N T A I G U .

L E T T R E C X X V .

Mis Montaigu, au colonel Rivers.

Québec, 17 avril.

MON cher Rivers, que votre dernière lettre est différente de tout ce que votre Émilie a jamais reçu de vous? Qu'ai-je fait pour exciter en vous tant de soupçons? Que votre sexe est injuste dans ses rapports avec le nôtre!

Je ne connais rien de l'amour! et ce

reproche me vient de celui que j'aime de l'affection la plus vive que mon cœur ait encore éprouvée, de celui dont le bonheur m'est si cher, que je lui sacrifierais avec délices jusqu'à ma vie ! Comment avez-vous pu douter un moment de la tendresse de votre Emilie ? Ses yeux, sa voix, sa physionomie, tout ce qui la compose enfin, ne vous ont-ils pas décelé mille fois, en dépit d'elle-même, le doux secret de son cœur, long-temps avant qu'elle n'eût la certitude que le vôtre partageait ses tendres sentiments ?

Je plains celle dont l'âme est assez froide pour vous voir avec indifférence ; et c'est le seul reproche que je puisse faire à Bella ; elle a pour vous infiniment d'amitié, mais elle vous a toujours vu sans le moindre indice d'un sentiment plus vif ; de quelle matière inanimée son cœur est-il donc formé ?

Aucun mortel ne peut inspirer les

mêmes affections que mon Rivers , aucun ne peut les mériter ; et les délices que je trouve à vous aimer me paraissent tellement supérieures à tous les autres plaisirs , que de tous les êtres humains c'est madame Desroches que je voudrais être , si je n'étais pas Émilie Montaigu.

Je suis confuse de ce que je viens d'écrire ; mais dois-je rougir d'avoir une âme qui sache distinguer les perfections ? et pourquoi faudrait-il cacher les sentiments qui l'animent ? Non , je ne vous tairai jamais une pensée ; vous serez tout à la fois le confident et le cher objet de ma tendresse.

Que l'expression touchante et passionnée de la vôtre excite en moi de douces émotions , mon cher Rivers ! Disposez comme il vous conviendra de votre Émilie ; cependant , si vous lui permettez de former un souhait contraire aux vôtres , satisfaites au désir

ardent qu'elle a de vous voir rendu à vos amis ; qu'elle vous reçoive des mains d'une mère dont le bonheur doit vous être plus cher que le sien propre.

Pourquoi parlez-vous de la médiocrité de votre fortune ? N'aurez-vous pas assez pour subvenir à tous les besoins nécessaires ? Beaucoup moins avec vous rendrait votre Émilie heureuse , la plus heureuse des femmes. Qu'est-ce que les plaisirs factices de la vie peuvent avoir de commun avec le véritable bonheur ? Mon ami , prenez-y garde , vous sacrifiez à l'orgueil l'amour et la tendresse filiale ; la plus noble des affections , à la plus sotte des passions humaines.

J'avais encore mille choses à vous dire , mais je ne puis prendre qu'un moment à la dérobée pour vous écrire. Nous avons quelques dames françaises à la maison qui viennent à chaque ins-

(5)

tant m'interrompre : elles sont à la porte ; je n'ai que le temps , mon cher Rivers , de vous dire adieu.

Votre , etc.

Émilie MONTAIGU.

LETTRE CXXVI.

John Temple , à miss Fermor.

Londres , 17 février.

MA CHÈRE BELL ,

Lucie ne pouvant avoir le plaisir de vous écrire aujourd'hui , comme elle se le proposait , étant pressée par milady Merville d'aller dîner chez elle , me charge de l'agréable commission d'être son interprète auprès de vous.

Permettez-moi de vous dire aussi quelque chose pour moi-même , et d'exprimer le sentiment de mon bon-

heur à celle qui veut bien , j'en ai la douce certitude , y prendre l'intérêt le plus vif.

Je n'aurais jamais cru , ma chère Bell , qu'il fût aussi facile d'être constant ; je vous assure , mais gardez-vous d'en parler , car tout le monde en rirait ; oui , je vous assure que je ne me suis pas senti le moindre penchant pour aucune femme depuis que je suis l'heureux époux de votre amie.

Je contemple maintenant un cercle de beautés comme les fleurs d'un parterre ; il n'est point de charmes qui me touchent que les siens : toute la création ne contient plus à mes yeux qu'une seule femme.

Chaque jour , chaque instant me la rend plus aimable ; il y a dans ma Lucie un mélange de douceur , de vivacité , de délicatesse et d'innocence qui ajoute mille charmes inexprimables

à la beauté la plus parfaite que la nature ait jamais formée.

Je ne pourrais vous rendre l'impression que me fait éprouver son sourire enchanteur, cet aimable sourire d'une tendresse naïve ; mais comment vous peindrai-je l'expression douce et passionnée de ses yeux, cette rougeur involontaire du plaisir, rougeur charmante qui vient colorer ses joues lorsque je m'approche d'elle ? comment vous peindrai-je encore ces tendres attentions qui viennent du cœur, et dont l'amour seul connaît le prix ?

Non, ma chère Bell, jusqu'à présent je n'avais pas connu le bonheur ; je ne connaissais que l'ombre fugitive du plaisir : je suis dans une ivresse continuelle ; il me semble que j'habite aujourd'hui les régions éthérées ; ma tendresse est vraiment une espèce d'idolâtrie. Vous ne pouvez vous figurer à

quel point cette femme séduisante me rend son esclave.

Pour vous en donner une preuve, le malin tyran veut que je renonce au plaisir de vous écrire mille choses agréables qui me restaient à vous dire, pour l'accompagner sur *l'heure* avec lady Merville à l'Opéra; cependant elle prétend vous aimer au-delà de l'affection que les femmes ont en général les unes pour les autres, du moins les jolies femmes, dont la réputation n'est pas ordinairement de s'aimer avec beaucoup de franchise et de tendresse.

Adieu, ma chère Bell; agréez le respectueux témoignage des sentiments de votre très-humble et dévoué serviteur,

John TEMPLE.

LETTRE CXVII.

Miss Fermor , à John Temple.

Sillery , 18 avril.

JE ne reviens pas d'une telle métamorphose :

« Est-ce là ce fier vainqueur des belles , ce
» galant , cet aimable Lothario , ce charmant
» perfide ? »

En vérité , mon cher Temple , le beau sexe ne doit jamais pardonner à Lucie d'avoir osé s'emparer exclusivement de son plus séduisant admirateur. J'aurais bien quelque tentation d'essayer avec vous *un petit badinage* , si je devais bientôt retourner en Angleterre ; mais jusque-là j'abandonne cette idée.

Une chose dont je crois pouvoir vous assurer en attendant , c'est que , quelque passion que vous puissiez avoir

pour Lucie , vous ne l'aimerez jamais autant qu'elle mérite de l'être. Permettez-moi de vous dire à mon tour que c'est beaucoup de la part d'une femme, et surtout d'une *jolie femme* , comme vous l'observez très-bien , de parler ainsi d'une autre.

Cependant je ne suis pas tout-à-fait persuadée que votre idée soit juste ; le défaut de l'envie , parmi les femmes , me paraît être plutôt le partage de celles qui ne peuvent se dissimuler que l'aimable don de plaire leur soit refusé.

Les belles femmes sont trop vaines pour devoir être jalouses les unes des autres ; du moins c'est là ce que j'éprouve, moi qui ne suis cependant que passable ; mais , je le sais , malgré cela, nous ne voyons que trop souvent les indices de cette vile passion entre des beautés rivales.

Pour m'expliquer sans prévention , je crois que les femmes du meilleur

naturel , et les moins sujètes à l'envie , sont celles qui , sans être précisément jolies , ont ce *je ne sais quoi* qu'on appelle *grâces* , qui sait plaire , même sans la beauté , et qui , recevant des hommes un tribut d'hommages plus flatteur que leur glace ne leur en promettait , et par cette raison satisfaites d'elles-mêmes et des autres , sont d'une humeur constamment agréable avec tout le monde ; tandis que les beautés , reconnues pour telles , prétendent à un empire universel , et sont en guerre avec tout ce qui voudrait leur disputer leurs droits , et c'est à peu près la moitié de leur sexe.

Je suis , moi , de la meilleure nature du monde à cet égard ; mais cela vient peut-être de ce que je suis plus agréable que belle , quoique passablement jolie , et que dans toute ma personne il règne beaucoup de ce *je ne sais quoi*.

Mais à propos , mon cher Temple, j'ai lu avec tant de plaisir les réflexions de Montesquieu à ce sujet , que je ne puis résister à l'envie de vous les transcrire ici ; vous ne pourrez pas dire alors que cette lettre ne contenait rien qui fût digne de votre attention.

Je vous prie de les communiquer aux jeunes miss, envers lesquelles vous ne pouvez manquer d'être reconnaissant , et cela par cette cause. Il y a peut-être douze femmes dans le monde qui s'avouent qu'elles ne sont pas jolies ; mais je suis presque sûre qu'il n'y en a pas une qui ne se trouve agréable , et ne croye posséder ce charme dont on parle tant , ce *je ne sais quoi* que l'on apprécie , à juste titre , mille fois plus que la beauté. Mais je reviens à mon cher Montesquieu.

« Il y a quelquefois dans les personnes ou dans les choses un charme invisible , une grâce naturelle , qu'on

» n'a pu définir, et qu'on a été forcé
» d'appeler le *je ne sais quoi*.»

Il me semble que c'est un effet principalement fondé sur la surprise.

« Nous sommes touchés de ce qu'une
» personne nous plaît plus qu'elle ne
» nous a paru d'abord devoir nous
» plaire ; et nous sommes agréablement surpris de ce qu'elle a su vaincre des défauts que nos yeux nous montrent, et que le cœur ne croit plus ; voilà pourquoi les femmes laides ont très-souvent des grâces, et qu'il est rare que les belles en ayent. Car une belle personne fait ordinairement le contraire de ce que nous avons attendu ; elle parvient à nous paraître moins aimable ; après nous avoir surpris en bien, elle nous surprend en mal : mais l'impression du bien est ancienne, celle du mal nouvelle ; aussi les belles personnes font-elles rarement les grandes pas-

» sions, presque toujours réservées à
 » celles qui ont des grâces , c'est-à-
 » dire des agréments que nous n'atten-
 » dions point , et que nous n'avions
 » pas sujet d'attendre.

» Les grandes parures ont rarement
 » de la grâce, et souvent l'habillement
 » des bergères en a. Nous admirons
 » la majesté des draperies de Paul Vé-
 » ronèse, mais nous sommes touchés
 » de la simplicité de Raphaël et de la
 » pureté du Corrège. Paul Véronèse
 » promet beaucoup, et paye ce qu'il
 » promet ; Raphaël et le Corrège pro-
 » mettent peu et payent beaucoup, et
 » cela nous plaît davantage.

» Les grâces se trouvent plus ordi-
 » nairement dans l'esprit que dans le
 » visage ; car un beau visage paraît
 » d'abord, et ne cache presque rien ;
 » mais l'esprit ne se montre que peu à
 » peu, que quand il veut, et autant
 » qu'il veut ; il peut se cacher pour

» paraître , et donner cette espèce de
» surprise qui fait les grâces.

» Les grâces se trouvent moins dans
» les traits du visage que dans les ma-
» nières ; car les manières naissent à
» chaque instant, et peuvent à tous les
» moments créer des surprises. En un
» mot, une femme ne peut guère être
» belle que d'une façon , mais elle est
» jolie de cent mille. »

J'aime infiniment cette doctrine de Montesquieu , parce qu'elle donne à chaque femme son lot , et qu'elle me range au-dessus de mille femmes plus jolies , en m'accordant le charmant pouvoir d'inspirer une passion.

Cruel que vous êtes ! pourquoi me rappelez-vous l'idée des fleurs ? J'envie maintenant votre épais climat ; chez vous la terre est en ce moment couverte de ces aimables dons du printemps , et près de nous ce n'est qu'une plaine uniforme de neige. Nos petits-

maîtres sont dans le plus grand embarras pour faire des comparaisons. Vous pouvez comparer vos belles aux lis des vallons ; mais nous , pauvres exilés , nous n'avons rien autour de nous qui , avec l'idée de blancheur , ne donne en même temps celle d'un froid de glace.

C'est là le seul reproche que je puisse faire au Canada. L'été est délicieux ; l'hiver est agréable , malgré toute sa rigueur ; mais , hélas ! l'aimable et doux printemps n'est pas ici : nous passons de l'hiver à l'été dans un instant , et nous perdons la saison charmante des amours.

Une lettre de l'idole chérie de mes pensées , à laquelle je suis forcée de répondre sur-le-champ.

Adieu , mon cher Temple ; croyez à l'amitié sincère de votre affectionnée

BELLE FERMOR.

LETTRE CXXVIII.

Miss Fermor, au capitaine Fitzgerald.

OUI, je vous en donne la permission ; vous pouvez venir cet après-dîner : il y a quelque chose d'assez intéressant dans le désordre de vos idées ; et comme mon père doit passer la soirée à Québec , j'aurai besoin de distraction. Cela pourra aussi exercer un peu *l'innocent* babil des miss de Québec ; un tête-à-tête avec un Irlandais de bonne mine est un sujet qui ne peut échapper à leur sagacité.

Adieu, jusqu'à ce soir.

BELL FERMOR.

LETTRE CXXIX.

Miss Fermor, à mistriss Temple.

Sillery, 20 avril.

A PRÈS la longue lettre que je viens d'écrire à vos chères amours, vous ne comptez sûrement pas, Lucie, que cette fois j'en adresse une semblable à votre Seigneurie.

Je suis bien aise que vous ayiez pris sur Temple un si puissant empire. Les plus sages, les plus bizarres, les plus graves et les plus étourdis, seront toujours nos esclaves quand nous saurons les conduire avec adresse.

Je me propose de faire, pour le gouvernement des maris, un code de lois que je ferai traduire dans toutes les langues modernes; et je crains bien qu'il n'ait infiniment de succès dans le monde.

Savez-vous que je suis plus sotte que je ne l'imaginais ? Vous vous rappelez que j'ai toujours aimé beaucoup les eaux parfumées ; je les avais quittées dernièrement , dans la fausse persuasion que Fitzgerald les craignait : hé bien ! hier je lui entends dire le contraire , et , sans y penser , je vais machinalement dans ma chambre mettre de l'eau-de-lavande sur mon mouchoir. J'ai quelque frayeur que ce ne soit le symptôme d'une folie sentimentale ; mais comme il me paraît assez doux de s'y livrer , je ne cherche pas à m'en garantir.

Il fait aujourd'hui un temps délicieux , quoique la neige couvre encore la terre ; mais la chaleur du jour cause un dégel si considérable , qu'il nous serait impossible d'aller à Québec maintenant. Je vais être confinée une semaine au moins à Sillery , et je n'ai pas Émilie près de moi ; je meurs de

désœuvrement et d'ennui. Fitzgérald s'aventure encore à venir, au risque de sa tête et des jambes de ses chevaux ; mais le danger où se trouvent pour moi ces pauvres animaux me fait tant de compassion, que je lui ai signifié l'ordre de leur laisser quelques jours de repos, pendant lequel temps je me livrerai toute entière à l'étude, à la contemplation, et peut-être un peu à de petites critiques avec mon père qui est dix fois plus chagrin que moi d'être enfermé à la maison : je me propose de lui gagner une petite fortune au piquet, en attendant que la société puisse venir nous distraire de notre solitude.

Adieu. Je me sens d'une paresse extrême ce matin, et je ne puis écrire une ligne de plus.

Votre amie,

BELL FERMOR.

L E T T R E C X X X .

*Le capitaine Fermor, au comte de***.*

Sillery, 20 avril.

M O N S E I G N E U R ,

J'arrive de la citadelle , où quelqu'un m'a proposé d'aller voir le dégel de la glace , et je viens d'avoir sous les yeux un spectacle aussi majestueux , aussi beau en lui-même , qu'il m'était agréable par la douce idée qu'il renouvelait nos communications avec l'Europe , après une si longue interruption.

Avant que je n'eusse vu se détacher cet énorme corps de glace dont la forme ressemble à un pont de Québec , au Point-Levé , je n'imaginai pas que cet objet fût digne d'aucune attention ; je pensais que la glace se rompait in-

sensiblement, et se fondait peu à peu tous les jours, selon l'influence du soleil et la chaleur de la température ; je croyais que nous reverrions la rivière navigable, sans avoir remarqué par quels degrés elle l'était devenue. Mais j'ai vu que la *grande rivière*, comme les Sauvages l'appellent avec raison, conserve sa dignité dans cette circonstance, ainsi que dans toutes les autres, et montre sa noble supériorité sur ces petits courants d'eau que nous honorons en Angleterre du nom de rivière. Le grand sublime est le caractère de ce monde occidental. La haute élévation des montagnes, la grandeur des lacs et des rivières, l'aspect majestueux des rochers, dont le sommet présente une variété pittoresque de buissons et d'arbres de toute espèce qui forment une digue à la rivière ; tous ces tableaux magiques sont tels, que nulle expression ne peut en rendre la

beauté ; un peintre en paysage pourrait ici donner tout à son gré carrière à son imagination ; il trouverait dans ces lieux des idées qu'il chercherait vainement dans nos climats.

L'objet qui vient de frapper mes regards a toute la magnificence des contrées américaines.

La glace , près de la ville , ou , pour m'exprimer dans le style canadien , le pont de glace ayant , sur près de six pieds d'épaisseur , plus d'une lieue de longueur , résiste long-temps au rapide courant qui semble vouloir le forcer dans ses limites. Plusieurs circonstances nous préparent à l'arrivée de cet événement , si je peux m'exprimer ainsi , et nous font redouter les accidents qui peuvent en résulter , près d'un mois avant que la glace ne rompe sa barrière. Chaque jour où l'air s'adoucit , vous êtes effrayé pour ceux que vous voyez s'exposer à la traver-

ser en voiture ; et cependant une seule nuit de gelée lui redonne tant de force, que les dames , et même les plus timides , ne craignent pas de s'y hasarder ; elles y vont en partie de plaisir , quoiqu'au retour elles soient très-alarmées, s'il survient dans le jour une chaleur extraordinaire.

Pendant cette dernière quinzaine surtout , les craintes sont devenues très-sérieuses ; l'œil pouvait distinguer , même à une distance considérable , que la glace s'amollissait et se détachait du rivage ; et chaque pas menaçait de la mort ceux qui avaient la témérité de la traverser : chose que la plupart des habitants continuaient de faire jusqu'à ce que deux ou trois des plus hardis n'eussent payé de leur vie leur funeste imprudence.

Du moment où la glace n'est plus un pont sur lequel vous voyez tout le monde courir en foule pour ses affaires

ou ses plaisirs, chacun épie avec une ardente impatience l'heureux instant où elle doit se détacher entièrement, et rompre la barrière qui fermait toute entrée aux vaisseaux ; chacun se réjouit de l'idée que nos relations avec tous les pays vont être rétablies après avoir été si long-temps comme exclus du monde entier.

Enfin, nous sommes arrivés au moment tant souhaité, et nous sommes allés, avec une foule prodigieuse des deux sexes et de tous rangs, attendre cet événement, sujet de si grande joie ; nous étions sur le sommet du cap Diamant, et nous avons la perspective de quelques lieues au-dessus et au bas de la ville ; près du cap Diamant la rivière était ouverte, et la rapidité du courant d'eau qui s'était fait un passage sous le pont transparent était si forte, qu'elle a continué jusqu'à près d'un mille à se faire jour.

Nous restions immobiles avec toute l'ardeur de l'attente : le flux paraît ; il arrive avec une rapidité surprenante ; l'énorme pont de glace est ébranlé : cependant il résiste encore à la force de l'eau ; le flux se retire ; il fait une pause , s'arrête un moment , ensuite il vient de nouveau , redoublant de furie , et l'immense corps de glace se détache des bords de la rivière.

Une vaste plaine de cristal paraît en mouvement ; elle s'avance d'un pas lent et majestueux ; les langues de terre qui se prolongent dans la rivière, gênent un instant son passage ; mais le poids énorme d'un corps si prodigieux , conduit par un courant d'eau rapide , entraîne avec une force irrésistible tout ce qui peut arrêter sa marche.

Aucune expression ne peut rendre l'aspect magnifique de la rivière lorsqu'elle vient de s'ouvrir , que chaque minute éloigne la perspective de ce

vaste corps transparent , jusqu'au moment où , passant le Point-Levé , il se dérobe à la vue comme un éclair , et ne laisse devant vous qu'une immense plaine d'eau ; les yeux sont frappés de la beauté d'un tel spectacle , et l'imagination se livre avec ravissement à l'idée que nos relations directes avec l'Europe , sont rétablies après une interruption de plusieurs mois ; cette heureuse époque en rappelle une autre non moins douce , celle où la nature va renaître ; où la terre , ouvrant son sein fertile à la verdure , aux fleurs printannières , viendra de nouveau charmer nos regards de ses productions riches et variées.

Je ne vous ai donné sans doute qu'une description très-imparfaite de la scène qui vient de se passer devant moi ; mais elle m'a fait une telle impression , qu'il m'était impossible de ne pas essayer de vous la rendre.

Si le tableau que je vous en ai fait peut vous donner une légère idée de ce qu'elle doit être en réalité, votre Seigneurie pensera sûrement avec moi, que les intempéries de l'hiver offrent ici la sublimité qui caractérise à un si haut point ces contrées.

Dans nos pays, les changements de saison s'opérant lentement et par degrés, ne produisent qu'un léger effet ; mais ici rien n'y prépare d'avance ; ils viennent tout-à-coup et si violemment, qu'ils saisissent l'âme et lui causent, avec le plaisir inattendu de cette prompte révolution, tout ce que la vue d'un grand spectacle peut inspirer de noble à l'imagination.

J'ai l'honneur d'être,

Monseigneur,

Votre, etc.

WILLIAM FERMOR.

LETTRE CXXXI.

Miss Fermor, à mistriss Temple.

22 avril.

SANS doute, ma chère, vous avez bien raison ; une religieuse peut être, à plusieurs égards, moins malheureuse que certaines femmes qui vivent dans le monde ; sa position est, selon moi, un paradis , comparée à celle d'une femme délicate et sensible, dont le mari n'est pour elle qu'un objet d'aversion et de dégoût.

La cruauté de quelques parents que l'on voit ici sacrifier leurs enfants à l'avarice, en les faisant entrer de force ou par séduction dans les couvents, me frapperait encore davantage, si nous n'avions pas en Angleterre beaucoup trop d'exemples de la même inhumana-

nité, quoique dans un genre différent de ceux qui marient leurs enfans contre leur propre inclination.

Votre lettre me rappelle ce qu'une Française, femme mariée, me disait un jour à ce sujet :

J'étais fort prévenue contre les couvents, et je citais particulièrement une clause cruelle qui me paraissait sans réplique; c'est que ce malheureux état, quoiqu'on n'y fût qu'après un temps d'épreuve, n'était pas une retraite, et ne pouvait être regardé que comme une prison perpétuelle, puisqu'on y était pour la vie.

Madame de H** me répondit promptement: « Et le mariage n'est-il pas aussi » pour la vie ?

» Cela est vrai, Madame; et ce qu'il » y a de pis, c'est qu'on n'a pas un an » de noviciat pour s'y préparer :

» Je ne peux nier la force de votre » argument. »

Depuis, je n'ai plus osé parler de couvents devant madame de H**.

Entre nous, Lucie, convenez qu'il est assez déraisonnable que des gens s'unissent par des motifs sordides, et s'étonnent de n'être pas heureux ; chez les esprits délicats, l'amour estrarement la suite du mariage.

Il n'est pas tout-à-fait sûr que les noeuds de l'hymen, formés sous les auspices de l'amour, rendent constamment heureux ; mais il me paraît impossible que, dans un lien de simple convenance, les ames deviènt jamais capables d'une tendresse aussi vive.

La plus grande partie du monde, observez-le bien, Lucie, n'est composée que de corps sans âmes ; du moins ne sont-elles que de l'espèce brute ou végétale ; à cette sorte d'êtres, l'amour et le sentiment sont absolument inutiles : nés pour passer le chemin de la vie dans une disposition habituelle d'apa-

thie d'indifférence, il ne leur importe guère dans quelle société ils font le voyage.

Quant à nous, ma chère, nous sommes l'une et l'autre d'une nature un peu plus éveillée, et par cela même il est très-essentiel que le sentiment le plus cher nous lie à nos époux; la raison en est que nos âmes étant de l'espèce active, ne peuvent jamais rester dans un repos absolu; si nous n'avions pas pour eux ce genre d'attachement, il serait fort à craindre qu'un autre ne parvînt à nous l'inspirer.

Tel est mon avis; Lucie; et, malgré tout ce que peuvent dire les grands parents, les vieilles filles, les tantes, etc., de l'indécence qu'il y a pour une jeune personne à distinguer un homme d'un autre, à ressentir du penchant pour lui avant le mariage, je pense, moi, que c'est la meilleure sauve-garde qu'elle puisse avoir de sa vertu; et celle

qui, de sa libre volonté, par de prudents calculs d'intérêt, accepte la main d'un homme pour qui elle n'éprouve que du dégoût, se couvre à mes yeux de tout ce que le mépris a de plus vil.

Je ne puis encore m'empêcher d'observer ici que le véritable but de l'éducation moderne paraît être de détruire les meilleures impulsions du cœur, l'amour, l'amitié, la bienveillance, et de mettre à la place des principes sociaux tous ceux d'un sordide intérêt : les parents, dans leurs vues sages, croient fort utile pour leurs enfants de chercher à déraciner de leur cœur ces affections qui ne seraient dirigées que sur des objets personnels, et que le ciel nous donna comme des moyens de bonheur ; ils ne considèrent pas que le succès d'une telle entreprise est fort douteux, et que s'ils réussissent ils ôtent de la vie toutes ses douceurs, et la réduisent à un cercle ennuyeux

de jours monotomes que l'on pourrait tout au plus regarder comme une végétation.

Si mes idées à cet égard sont justes, le cœur de l'homme est naturellement vertueux ; et je crois que le but de l'éducation est moins de nous donner de bonnes impressions, que de perfectionner celles que la nature a mises en nous, et de nous prémunir contre les mauvaises, qui sont presque toujours acquises hors de nous.

Ainsi finit mon sermon.

Adieu, ma chère. Votre sincère amie,

BELL FERMOR.

On m'apporte une lettre de votre frère ; en vérité, le pauvre Rivers a tout-à-fait perdu le sens ; Émilie consent à recevoir sa main, et l'on imaginerait, à ses transports de joie, qu'il est le premier à qui le bonheur du lien conjugal eût jamais été réservé.

Il va près du lac Champlain fixer le centre de ses États , ou plutôt de ceux d'Émilie , car je vois qu'elle sera la princesse régnante , et lui seulement le premier conseil de sa majesté.

Je vais aller à Québec ; deux ou trois jours de sécheresse ont rendu les chemins praticables pour les voitures. Fitzgerald est venu me chercher.

Adieu.

Huit heures du soir.

Me voici de retour ; j'ai vu Émilie , qui est la plus heureuse des femmes ; elle a reçu des nouvelles de votre frère. Quel feu dans ses expressions ! toute sa lettre respire la tendresse la plus passionnée : que ne sont-ils plus aimés de la fortune ! Je ne jouis que faiblement de les voir fixés dans le Canada ; mais je crois que , pour le bonheur de vivre ensemble , ils consentiraient volontiers à s'exiler pour toujours dans un désert de l'Islande.

LETTRE CXXXII.

*Le capitaine Fermor, au comte de***.*

Sillery , 28 avril.

MONSEIGNEUR,

Le plaisir que l'homme trouve naturellement dans les voyages , vient sans doute de cet amour de la nouveauté , de ce charme inexprimable qu'il éprouve à concevoir de nouvelles idées ; c'est une passion qu'il apporte en naissant, qui se découvre en lui dans toutes les occasions, depuis l'enfance jusqu'à l'âge le plus avancé , et qui est la première et la dernière de sa vie.

Il n'est rien au monde que l'esprit humain craigne autant qu'un état d'inaction ; le grand secret pour trouver le bonheur , est d'entretenir une activité continuelle , sans toutefois lui donner

ces violentes secousses qui passent les bornes de son pouvoir, et détruisent ses moyens de jouissance; il est bon de l'exercer, mais non d'épuiser ses forces par un travail trop actif,

On pourrait considérer le vice comme une maladie de l'âme; l'inaction, sa léthargie; et la passion guidée par la vertu, son baume et sa vie.

J'ai le plaisir de voir la coquetterie de ma fille faire place à une tendre affection pour un jeune homme très-estimable qui, sous tous les rapports, semble fait pour la rendre heureuse. Sa fortune est aisée: c'est un gentilhomme plein d'honneur et de mérite; et ce qui me préviendrait peut-être plus encore en sa faveur, c'est qu'il est de ma profession.

Je fais mention de la dernière circonstance, dans le dessein de prier votre Seigneurie de vouloir bien l'honorer de la protection que votre bonté m'avait offerte si généreusement pour

lui procurer une place de major qu'il sollicite, et que votre Seigneurie voulut bien me promettre ; comme la situation actuelle de l'armée ne me fait pas un devoir d'y rester attaché, je me détermine à la quitter et à me retirer dans mes foyers pour jouir de ce doux état de repos que l'on apprécie tant à mon âge. Je suis en traité particulier avec un gentilhomme pour la résiliation de ma compagnie, et je me propose de retourner en Angleterre par le premier vaisseau, pour y faire accepter ma retraite ; sur ce point comme sur l'objet qui regarde l'avancement de M. Fitzgérald, je ne craindrai pas de solliciter la généreuse amitié de votre Seigneurie.

J'ai pris tous mes arrangements avec Fitzgérald ; à l'insu de Bella, qui n'en a pas le moindre doute, et il cherche à gagner son cœur, à l'intéresser dans le succès de ses vœux, sans que je pa-

raïsse en avoir aucune connaissance ; il va me faire sa demande en forme , quoique nous fussions déjà d'accord sur tous les points.

Tout ce qui regarde cette affaire , ainsi que mon projet de quitter l'armée , sont encore des secrets pour ma fille.

Mais je reviens aux questions que votre Seigneurie m'adresse au sujet des Américains ; je veux dire ceux de nos anciennes colonies ; mon opinion , à cet égard , est conforme à ce que j'en ai toujours ouï dire ; ils me paraissent un peuple ignorant , sauvage , opiniâtre , intéressé , et cependant hospitalier.

Ils tiennent fortement à leurs idées , mais plus encore à leur intérêt , pour le soin duquel ils ont une adresse et une sagacité qu'on ne peut se figurer ; quant à ce qui regarde tout autre objet , je les crois naturellement inférieurs aux

Européens ; la différence d'éducation peut en être la première cause , mais encore il serait difficile de s'en convaincre.

Je suis de cet avis , qu'ils n'auraient pas refusé de se soumettre à nos lois , ou disputé chez eux le pouvoir de la législation , si d'abord on n'eût aigri leurs esprits , dans une chose qui touchait de si près leurs intérêts , la contrainte établie sur leur commerce avec les établissements français et espagnols : commerce où l'Angleterre fit un bénéfice immense , et qui ne coûta de pertes qu'à un très-petit nombre de riches colons de l'Inde occidentale.

Chacun des avantages que nous donnent ces colonies est centuplé par le commerce des Américains ; ce sont les abeilles qui vont chercher au-dehors le miel dont elles enrichissent la ruche qui leur offre un abri.

Lever sur eux des contributions im-

médiatement après que l'on a restreint leur commerce, est à mes yeux dessécher la source, et vouloir qu'elle ait toujours son cours.

Cependant il est nécessaire de maintenir la dignité du gouvernement.

Une bonne mère consulte l'intérêt de ses enfants, mais ne souffre pas que son autorité lui soit disputée.

Il me semble qu'un mélange adroit de douceur et de fermeté doit ramener infailliblement au vrai sens de leur devoir ces peuples entraînés par un caractère violent et des vues ambitieuses.

J'ai l'honneur d'être,

Monseigneur,

Votre, etc., etc.

WILLIAM FERMOR.

LETTRE CXXXIII.

Miss Fermor, à mistriss Temple.

Sillery, 5 mai.

JE viens encore d'obtenir de mon Émilie son retour auprès de moi, et nous voilà de nouveau réunies, à ma grande satisfaction ; car je ne suis rien, et ne sais que m'ennuyer sans elle. Comme les routes sont déjà très-bonnes, nous passons presque tout le temps à nous promener à pied ou à cheval ; et nous cherchons autant que possible à nous égayer, en attendant le retour de votre frère qui est à la recherche d'une propriété.

La végétation est, dans ce pays, d'une activité surprenante ; quoique les montagnes et les collines soient encore couvertes de neige, et que l'on en trouve même dans les vallons, tous

les arbres et les buissons de la campagne et des bois sont déjà en pleine verdure, et la terre s'embellit de toutes parts de mille sortes de fleurs, dont l'aspect varié charme les yeux.

Il est extrêmement agréable de voir les fraises et les pensées se faire jour au milieu de la neige.

Émilie et moi, nous sommes enchantées de nous retrouver après une petite séparation ; c'est une vraie jouissance pour nous, que celle de pouvoir encore de nouveau nous entretenir mutuellement de nos amants ; nous avons été près d'un mois éloignées l'une de l'autre, sans avoir eu la consolation de trouver une amie avec qui nous puissions extravaguer tout à notre aise, et nous nous en dédommageons pleinement aujourd'hui. Fitzgerald vient dîner avec nous ; il arrive.

Adieu. Votre amie,

BELL FERMOR.

LETTRE CXXXIV.

*Le capitaine Fermor, au comte de***.*

Sillery, 5 mai.

MONSEIGNEUR,

Je viens de m'entretenir, si je puis m'exprimer ainsi, lorsque je n'ai pas eu l'occasion de placer un mot; je viens, dis-je, d'avoir un entretien de deux ou trois heures avec un officier français qui, pendant ce long espace de temps, n'a cessé de déclamer avec une volubilité surprenante, sans proférer une syllabe qui puisse intéresser, même récréer ses auditeurs, et, je dirais plus, sans exprimer rien qui méritât le nom de pensée.

Je crois que les gens qui n'ont pas une idée hors de la route commune,

sont généralement les plus grands parleurs ; et la raison , c'est que la puérité de leurs pensées ne les rend propres qu'à la conversation ordinaire , tandis que les êtres doués d'une plus vaste intelligence , ont des idées qu'ils ne peuvent communiquer facilement qu'à ceux dont les moyens intellectuels sont à la portée des leurs.

Cette observation pourrait être un argument qui servirait à prouver la supériorité de notre génie sur celui des femmes , puisqu'elles sont en général plus grandes parleuses que nous , si nous ne voulions considérer les limites étroites dans lesquelles nous avons borné leur éducation frivole. Les hommes , entre mille autres avantages , ont celui d'acquérir plus de sublimité , ainsi qu'une plus grande variété dans les idées.

Les femmes qui font leur société habituelle de celle des hommes , sont en géné-

ral d'un entretien beaucoup plus agréable qu'eux-mêmes; cela prouve ce dont elles seraient capables, si leur éducation développait toutes leurs facultés morales, puisqu'elles profitent avec tant d'avantage de ce moyen accidentel et limité d'acquérir des connaissances.

Mais je suis très-persuadé que les deux sexes gagnent également dans la société l'un de l'autre; il existe dans leur conversation un mutuel désir de plaire, restreint par la politesse qui présente toutes les qualités aimables de chacun dans leur plus beau jour.

Elevées d'âge en âge dans l'ignorance, les femmes ne peuvent presque rien apprendre de leur sexe.

J'ai souvent pensé que c'était la raison pour laquelle les jeunes personnes appartenant aux militaires, sont en général plus agréables que les autres

femmes d'une même classe et d'une même éducation.

Je serais presque tenté de citer à ce sujet ma fille comme un exemple ; mais je connais l'aveuglement et la partialité des premiers sentiments de la nature, et je tairai ce que la tendresse paternelle voudrait me dicter.

Je suis affecté de ce que votre Seigneurie me mande au sujet de miss H** ; je sais qu'elle est imprudente, mais je la crois vertueuse ; une grande vivacité de caractère l'a toujours entraînée à commettre des inconséquences.

Cependant permettez-moi de vous observer, Monseigneur, qu'il y a beaucoup de sévérité à fixer le caractère sur la conduite que l'on peut tenir dans un âge où l'on ne sait pas apprécier les conséquences de ses actions, et lorsque la vivacité, l'inexpérience de la jeunesse nous conduisent à faire mille choses in-

considérées dont nous rougissons lorsque l'empire de la raison commence.

La franchise et cette confiance aveugle des premiers temps de la vie nous abusent trop souvent dans le choix de nos liaisons ; et tous les sentiments nobles et généreux qui peuvent caractériser les meilleurs cœurs, aident encore à prolonger l'illusion.

Je connais parfaitement cette jeune miss H** , et je suis persuadé que si la conduite de son père à son égard était celle d'un ami ; s'il employait la douceur de l'indulgence et de la tendre affection pour la détourner d'un choix si peu digne d'elle , il y réussirait infailliblement ; mais s'il la traite avec dureté , elle est perdue pour jamais.

Il est trop sévère dans sa manière d'être avec elle , et trop rigide dans ses principes de morale. Qu'il apprenne donc que l'intérêt de la vertu exige qu'elle soit représentée comme elle

est, douce, aimable, gracieuse, et répandant le plaisir autour d'elle. Le ciel nous créa pour être heureux, et pour contribuer au bonheur de nos semblables. Il n'existe de vertus réelles que les vertus sociales.

Ce fut l'ennemi du genre humain qui jeta sur nous le voile obscur de la superstition, et voulut nous persuader que l'austérité, la misère et les privations volontaires étaient des vertus.

Si les moralistes avaient réellement en vue l'amélioration de l'espèce humaine, ils ne chercheraient pas à fermer le cœur à toute sensation, ils élèveraient leur système sur les passions, sur les affections douces, les seules bases des vertus les plus nobles.

C'est d'après ce mauvais esprit de partialité avec lequel les dévots, dans leurs sombres idées et leur étroite conception, nous peignent la Divinité, que les jeunes gens s'effrayent souvent

des difficultés qu'on leur montre dans le chemin de la vertu ; désespérant d'atteindre à ces perfections idéales , tout devoir qu'elle impose leur paraît une tâche impossible ; et , dans la fausse croyance que cette route est semée d'épines , ils s'en écartent sans retour.

Depuis long-temps j'étudie le cœur humain avec quelque attention , et je crois avoir la certitude que tous les parents qui voudront prendre la peine de gagner l'amour de leurs enfants , seront toujours leurs guides et les arbitres de leur conduite.

Je puis en parler d'après une heureuse expérience. Malgré tout ce que ma fille peut dire de gaîté de cœur , je suis très-sûr qu'elle renoncerait plutôt à l'objet de son choix , que de faire la moindre chose qui puisse offenser un père en qui elle a toujours trouvé le meilleur des amis.

Une affaire m'oblige à terminer ma

lettre , et je n'ai que le temps de vous assurer , Monseigneur , des sentiments de considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble , etc. , etc.

WILLIAM FERMOR.

LETTRE CXXXV.

Miss Fermor , à mistriss Temple.

Sillery , 13 mai.

MADAME Desroches vient de nous quitter ; elle retourne au Kamaraskas ; elle est venue prendre congé de nous au moment de son départ : l'émotion pénible qu'elle a laissé voir en s'éloignant d'Émilie m'a réellement affectée. C'est une fort aimable femme ; Émilie et moi , nous n'avons pu retenir nos larmes en lui faisant nos adieux ; ce-

pendant je crois bien que ma douce amie n'est pas, dans le fond, très-fâchée de son départ ; elle l'aime de bonne foi, mais elle ne peut oublier absolument qu'elle ait été sa rivale ; et je suis persuadée qu'elle n'est pas non plus fort mécontente qu'elle s'éloigne de Québec avant l'arrivée de votre frère.

Le temps est charmant ; la verdure animée du printemps couvre la campagne ; les arbres ont développé tout leur feuillage, et l'on ne voit plus de neige que sur le côté des montagnes. Nous sommes dans une impatience ardente de voir aborder les vaisseaux de notre chère Angleterre. J'espère que ma Lucie les aura chargés d'un volume de lettres pour moi. Nous attendons votre frère de jour en jour ; enfin nous sommes tout espérance, tout entières à ces douces attentes ; le moindre bruit qui se fait à la porte, nous cause un tendre battement de cœur, dans l'idée

qu'on vient nous annoncer l'arrivée d'un vaisseau, ou celle de l'être *chéri*.

Fitzgérald se donne tant de peine pour chercher les moyens de me plaire, que je commence à penser qu'il y aurait de l'inhumanité de ma part à lui refuser le prix de ses soins, et je suis presque disposée, par un simple mouvement de compassion, à suivre l'exemple que vous m'avez montré avec tant d'héroïsme.

Sérieusement, Lucie, le mariage est une chose qui demande beaucoup de réflexion.

Adieu. Votre sincère amie,

BELL FERMOR.

LETTRE CXXXVI.

Miss Montaigu, au colonel Rivers.

Sillery, 14 mai.

JE suis de retour auprès de la meilleure des amies, mon cher Rivers, et je puis encore jouir du bonheur bien doux de parler de vous sans contrainte; elle m'écoute avec complaisance, elle excuse toute la faiblesse de mon cœur, si l'on doit donner ce nom au tendre sentiment que j'éprouve, quand l'objet qui l'inspire réunit les vertus les plus nobles et les plus aimables de son sexe.

Comment aurais-je pu me défendre de vous aimer? Ces yeux qui savent exprimer avec tant d'éloquence tout ce qu'ils veulent dire, ne m'ont-ils pas instruit, dès le premier moment qu'ils

rencontrèrent les miens, que nos cœurs étaient faits l'un pour l'autre ? J'aperçus dans l'agrément et la douceur de vos manières une sensibilité qui s'accordait avec la mienne, et que jusque-là j'avais cherchée vainement; je vis cet aimable sourire de la bienveillance, l'indice et l'émanation de la vertu, ces grâces nobles d'un esprit satisfait de lui-même par le sentiment de sa dignité; enfin cette beauté morale qui représente l'image de la Divinité.

Quelle défense avais-je contre vous, mon cher Rivers, puisque le mérite qui vous distingue entre tous les hommes est tel, que ma raison approuvait la faiblesse de mon cœur ?

Nous avons perdu madame Desroches; nous étions en larmes l'une et l'autre à son départ; je l'ai pressée contre mon cœur, en lui donnant le baiser d'adieu: je l'aime, mon cher Rivers; elle m'inspire un intérêt que

je ne puis vous rendre ; je la voyais chaque jour , et j'avais infiniment de plaisir à me trouver avec elle ; vous étiez l'âme de nos entretiens ; elle parlait de vous , elle faisait votre éloge , et mon cœur éprouvait un charme délicieux à l'entendre. Cependant , par une sorte de contrainte que je ne puis expliquer , il m'était impossible de prononcer votre nom devant elle ; mais je trouvais du plaisir à la voir par l'idée qu'elle vous était chère , et qu'elle ressentait pour vous la plus tendre affection. Savez-vous que je trouve un peu de ressemblance entre vous deux ? Il y a quelque chose dans son sourire qui me rappelle le vôtre.

Vous avouerai-je cependant toute ma faiblesse ? je n'ai jamais éprouvé ce même plaisir à la voir lorsque vous étiez présent ; loin de là , vos attentions pour elle me faisaient de la peine ; j'étais jalouse de tous les regards que

vous portiez sur elle ; je voyais même ses qualités aimables avec un mouvement d'envie qui détruisait tout le charme que j'aurais trouvé naturellement dans sa conversation.

Je crains bien que l'injustice n'accompagne toujours l'amour, du moins lorsqu'il a toute la tendresse et la vivacité de celui qui remplit mon cœur.

Mais vous , mon cher Rivers , vous me pardonnerez cette injustice , puisqu'elle vous prouve l'excès de ma passion.

Madame Desroches m'a fait la promesse de m'écrire ; oui , je veux l'aimer , vaincre ce petit reste de jalousie , et reconnaître le mérite de la plus aimable des femmes.

Pourquoi lui en voudrais-je , mon Rivers , de vous voir avec les mêmes yeux que moi , et d'avoir une âme dont les sentiments ressemblent à ceux de la mienne ?

J'ai remarqué souvent que sa voix s'altère et s'adoucit comme la mienne quand elle prononce votre nom. Mon cher Rivers, vous étiez fait pour séduire le cœur de toutes les femmes. Il y a plus de charme à vous aimer, n'eût-on pas même l'espérance du moindre retour, que l'on n'en peut trouver dans les hommages de tout votre sexe.

Si je ne considérais que ma propre satisfaction, je voudrais passer ma vie près de vous dans un désert. Avec vous, tous les lieux, toutes les situations, même celle de la plus humble fortune, me plairaient également, et sans vous le monde entier n'a rien qui puisse faire goûter un instant de plaisir à votre Émilie.

Que je voye ces yeux expressifs où se peint l'amour le plus tendre ! Que j'entende cette voix chérie qui pénètre mon âme, et je suis insensible à tout autre bonheur. Je ne connais rien de

ce qui se passe autour de moi ; tout ce qui vous est étranger fuit dans ma pensée , comme celle d'un songe au réveil , et l'impression s'en efface à l'instant. Ma tendresse pour vous remplit mon âme toute entière , et nulle autre idée n'y peut trouver place ; le rang , la fortune , mon pays , mes amis , tout ce qui doit m'être cher enfin , ne m'est plus rien , mis en balance avec mon Rivers.

Pour votre propre intérêt , je vous supplie encore une fois , mon ami , de retourner en Angleterre ; je vous suivrai , et je vous jure que je ne serai jamais l'épouse d'un autre. Je vous verrai comme aujourd'hui , et nous pourrons toujours entretenir le doux sentiment qui nous lie ; peut-être la fortune deviendra-t-elle plus favorable à nos vœux que nous ne l'espérons ; puisse-t-elle un jour les satisfaire sans troubler le repos de la meilleure des

mères ! Mais si vous persistez dans votre projet, si vous voulez absolument sacrifier toute espèce de considération à votre tendresse, mon cher Rivers, je n'ai plus d'autre volonté que la vôtre.

Émilie MONTAIGU.

LETTRE CXXXVII.

Miss Fermor, à miss Montaigu.

Sillery, 20 mai.

JE suis obligée d'en convenir, ma chère Lucie ; grâce à mon père, j'ai passablement d'instruction, surtout pour une petite personne de vingt-deux ans ; cependant, vous me rendrez cette justice, que je n'ai pour cela nulle pédanterie, qu'il n'y a personne au monde qui sache moins en tirer vanité que moi ; l'envie elle-même serait for-

cée d'avouer que je traite l'article des rubans et des colifichets avec autant d'importance qu'une Française.

Je réfléchissais dernièrement, Lucie, car mes idées sont en général un peu philosophiques ; je pensais à tout ce que l'étude du cœur humain aurait d'agréable et d'intéressant, si tout le monde employait le langage de la vérité, et se peignait aux yeux des autres tel qu'il est, c'est-à-dire, si tous les hommes étaient aussi francs et d'aussi bonne foi que je le suis ; car, je le déclare, Lucie, la main sur la conscience, je méprise tellement l'hypocrisie, que, tout bien calculé, j'ai toujours laissé voir moins de qualités que je n'en avais réellement.

Je crains bien que si le voile qui nous cache le fond des cœurs se détachait, nous ne vissions, dans les meilleurs caractères, un mélange d'erreurs et d'inconséquences qui diminuerait de

beaucoup la vénération que jusque-là nous avions eue pour eux.

Mon père m'a fait une sage lecture ce matin au sujet des folles étourderies de la jeunesse ; je lui rappelais que j'étais arrivée à l'âge des folies , que chacun devait avoir son moment pour s'y livrer , et que ceux qui s'y refusaient dans les beaux jours de leur vie , couraient grand risque d'y sacrifier dans un temps où ils seraient beaucoup moins excusables.

Mais à propos de folies , je crois , ma chère , que je suis disposée à faire celle de me marier.

Fitzgérald est tellement pressant ! et puis je ne sais comment il se fait que je ne suis pas heureuse où il n'est pas ; il faut en vérité que le séducteur ait quelque chose d'un pouvoir magnétique ; sans le vouloir , sans y penser , je suis presque toujours au lieu de la chambre

où il se trouve , et souvent la chaise que j'occupe est la plus voisine de la sienne. Lorsqu'on forme quelques parties de jeux , machinalement je suis conduite à la même table que lui ; j'écris sur mes tablettes des pensées douces et sentimentales ; je grave son nom sur les arbres lorsque je crois n'être vue de personne : dites , ma chère , m'auriez-vous jamais soupçonnée capable d'être ridicule à ce point ?

Me voilà tout aussi folle que la tendre et languissante Émilie.

En y réfléchissant , Lucie , je trouve qu'il est très-heureux que le ciel nous ait donné cette grande variété dans nos goûts , puisque tous les êtres humains diffèrent tant les uns des autres.

Votre frère est un homme charmant , eh bien ! il y a , dans Fitzgerald , une sorte de vivacité hardie qui me plaît encore davantage , et , comme il me

l'a dit mille fois , il me trouve infiniment plus agréable qu'Émilie.

Adieu ; je vais à Québec.

Votre amie ,

BELL FERMOR.

LETTRE CXXXVIII.

Miss Fermor, à mistress Temple.

20 mai , sept heures du soir.

O TRIOMPHE ! un vaisseau d'Angleterre ! Vous ne pouvez , ma chère , vous figurer les transports universels de joie que sa vue a causés ; tous les habitants de la ville étaient sur le rivage , et contemplaient d'un oeil ravi l'étranger mille fois bien venu , qui semblait s'agiter gaîment au milieu des vagues , comme s'il avait eu l'idée de l'émotion délicieuse que sa présence inspirait.

Si nous éprouvons une si grande sa-

tisfaction de cet événement , nous qui pouvons conserver pendant l'hiver nos relations avec l'Europe par le moyen de nos autres colonies , quelle doit être celle des Français qui , depuis six mois , étaient absolument séquestrés de l'univers entier !

Je ne puis imaginer un sentiment de bonheur plus vif que celui qu'ils ont dû éprouver de se voir ainsi rendus à leurs communications avec le monde.

Les lettres ne sont pas encore délivrées ; un de nos gens est au bureau de la poste pour les recevoir ; nous l'attendons à chaque minute ; si je n'ai pas des volumes de vous , ma chère Lucie , je serai fort mécontente.

Il arrive ; je vole à sa rencontre ; je n'ai pas la patience de l'attendre.

Adieu. Votre amie ,

BELL FERMOR.

P. S. J'ai l'enveloppe à mon adresse ;

six lettres de vous. Je vais en faire lire trois à Émilie , tandis que je lirai les autres. Vous êtes charmante , ma chère Lucie ; allons , je ne vous accuserai plus de paresse. Adieu.

LETTRE CXXXIX.

Mistriss Temple , à miss Fermor.

Pall-Mall , 8 avril.

Au moment où je vous écris , ma chère , je reçois votre lettre du premier février.

J'y vois , avec beaucoup de peine , la nouvelle que vous m'apprenez au sujet d'Émilie. Sa rupture avec son amant , et l'extrême attachement de mon frère pour elle , me tourmentent au-delà de l'expression.

Je ne voudrais pas montrer cette lettre à ma mère , car je suis sûre que la seule idée d'un mariage qui devrait la séparer

pour jamais d'un fils qu'elle aime à l'idolâtrie , lui serait très-funeste. Vous ne pouvez , ma chère , vous imaginer combien elle a changé depuis son départ de l'Angleterre ; elle est pâle , triste , abattue , et n'a plus rien de son ancienne vivacité. A peine mon mariage a-t-il pu lui causer quelque joie ; cependant , telle est sa délicatesse et l'ardeur de ses vœux pour son bonheur , qu'elle me défend expressément de l'instruire du chagrin que lui fait son absence , dans la crainte que cela ne dérange ses projets , ne l'oblige à revenir malgré lui , et ne détruise la douceur qu'il se promettait dans une autre existence. Je la trouve souvent toute en larmes dans sa chambre ; elle affecte un sourire lorsqu'elle me voit entrer , mais c'est un sourire qui ne peut tromper des yeux habitués comme les miens à lire jusqu'au fond de son cœur. Enfin , ma chère , j'ai l'affreuse idée qu'elle ne

vivra pas long - temps si mon frère ne presse son retour auprès d'elle. Jamais elle ne profère son nom sans laisser voir un attendrissement qui me perce l'âme.

Le portrait si flatteur que vous me faites de cette femme intéressante , et la grandeur du sacrifice qu'elle vient de faire à mon frère , semblent me reprocher de la cruauté à souhaiter qu'il surmonte sa tendresse pour elle ; et cependant , Bella , dans leur position , à quoi servirait-il de flatter leur affection mutuelle , qu'à perdre l'existence à venir de tous les deux ? Mais , à tout événement , je vous prie , je vous conjure , ma chère , de presser le plus ardemment possible le retour de mon frère en Angleterre ; je suis convaincue que la vie de ma mère y est attachée.

J'ai eu souvent la tentation d'écrire à miss Montaigu , pour la prier d'employer contre elle-même l'ascendant qu'elle a sur lui.

Si elle l'aime , elle doit désirer sa véritable félicité , et considérer qu'une âme comme la sienne souffrira toujours intérieurement de l'idée que sa passion pour elle a été funeste à la meilleure des mères. Oui , ma chère Bell , si elle l'aime d'un attachement généreux et délicat , elle sollicitera , elle exigera son retour dans sa patrie ; elle en fera la condition la plus chère aux yeux d'un amant , celle de lui conserver sa tendresse.

Faites-lui part de cette lettre , et dites-lui que c'est à son affection pour mon frère , à sa générosité , que je remets le premier intérêt de ma vie , l'existence d'une mère qui m'est plus précieuse que la mienne.

Dites-lui que mon cœur payera de l'amitié la plus tendre ce noble procédé , que je la recevrai comme un ange tutélaire , comme une sœur chérie ; que nous vivrons toujours ensemble , et que

j'emploierai tous les moyens qui dépendront de moi, pour hâter le moment de son union avec mon frère, et contribuer à son bonheur ; que j'ai plusieurs motifs d'espérer que mes vœux seraient bientôt remplis ; mais que si elle consent à recevoir sa main dans le Canada, si elle souffre qu'il exécute le projet qu'il a maintenant de s'y fixer, elle enfoncera le poignard dans le sein qui lui a donné la vie.

Je sais à peine ce que je vous écris, ma chère Bella, mais je suis dans une horrible anxiété, et je n'ai d'espoir qu'en vous. Puisse le caractère d'Émilie être aussi noble que vous me l'avez dépeint !

Je suis forcée de vous quitter ; ma mère vient dans mon appartement, et je ne veux pas qu'elle voye cette lettre.

Adieu. Votre tendre amie,

LUCIE TEMPLE.

LETTRE CXL.

Miss Fermor, à mistriss Temple.

Sillery, 21 mars.

VOTRE lettre du 8 avril, ma chère, est tombée la première entre les mains d'Émilie; elle était précisément une des trois que je lui avais laissées dans notre partage de lecture, comme je vous le disais dernièrement.

Elle a fait quelques pas dans la chambre, d'un air agité et les yeux pleins de larmes, puis elle est sortie sans prononcer une parole. Elle écrit ce matin, et je présumè que c'est à vous, car elle a demandé quel jour la malle devait partir pour l'Angleterre; et lorsqu'on lui a répondu que c'était demain, elle a paru s'en réjouir.

Je suis extrêmement affectée du triste

détail que vous me faites au sujet de mistriss Rivers ; donnez-lui , en mon nom , l'assurance du prochain retour de votre frère. Je connais trop bien son cœur et celui d'Émilie , pour craindre qu'ils sacrifient le bonheur d'une mère à leur propre félicité ; loin de là , il n'est point de malheur qu'ils ne supportassent plutôt que celui de l'affliger.

Cependant , je ne crois pas que vous puissiez espérer qu'un attachement semblable à celui qui les unit se détruise jamais , un attachement qui est moins fondé sur la passion que sur une tendre amitié , un rapport immédiat dans les caractères , et une sympathie dans tout ce qui les compose , telle que l'on n'en peut jamais voir de plus parfaite.

C'est à présent votre affaire , ma chère Lucie , de chercher à les rendre heureux , et d'éloigner les obstacles que l'Angleterre semble apporter à leur union , ce qui peut dépendre en partie

de l'empressement que vous mettrez à les recevoir au premier instant de leur arrivée.

D'après ce que je sais des projets de votre frère , je pense qu'il sollicitera le consentement d'Émilie pour obtenir sa main avant son départ de Québec ; mais , dans tous les cas , vous pouvez considérer son retour comme une chose très-assurée.

Je lui ai fait remettre ce matin toutes vos lettres , et celle de Temple ; ainsi , vous aurez probablement dē ses nouvelles par le même courrier qui vous porte cette lettre.

Adieu , ma chère amie ; l'heure me presse , et je n'ai que le temps de vous dire que je serai toujours toute à vous ,

BELL FERMOR.

LETTRE CXLI.

John Temple, au colonel Rivers.

Londres, 8 avril.

LE bonheur que j'éprouve dans un lien formé par le cœur, me rend plus pénible encore l'obligation où je suis, mon cher Rivers, de vous détourner d'un attachement qui vous promet la même félicité avec une femme aussi intéressante que vous et Bella nous dépeignez miss Montaigu.

Mais je ne puis, mon cher Ned, sans trahir notre amitié, et sans exposer la tranquillité de vos jours à venir, vous cacher plus long-temps (quoique votre excellente mère m'en ait fait la défense) qu'il est absolument nécessaire à son repos, et peut-être à sa vie, que vous abandonniez tout projet d'é-

tablissement en Amérique pour revenir promptement vous fixer en Angleterre.

Je sais que la situation présente de vos affaires ne vous permet pas de vous unir, dans votre pays, à cette femme charmante, sans descendre du rang que vous avez toujours occupé, et que votre naissance vous donne le droit de tenir dans le monde.

Seriez-vous assez mon ami, vous inspirerais-je assez d'estime pour satisfaire mon cœur, en agréant une offre que l'ancienne intimité de notre liaison m'autorise à vous faire? Ma fortune est considérable, et je puis en distraire une partie sans m'imposer le moindre sacrifice; consentez à la partager, nous serons tous heureux, et vous pourrez assurer le bonheur de votre Émilie; mais vous m'avez déjà convaincu, par le refus positif d'une proposition de cette espèce que mon amitié vous fit dans un temps, qu'il n'existe pas entre

nous une parfaite réciprocité de sentiments et d'estime , et que vous ne me croyez pas digne de contribuer en quelque chose à votre félicité.

Je bornerai là mes réflexions à ce sujet , du moins jusqu'à notre première entrevue ; j'espère que l'époque n'en est pas éloignée , et que cette lettre vous ramènera bientôt parmi nous.

Si le tendre sentiment que vous exprimez pour miss Montaigu pouvait encore se vaincre , sans doute il serait mieux pour elle et pour vous de le surmonter , puisque la fortune vous a l'un et l'autre moins favorisés que la nature ; mais si vos cœurs sont enchaînés par une puissance irrésistible , et que votre passion soit telle que toute espèce de considération disparaisse à vos yeux , venez , mon cher , dans le sein de l'amitié , et reposez - vous sur nos soins des moyens de vous rendre heureux.

Si vous persistez à refuser le partage de ma fortune , au moins vous ne pourrez vous opposer à ce que j'emploie tout mon crédit pour un frère , un ami qui m'est cher à tant de titres , et dont le bonheur est nécessaire à la perfection du mien.

Permettez maintenant que je vous parle de moi , je veux dire de la plus chère partie de moi-même , votre aimable sœur , pour qui ma tendresse , loin de s'affaiblir , augmente chaque jour.

Oui , mon ami , ma douce Lucie me paraît sans cesse plus belle et plus séduisante ; son désir de plaire à son heureux époux , la rend encore mille fois plus aimable ; l'expression de la vraie tendresse donne , même aux traits les plus disgraciés de la nature , un attrait qu'on ne peut rendre : l'amour embellit toute la personne ; il prête aux yeux plus de finesse et de sensi-

bilité ; il anime le teint d'un coloris plus vif ; il donne au maintien de la dignité, de la grâce à tous les mouvements, et il semble presque ajouter à la beauté un charme divin.

Pour terminer cet aimable sujet , ma Lucie fut dans tous les temps plus séduisante qu'aucune autre femme ; eh bien ! elle l'est aujourd'hui plus encore qu'elle ne le fut jamais.

Vous pardonneriez , mon cher Ned , à toute l'ivresse de ma passion , vous qui savez si bien apprécier le mérite de son objet.

Adieu ; nous sommes dans une vive impatience de vous embrasser.

Votre ami ,

JOHN TEMPLE.

LETTRE CXLII.

Miss Montaigu, à mistriss Temple.

Sillery, 21 mai.

MADAME,

Votre lettre à miss Fermor , que le hasard m'a fait ouvrir la première , a détruit le prestige dont l'amour avait fasciné mes yeux , et m'a fait voir en un moment toute la folie de ces douces espérances que mon cœur se plaisait à nourrir.

Vous me rendez justice de me croire incapable de souffrir que M. votre frère sacrifie à mon bonheur le repos , et moins encore l'existence de la meilleure des mères. Je ne doute pas qu'il ne retourne immédiatement en Angleterre à la réception de vos lettres ; mais j'ai

tant de preuves de sa tendresse , que je ne voudrais pas l'exposer aux pénibles combats qu'il aurait sans doute à cette occasion. Il est heureusement absent pour quelques jours ; cet incident servira la résolution que j'ai prise de partir sur un vaisseau de ce port , qui doit mettre à la voile dans le cours de la semaine.

Votre invitation est très-obligante ; mais un instant de réflexion vous fera sentir l'inconvenance qu'il y aurait de ma part à l'accepter.

Veillez assurer mistriss Rivers que son fils ne perdra pas un moment pour se rendre à ses vœux , et que sûrement il sera près d'elle peu de jours après l'arrivée de cette lettre ; veillez aussi lui dire que celle qui l'a retenu loin d'une tendre mère , ne se pardonnera jamais le chagrin qu'elle a pu lui causer.

Les sentiments douloureux qui m'a-

gigent, m'empêchent de vous écrire plus longuement.

J'ai l'honneur d'être, Madame, avec une profonde estime ,

Votre très-humble et très-obéissante servante ,

ÉMILIE MONTAIGU.

LETTRE CXLIII.

Le colonel Rivers , à miss Montaigu.

Montréal , 20 mai.

C'EST avec un plaisir inexprimable que j'apprends à ma chère Emilie que j'ai fixé notre établissement dans un lieu qui nous offre, sous le rapport de l'intérêt, tous les avantages que nous pouvons souhaiter, et qui réunit tout ce que la nature a de plus agréable en beautés champêtres.

Le sol est riche, et les bois qui en occupent une partie payeront bien au-delà les frais de leur exploitation. A quelques milles de distance, est une ferme habitée par une famille très-intéressante ; un petit nombre de Canadiens, qui s'est présenté à moi pour la culture des terres, est engagé à mon service ; enfin, ma douce Emilie, tout semble sourire à nos projets.

Je viens de passer deux ou trois jours chez un officier allemand qui servait autrefois dans mon régiment, et s'est retiré dans les mêmes vues que les miennes. Je l'ai vu donnant chaque jour plus de valeur à son petit domaine, par l'intelligence et les soins qu'il apporte à la gestion de ses terres. Il a construit une maison fort agréable, dans un goût simple et rustique. Je ne puis vous rendre les délices que je trouvais à suivre son intéressant travail ; je voyais déjà ma propriété, comme la

sienne, s'embellir par mon industrie ; je me représentais mon Emilie ornant ces doux ombrages du charme de sa présence ; je la voyais , comme la mère des humains , contempler avec ravissement une création nouvelle , qui , de toutes parts , venait s'offrir à ses yeux enchantés ; et mon imagination se peignait en nous l'image de nos premiers pères , dans le paradis terrestre.

J'espère être rendu près de vous le premier de juin ; voudriez - vous , mon aimable amie , fixer au lendemain le jour qui doit m'assurer une vie de bonheur ?

Mes Acadiens, vos nouveaux sujets, m'attendent à la chambre voisine, où ils demandent à me parler.

Adieu. Que tous les anges veillent sur mon Emilie, et que l'ardente expression de ma tendresse soit agréable à son cœur !

Edouard RIVERS.

LETTRE CLXIV.

Miss Fermor , à mistriss Temple.

Sillery , 24 mai.

EMILIE vous a écrit , ma chère , et depuis ce moment elle paraît plus calme ; cependant elle ne m'a rien dit de la résolution qu'elle a prise. Seulement elle a parlé du projet d'aller passer une semaine à Québec. Je pense qu'elle ne fixera aucune détermination jusqu'au retour de votre frère , et il ne peut être ici avant dix jours. Elle a reçu de ses nouvelles ; il lui mande qu'il a choisi le lieu de son établissement ; mais c'est un objet subordonné à son retour en Angleterre , lors même qu'il n'y resterait pas. Je voudrais qu'il pût déterminer mistriss Rivers à venir habiter ces lieux avec lui. Réellement son projet lui offre de si grands avantages, qu'il

serait cruel pour lui d'être obligé d'y renoncer. Le voyage n'est rien, et le climat où règne constamment un air pur, est le plus favorable que l'on puisse trouver pour la santé.

Je présume que la cérémonie du mariage aura lieu aussitôt après son retour de Montréal ; qu'ensuite il s'embarquera dans le premier vaisseau qui partira pour l'Angleterre ; qu'il me laissera , pendant son absence , Emilie ; et que l'année prochaine il reviendra près de nous , du moins tel est le plan que mon cœur a formé.

J'aurais bien désiré que mistriss Rivers supportât mieux son éloignement. L'impatience ardente qu'elle a de le voir , détruit tous nos projets. Emilie et moi nous avons fait , en imagination , un charmant petit Eden des bords de la Champlain. Fitzgerald m'avait promis d'acheter quelques terres dans ce voisinage , pour être tous fixés dans le

même pays ; nous aurions passé de si beaux jours , au milieu de notre petite république d'amis !

Sur quoi faut-il compter dans cette ennuyeuse vie ? Rien de certain , aucun projet que l'on soit sûr d'effectuer. Je serais en grande disposition de philosopher ce matin.

Toutes ces jolies parties de campagne que nous avons formées pour l'été , les voilà rompues.

Plus de gaieté sans votre frère ; il était l'âme de tous nos plaisirs. Ce n'est pas une chose importante ; mais je suis en ce moment dans une situation d'esprit qui me fait rechercher tout ce qui peut m'être un sujet de chagrin.

Allons ! que ma pauvre Emilie soit heureuse , et je ne me plaindrai pas , même lorsque je la perdrais. Je ne sais pourquoi j'ai mille inquiétudes ; pourquoi tant de réflexions pénibles s'offrent à mon idée ? Si vous connaissiez

toute la noblesse de son âme, et l'amabilité de son caractère, vous ne souhaiteriez pas de rompre l'attachement qui existe entre elle et votre frère.

Elle part ce matin pour Québec ; je lui ai promis de l'accompagner ; tout est prêt pour le départ, et elle n'attend plus que moi.

Adieu. Je ne puis vous écrire plus long-temps ; j'ai sur le cœur un poids accablant qui ne m'a pas quittée depuis votre lettre ; c'est la seule désagréable que j'aye reçue jamais de ma chère Lucie. Je ne sais pas trop si je vous aime autant en ce moment, qu'avant d'avoir lu cette malheureuse lettre ; il règne dans le style une sécheresse, une sorte d'insensibilité que je n'aurais pas attendue de vous.

Adieu. Votre amie,

BELL FERMOR.

LETTRE CXLV.

De la même , à la même.

Sillery, 25 mai.

JE suis au désespoir ; Emilie , ma chère Emilie , s'est embarquée pour l'Angleterre. Le vaisseau est parti ce matin ; j'arrive à l'instant du port , où je suis allée la conduire.

J'ai mis en usage tout ce que l'amitié pouvait me suggérer d'art et de persuasion , pour la décider à rester jusqu'au retour de votre frère ; mais rien n'a pu changer sa résolution : elle m'a dit qu'elle connaissait trop bien sa propre faiblesse , pour s'exposer à l'épreuve de le voir ; qu'elle connaissait également sa tendresse , et qu'elle voulait faire cesser le combat pénible qui s'élevait entre son devoir et son penchant ;

qu'elle était absolument déterminée à ne jamais accepter sa main qu'il n'eût le libre consentement de sa mère ; qu'une entrevue à Québec , dans la situation où ils se trouvaient , ne pouvait apporter à leur malheur qu'un surcroît d'amertume ; que le sentiment le plus tendre l'attachait invariablement à lui , mais qu'elle ne souffrirait pas qu'il se conduisît pour elle d'une manière indigne de son caractère ; qu'elle verrait sa famille au moment de son arrivée à Londres ; qu'ensuite elle se retirerait chez une parente , dans le Berkshire , où elle attendrait son retour , près de sa mère ; qu'elle vous avait donné sa parole , dont rien ne pouvait la dégager , de s'embarquer dans le premier vaisseau qui partirait pour l'Angleterre.

Elle n'a pas témoigné la moindre inquiétude pour elle-même , au sujet de son voyage ; mais elle tremblait à l'idée

que son Rivers pouvait courir quelque danger.

Elle a essayé plusieurs fois de lui écrire dans la journée d'hier : ses larmes l'en empêchaient toujours ; enfin elle a repris assez de courage pour l'instruire de son dessein ; mais le ton de sa lettre m'a convaincue qu'elle ne l'aurait pas exécuté s'il eût été présent.

Elle s'est approchée du vaisseau avec un air de tranquillité qui m'étonnait ; mais , au premier pas qu'elle a fait pour y descendre , toutes ses forces l'ont abandonnée ; nous nous sommes retirées précipitamment dans sa chambre , où elle a donné un libre cours aux angoisses de son âme.

Le pilote avait le mot ; à l'instant même j'ai reçu l'ordre de m'éloigner : elle s'est levée promptement ; et , me pressant contre son cœur : Dites-lui que son Emilie !..... Elle n'a pu articuler que ces mots.

Je n'ai jamais rien éprouvé d'aussi douloureux que cette séparation. Aimez-la, ma Lucie ; qu'elle trouve en vous une tendre amie ! Vous ne pouvez lui donner assez d'affection , qu'elle n'en mérite encore davantage.

Elle est restée sur le tillac jusqu'au moment où le vaisseau a tourné le Point-Levé ; ses yeux fixaient passionnément notre chaloupe.

Midi.

Je reçois une lettre de votre frère , pour Emilie ; elle m'avait chargée de l'ouvrir et de la lui envoyer. Je la joins ici, comme le plus sûr moyen de lui parvenir ; vous trouverez aussi, avec cette lettre, une réponse à celle que Temple lui avait écrite sur le même sujet de la dernière que j'ai reçue de vous.

Adieu. Je vous écrirai lorsque j'aurai l'esprit moins troublé.

Votre amie,

BELL EERMOR.

LETTRE CXLVI.

Le colonel Rivers , à mis Montaigu.

Montréal, 28 mai.

MON espoir, mon vœu le plus doux, ma plus noble ambition, était de vous voir, ma chère Emilie, dans une situation digne de vous. Une imagination trop ardente m'aveuglait ; j'osais me flatter que ce vœu s'accomplirait dans le Canada, puisque la fortune m'en ôte la possibilité dans ma patrie.

La lettre que vous trouverez ci-incluse a détruit l'illusion de cette chère espérance. Il faut que je retourne immédiatement en Angleterre. Lorsque mon propre cœur ne me dirigerait pas dans cette résolution, je connais trop bien la bonté du vôtre, pour penser que je doive espérer la continuation de

votre estime , si j'étais capable de rechercher le bonheur, fût-ce celui d'être à vous , aux dépens des jours , même de la tranquillité d'une mère.

Je dois aujourd'hui me résigner à voir mon Emilie placée dans un rang plus modeste ; à la voir privée de tous ces plaisirs, ces avantages , ces honneurs que donne la fortune , et qu'elle a si noblement sacrifiés à la vraie délicatesse de l'âme , et , si j'ose m'en flatter , à son tendre et généreux attachement pour moi.

Soyez bien assurée , mon amie , mon ange adoré , que les inconvénients attachés à une fortune bornée , la seule que je puisse vous offrir , seront adoucis autant qu'il dépendra de moi , par tout ce que l'estime , l'amitié la plus tendre , l'amour le plus passionné , peuvent inspirer ; par ces attentions , cette sollicitude , ce désir constant de plaire , dont le cœur seul connaît le prix.

La fortune ne conserve aucun pouvoir sur des esprits comme les nôtres ; nous possédons un trésor bien au-dessus de tous ceux qu'elle donne , le charme , les délices inexprimables d'aimer et d'être aimé.

L'heureuse faculté que le ciel nous donna , d'éprouver les plus douces sensations qu'il ait mises dans le cœur de l'homme , cette source précieuse de bonheur , nous offrira mutuellement toutes les jouissances réelles de la vie.

Je vais me hâter de terminer les affaires qui me retiennent ici , et j'espère avoir dans peu de temps le plaisir bien vif de présenter l'amie , l'amante la plus tendre , la plus aimable , et me permettez-vous d'ajouter l'épouse la plus chérie , à une mère que j'aime et révère au-delà de l'expression , et qui bientôt la chérira plus que son propre fils.

Mon départ pour l'Angleterre me

retiendra dans cette ville quelques jours de plus que je ne comptais ; c'est un retard dont je ne supporte pas courageusement l'ennui.

Adieu , mon Emilie ; je ne puis trouver de langage pour vous exprimer et ma tendresse et mon impatience de vous revoir.

Votre respectueux et fidèle ami,

Edouard RIVERS.

LETRE CXLVII.

Le colonel Rivers, à John Temple.

Montréal, 28 mai.

MON cher Temple, je ne puis assez vous remercier de votre dernière lettre, quoiqu'elle détruise entièrement l'édifice de mon bonheur.

Si j'avais prévu que ma mère dût

souffrir autant de mon absence, je n'aurais jamais quitté l'Angleterre ; le seul motif de mon voyage était de lui procurer plus d'aisance. Je sacrifierai avec plaisir mon projet d'établissement dans ce pays, à sa tranquillité ; mais nulle considération ne pourra me faire abandonner celui que j'ai formé d'unir mon sort à la meilleure et à la plus aimable des femmes.

J'aurais voulu posséder une fortune plus digne d'elle ; c'était mon désir ardent et non celui d'Émilie, car elle trouverait la même satisfaction à partager avec moi richesse ou pauvreté. J'espère obtenir son consentement pour célébrer notre mariage avant mon départ du Canada.

Je connais, mon cher Temple, tous les avantages de l'opulence, et j'ai trop de sens pour les mépriser ; seulement je voudrais pouvoir les considérer

d'un œil juste, et ne pas les estimer au-dessus de leur propre valeur.

Sans doute la fortune offre une variété de plaisirs, que sans elle on ne pourrait trouver ; elle donne la puissance, les honneurs et la considération ; mais si, pour jouir de ces biens précaires, il faut renoncer à de plus essentiels et de plus vrais, à ceux qui s'accordent le mieux avec nos goûts, je n'hésiterai jamais un instant pour déterminer le choix entre eux.

De toutes les jouissances qui tiennent aux richesses, il n'en est aucune que je puisse comparer aux délices d'être aimé de la femme la plus séduisante qui ait jamais existé.

Le cours de la vie, mon cher Temple, est une triste végétation, si le souffle doux et bienfaisant de l'amour ne vient l'animer. Jusqu'au temps où je connus mon Émilie, jusqu'à l'heureux instant où je fus assuré de sa ten-

dresse, je puis à peine dire que j'aye vécu.

Adieu. Votre sincère ami,

Edouard RIVERS.

LET TRE CXLVIII.

Miss Fermor, à mistriss Temple.

Sillery, 1^{er} juin.

JE ne puis m'occuper, je ne puis écrire que d'Émilie; je n'ai jamais senti, comme depuis son départ, à quel degré je l'aimais. Je retourne sans cesse avec empressement partout où nous avons été ensemble; chaque lieu me la rappelle; je me retrace mille entretiens que la confiance et l'amitié rendaient charmants, et des larmes d'attendrissement s'échappent malgré moi; nos promenades, nos jeux, nos jolies pe-

tites parties, tous nos plaisirs enfin se représentent continuellement à mon imagination.

J'ai toujours sous les yeux ces mêmes beautés champêtres que j'admirais tant, mais elles n'ont presque plus de charme pour moi.

Je revois tous les bosquets, tous les ombrages qu'elle aimait, et j'ai une prédilection plus tendre pour chacun de ces lieux où elle se plaisait davantage.

Fitzgerald entretient avec complaisance mon exaltation d'amitié; il me conduit vers tous les objets qui peuvent me rappeler mieux l'idée de ma pauvre Émilie; il parle d'elle avec une chaleur qui montre toute la sensibilité de son cœur: il cherche à m'adoucir le chagrin de son absence, par les attentions les plus délicates.

Ma chère Lucie, c'est un charme infini que celui d'être véritablement

aimée. J'ai toujours été flattée de l'admiration générale ; je la recherchais avec empressement, eh bien ! aujourd'hui, celle de tous les hommes ne me serait plus rien auprès de la moindre preuve d'attachement de Fitzgérald.

Adieu. Je ne pourrai vous envoyer cette lettre avant quelques jours.

4 juin.

Le gouverneur donne un bal en l'honneur de la fête du jour. Je vais préparer ma toilette pour y aller ; mais c'est avec regret, sans la douce compagnie de mes plaisirs. Chaque instant me rend notre séparation plus pénible.

5 juin.

Nous avons eu cette nuit, pendant le bal, un des orages les plus effrayants que j'aye encore vus. Le ciel était en feu ; tout le globe paraissait prêt à se dissoudre.

Que le ciel préserve ma pauvre Émilie des fureurs de ce terrible ouragan. Mille inquiétudes bouleversent mon esprit depuis cet instant.

Midi.

Votre frère vient d'arriver ; il est accouru directement à Sillery , sans passer par Québec ; il s'est vite informé d'Émilie : il ne pouvait pas croire à son départ. Je ne puis vous rendre sa consternation , lorsqu'il a été convaincu qu'elle était partie sans lui ; il voulait sur-le-champ la suivre dans une chaloupe découverte , espérant la rencontrer à Coudré , si mon père ne l'eût retenu presque de force , et ne lui eût démontré l'impossibilité de la rejoindre ; les vents ayant toujours été favorables , ils devaient infailliblement l'avoir conduite hors de la rivière.

Il a fait partir son domestique pour Québec , avec ordre d'arrêter son pas-

sage dans le premier vaisseau qui devait mettre à la voile. Rien ne peut exprimer l'ardeur de son impatience.

Il venait dans l'espoir de hâter la conclusion de son mariage à Québec, et de la conduire en Angleterre avec le titre de son épouse; il s'effraye pour elle de mille dangers que, dans son exaltation passionnée, il imagine que sa présence lui aurait évités; enfin il a toutes les idées folles, injustes et ridicules d'un amant.

Je vous enverrai cette lettre par votre frère, avec plusieurs autres, à moins que je ne trouve dans l'intervalle une occasion sûre de vous la faire passer.

Adieu. Votre amie,

BELL FERMON.

LETTRE CXLVIX.

Miss Fermor, à mistriss Temple.

6 juin.

VOTRE frère a retenu son passage dans un grand vaisseau de ligne qui part le dix ; ainsi vous pouvez l'attendre à chaque instant, lorsque vous recevrez cette lettre que je vous envoie, avec celle que je vous ai écrite hier, par une petite frégate qui met à la voile quelques jours plus tôt que l'on ne comptait.

Rivers engage Fitzgérald à reprendre les terres qu'il avait achetées dans le pays de la Champlain, ne prévoyant pas y retourner jamais pour suivre son ancien projet.

Mais je le détournerai de cette idée, si j'ai sur son esprit quelque influence.

Je ne puis soutenir la pensée de fixer mon séjour en Amérique, maintenant que mes deux chers amis l'ont quittée; je n'avais d'autre motif, en souhaitant m'établir ici, que de former une petite réunion d'amis véritables, dont ils faisaient la partie principale. Et puis d'ailleurs l'esprit d'émulation aurait entretenu mon courage, échauffé mon imagination d'un feu plus actif et plus brillant.

Emilie et moi, nous aurions rivalisé à qui aurait possédé le mieux le génie de la création; qui aurait fait naître les plus belles fleurs; formé des bois et des rochers, des berceaux, des grottes plus agréables, ménagé des points de vue plus pittoresques; nous aurions fait prendre aux ruisseaux un cours sinueux et romantique; nous aurions découvert la plupart de ces jolies petites cascades dont ce beau pays abonde, et qui, par leur aimable variété, for-

ment de ces lieux l'aspect le plus enchanteur.

Enfin nous aurions cherché sans cesse, conduites par l'imagination vive et exaltée de notre sexe, les moyens de rendre plus agréable encore le doux séjour de l'amour et de l'amitié; tandis que nos héros, prenant à la place de leur épée le soc de la charrue, se seraient livrés à un travail plus intéressant, auraient cultivé la terre, élevé du bétail, des troupeaux de moutons, suivi toutes les occupations qui constituent le bon fermier; ou, pour m'exprimer dans un style plus poétique,

« Auraient dompté l'indocile habitant des
» plaines aussi promptement qu'ils soumirent
» l'Espagne. »

Je veux parler de la Havanne, où, prévention à part, je sais que l'un et l'autre se montrèrent avec honneur, et firent plus que leur devoir, s'il est des cas où un homme puisse faire davantage.

Enfin ils auraient, dans tous leurs soins, recherché l'utile pour le soutien de leur maison, et nous l'agréable, pour les distraire et les égayer dans leurs travaux ; ce qui me paraît être la tâche assignée par la nature aux deux sexes, quoique, dans ces lieux, les sauvages donnent un vil exemple du contraire.

Il n'y a plus à présent une jolie ferme à vendre dans le Canada, pas une seule qui mérite mon attention ; ainsi donc tout l'agrément de la chose serait détruit, même dans la supposition que l'amitié n'eût pas été l'unique base de ce projet.

Faites agréer mon respect à mistriss Rivers, et dites pour moi mille choses affectueuses à Temple et à ma chère Emilie, si elle est arrivée.

Adieu. Je vous embrasse de tout mon cœur.

BELL FERMOR.

LE T T R E C L.

*Le capitaine Fermor, au Comte de***.*

Sillery, 6 juin.

MONSEIGNEUR,

Il est très-vrai que les Jésuites missionnaires habitent toujours les villages indiens, et que ces peuples ont en eux la plus grande confiance.

Leurs idées sur le christianisme sont fort circonscrites ; et de tous les modes de notre foi, il n'en est pas qu'ils préfèrent l'un à l'autre ; ils considèrent un missionnaire d'une nation quelconque comme un bon père qui vient leur apprendre la meilleure manière d'honorer la divinité qu'ils croient plus favorable aux Européens qu'à leur peuple ; ils le regardent comme un ambassadeur du prince dont il est sujet, et ils attachent une marque d'honneur

et d'estime à le recevoir. C'est à notre insouciance et à l'attention sage que les Français apportent dans le choix de leurs envoyés, que l'on doit attribuer l'extrême attachement que la plus grande partie des nations sauvages ont toujours conservé à ces derniers.

Les missionnaires français étudiant avec soin leur langage, leurs mœurs, leur caractère, leurs dispositions, se conformant à leur genre de vie, cherchant tous les moyens de gagner leur estime, ont acquis sur eux une influence que l'on ne peut concevoir. Il nous serait aussi facile d'obtenir le même avantage, si par un choix meilleur nous donnions plus d'encouragement à ce pieux emploi.

Je crois vous avoir dit qu'il existe une ressemblance frappante entre les mœurs des Canadiens et celles des Sauvages ; j'aurais dû l'expliquer en ajoutant que cette ressemblance ne

vient pas de ce que les Français gagnèrent les Sauvages et leur firent adopter leurs mœurs ; mais par la cause contraire , les paysans de la nation française ont pris leur grossière indolence en temps de paix , et leur activité , leur caractère féroce , en temps de guerre ; leur goût passionné pour les jeux champêtres et leur éloignement pour le travail , leur penchant déterminé pour la vie errante et la liberté ; mais les lois de ce pays étant fort douces , autorisent en quelque sorte ce dernier goût.

Un grand nombre d'officiers , même de distinction , servant dans les troupes envoyées aux colonies , ont été reçus parmi les tribus sauvages ; il existe même des preuves trop certaines , pour l'honneur de l'humanité , que plusieurs d'entre eux ont conduit à la danse de mort et à l'exécution des captifs anglais , ont été jusqu'à partager avec les Sauvages l'horrible repas , et les ont

imités dans toutes leurs cruautés , sentiment féroce qui , non seulement à la honte éternelle de notre religion , mais encore de notre nature , fut insinué dans le cœur de ces malheureux peuples , dont l'ignorance est l'excuse , par des Français et des Anglais habitant les colonies , qui , avec une fureur désordonnée , offrirent des récompenses à ceux qui boiraient dans le crâne de leurs ennemis. Rousseau s'est donné beaucoup de peine pour nous prouver que les nations les plus sauvages étaient les plus vertueuses ; j'ai toute la vénération possible pour ce philosophe , dont j'admire les écrits avec enthousiasme ; mais j'ai encore une plus haute considération pour la vérité qui , je crois , n'est pas de son côté dans cette circonstance.

Il y a peu de motifs d'amour-propre qui puissent exciter les vertus d'un peuple , tellement esclave de ses gros-

siers penchans, que l'on voit ces hommes abrutis, ne pouvant résister à leur goût pour l'eau de vie, prendre de cette boisson jusqu'au point de tomber à chaque pas, et s'abandonner, dans ce vil état d'ivresse, à tous les désordres, à tous les crimes les plus atroces, quoiqu'ils blâment continuellement ces vices horribles dont ils se rendent alors coupables.

Il serait injuste de nous accuser de les avoir corrompus, de leur avoir donné le défaut de l'intempérance auquel nous ne sommes pas sujets; car les Français et les Anglais sont, en général, extrêmement sobres; à la vérité, nous leur avons apporté le dangereux moyen des'enivrer, qu'ils n'avaient pas avant que nous ne fussions en relation avec eux; mais il me semble qu'ils doivent de la gratitude à ceux qui leur ont fait une vertu de la sobriété, lorsque, jusqu'à ce temps, ils n'avaient

jamais connu d'autre boisson que l'eau.

D'après toutes mes observations et ce que j'ai ouï dire de ce peuple, un fait certain qui me paraît tel au moins, c'est que les nations indiennes les plus civilisées sont celles où il y a le plus de vertu : remarque précisément contraire aux idées systématiques de Rousseau.

Mais je crois que tous les systèmes éloignent, au lieu de conduire à la découverte de la vérité.

Le père Lafitau, par ce motif, nous a donné, dans sa comparaison savante des mœurs des sauvages avec celles du premier âge, une connaissance très-imparfaite des mœurs indiennes ; il a même tant de naïveté qu'il ne dit rien que ce qu'il cherche à établir d'après son système.

Mon désir, au contraire, n'est point de mettre à la place de la vérité aucun sentiment que je favorise, aucune idée

qui plaise à mon imagination, mais de la découvrir, qu'elle soit agréable ou non à ma propre opinion.

Mes relations sur chaque pays pourront être fausses ou imparfaites par cause d'erreur ou d'ignorance ; mais jamais on n'y verra que j'aye manqué volontairement à la vérité. Que les sauvages ayent des vertus, de la candeur, c'est une chose dont je conviendrai ; mais il faut être un homme à paradoxe pour affirmer qu'ils en ayent plus que les nations policées.

Votre Seigneurie me demande quel est le caractère moral qui domine chez les Canadiens ? Ils sont de mœurs simples, hospitaliers, et cependant fort soigneux pour tout ce qui regarde leur intérêt, autant que cela ne contrarie pas cette extrême indolence qui est leur plus grande passion.

Je suis convaincu que, là où règne la superstition, le moral est extrême-

ment affaibli. Le premier motif qui nous porte à l'exercice de la moralité n'existe plus lorsqu'on a disposé le peuple à croire que des cérémonies extérieures pouvaient compenser l'absence de toute espèce de vertu.

J'ai entendu moi-même s'expliquer un homme qui avait acquis une fortune considérable par des moyens fort suspects. Il avouait franchement que sa vie entière avait été contraire à tous les préceptes du grand esprit ; mais qu'il espérait obtenir le pardon du ciel par ses prières et par le sacrifice qu'il allait faire d'une de ses filles qu'il voulait dévouer à l'état religieux , comme une expiation de ses fautes.

Cette manière d'être vertueux par procuration est assurément fort douce et fort commode , pour cette espèce de dévots qui ont des enfants à sacrifier.

Je me propose d'adresser encore une autre lettre à votre Seigneurie , par le

colonel Rivers qui part dans peu de jours.

J'ai l'honneur d'être,

Monseigneur,

Votre, etc.,

William FERMOR.

LETTRE CLI.

*Le capitaine Fermor, au Comte de***.*

Sillery, 9 juin.

MONSEIGNEUR,

Cette lettre vous sera remise par un des hommes les plus estimables et les plus intéressants que j'aye connus, le colonel Rivers, que je me trouve heureux de présenter à votre Seigneurie; car je sais combien elle est délicate dans le choix de ses amis : le monde en offre si peu qui puissent mériter votre

amitié, que vous regarderez sûrement, comme une découverte précieuse, la connaissance d'un jeune homme chez lequel toutes les vertus devancent les années, et qui est digne de tous les sentiments affectueux de votre Seigneurie.

C'est à lui que je parlerai des avantages que je lui procure en lui offrant l'occasion de connaître un gentilhomme qui réunit à la sagesse et à l'expérience de l'âge, tous les sentiments les plus ardents du cœur, la générosité, la confiance, le noble enthousiasme et la vivacité de la jeunesse.

L'idée que votre Seigneurie me communique de former ici des couvents protestants d'un ordre semblable à ceux que nous vîmes ensemble à Hambourg, me paraît mériter toute l'attention des personnes que cet objet peut intéresser, surtout si les couvents catholiques sont abolis, comme on a plusieurs raisons de le croire.

La noblesse a beaucoup de familles nombreuses ; et s'il n'existait pas de couvents, la plupart n'auraient aucun moyen d'élever leurs filles, et de leur donner une existence dans le cas où elles auraient passé l'âge de se pourvoir ; l'avantage que leur offrent ces établissements, sous ce double rapport, est pour elles un puissant motif de tenir à leur ancienne religion.

Cependant, comme je voudrais éloigner de cet état la classe la plus utile, je veux dire la plus commune du sexe, je souhaiterais que l'on accordât seulement aux filles de seigneurs le privilège de se faire religieuses, et qu'elles fussent obligées, avant de prononcer leurs vœux, de prouver au moins trois ou quatre quartiers de noblesse ; ce qui servirait à leur assurer de la considération, et préviendrait en même temps l'abus de les rendre trop nombreuses.

Elles feraient le vœu d'obéissance, mais non celui de célibat ; elles se réserveraient le pouvoir, comme à Hambourg, de sortir à volonté pour s'établir lorsqu'elles en auraient l'intention.

Votre Seigneurie peut se rappeler que dans cette ville toutes les religieuses ont la liberté de se marier, excepté l'abbesse ; et que celle qui présidait lors du séjour que nous y fîmes, étant jeune et jolie, votre Seigneurie lui fit l'observation qu'une pareille clause lui paraissait injuste et cruelle ; à quoi cette dame répondit avec beaucoup de finesse et de naïveté : « O Monseigneur ! vous
« savez que j'ai le pouvoir de rési-
« gner. »

Je laisse au colonel Rivers le soin d'instruire votre Seigneurie de tous les autres détails qui peuvent encore l'intéresser, concernant cette colonie ; il est plus en état que moi de vous satisfaire à cet égard, ayant parcouru les

différentes parties du Canada, dans le projet de s'y fixer.

J'ai l'honneur d'être,

Monseigneur,

Votre, etc.

William FERMOR.

Votre Seigneurie me rappelle au sujet des couvents dont elle fait mention, une petite anecdote que je veux lui conter :

J'étais un jour chez une dame française, et sa fille jeune personne charmante de quinze à seize ans me dit qu'elle allait entrer dans un couvent; je lui demandai quel était celui dont elle avait fait choix : elle me répondit que c'était l'hôpital général.

« Je suis bien aise, Mademoiselle,
» que vous n'ayiez pas choisi les Ursu-
» lines; la règle de cet ordre a tant de
» sévérité, qu'il vous aurait été pénible de vous y conformer; quant à la

» règle, je ne crains pas, Monsieur,
» qu'elle soit trop austère; mais l'habit
» de l'hôpital général (je souris) est si
» gai! et il sied si bien, Mademoiselle!»

Elle sourit à son tour, et je la quittai pleinement convaincu de la sincérité de sa vocation, et de la sagesse, de l'humanité des parents à souffrir que de jeunes personnes choisissent un genre de vie si contraire à la nature de l'homme, dans un âge où elles peuvent juger, avec tant de discernement, de ce qui doit le mieux assurer leur bonheur.

LETTRE CLII.

Miss Fermor, à mistriss Temple.

Sillery, 9 juin.

JE vous envoie cette lettre par votre frère qui part demain; j'espère que le temps pourra me familiariser avec son

absence et celle d'Émilie ; mais aujourd'hui je ne puis songer que le sort me les enlève, sans une tristesse et un abattement d'esprit qui semblent éloigner à jamais de mon cœur toute idée de plaisir.

Je vous conjure, ma chère Lucie, de faire tout ce qui dépendra de vous pour faciliter leur union ; rappelez-vous que c'est à votre demande, et à la tranquillité de mistriss Rivers, qu'ils ont sacrifié tous leurs plans de bonheur.

J'aurais encore bien des choses à vous dire ; mais je suis tellement affectée qu'il m'est impossible d'écrire. Aimez-la ma chère Émilie ; qu'elle n'ait pas à se repentir de la générosité de sa conduite.

Adieu.

Votre amie,

BELL FERMOR.

LETTRE CLIII.

Miss Fermor, à mistriss Temple.

Sillery, 10 juin au soir.

MON pauvre Rivers ! Je crois que son départ m'a fait encore plus de peine que celui d'Émilie ; tandis qu'il était près de nous, il me semblait que je ne l'avais pas perdue tout-à-fait ; maintenant je sens doublement la perte de ces deux amis.

Il m'a priée de conserver de l'intérêt à madame Desroches, en m'assurant qu'elle méritait toute mon amitié. Il a écrit à cette dame, et a remis à mes soins sa lettre qu'il m'a laissée ouverte : il la remercie dans les termes les plus affectueux de ses attentions obligeantes, et de l'attachement qu'elle a bien voulu lui témoigner, ainsi qu'à son Émilie ; ensuite il lui offre ses plus zélés ser-

vices en Angleterre , au sujet de sa propriété, dont une partie lui est enlevée d'une manière si injuste par quelques habitants de ce pays, sous le prétexte qu'elle ne s'y est pas établie, précisément, selon les premières conditions.

Il m'a fait l'aveu qu'il éprouvait du regret de laisser dans le Canada, cette aimable femme, et de penser qu'il ne la reverrait jamais.

Je l'aime pour cette sensibilité et pour ses attentions délicates envers une femme dont l'attachement désintéressé mérite bien toute sa reconnaissance.

Fitzgérald s'afflige avec moi; il cherche, par tous les moyens possibles, à me rendre moins douloureuse la perte de mes amis. Je lui sais bon gré de ses tendres soins; mais, Lucie, rien ne peut à présent me consoler de leur absence.

Je trouve une occasion d'envoyer à madame Desroches la lettre de votre frère ; et comme elles sont très-rares, je ne veux pas la laisser échapper : c'est par un officier qui est dans ce moment avec mon père.

Adieu.

Votre sincère amie,

BELL FERMOR.

Minuit.

Nous avons parlé toute la soirée de votre frère ; je disais que je n'aimais rien plus en lui que cette tendresse d'âme, cette douce sensibilité qui n'appartient guère qu'aux femmes, et que l'on rencontre si rarement dans un sexe dont tous les principes d'éducation ne tendent qu'à lui endurcir le cœur.

Fitzgérald admirait son esprit, son vaste génie, sa générosité, son courage, et la noble ardeur de son amitié : mon père, sa grande connaissance

du monde ; non cette idée confuse et superficielle des usages de la société , que l'on appelle faussement de ce nom , mais cette perception fine d'un esprit juste et pénétrant , qui sait distinguer au premier coup-d'œil le vice et la vertu , quelle que soit l'enveloppe dont ils cherchent à se couvrir.

J'aime aussi , disait encore mon père , le caractère de franchise et de loyauté qui le distingue , et qui est la base de toutes les vertus.

« Cependant , mon cher papa , vous
 » lui préféreriez autrefois , pour Émilie ,
 » cette fade blancheur de lait , cet en-
 » nuyeux sir Georges Clayton , dont
 » la première vertu , même la seule
 » à laquelle il puisse prétendre , est
 » d'être par sa nature exempt de vices ,
 » et qui n'a jamais connu le sentiment
 » de la peine des autres. —

» Vous êtes dans l'erreur , Bella ;
 » une telle préférence ne pouvait exis-

» ter ; mais elle était engagée à sir
» Georges , et puis il avait une grande
» fortune à lui offrir : dans le siècle
» dégénéré où nous vivons , ma chère ,
» c'est un point que l'on est forcé
» de considérer. Les hommes ne son-
» gent plus qu'au solide : nous avons
» perdu tout-à-fait le goût de ces nour-
» ritures légères de roman , où les da-
» mes , voyageant en croupe derrière
» leurs amoureux chevaliers , faisaient
» avec eux un repas splendide du fruit
» des buissons , et se désaltéraient au
» premier ruisseau. —

» Mais , mon cher papa —

» Mais , ma chère Bell »

J'ai vu que le front paternel allait s'obscurcir , et j'ai préféré laisser tomber le sujet ; mais je vais examiner , maintenant qu'il est parti , si des fruits champêtres et une selle pour équipage , avec un noble et séduisant chevalier comme votre frère , ne valent pas mieux

que des ortolans et une voiture à six chevaux , avec un être aussi monotone et aussi froid que sir Georges.

Bonsoir , ma chère Lucie.

LETTRE CLVI.

Le même , à la même.

Sillery , 17 juin.

JE reçois un paquet de lettres de ma chère Lucie ; je lui dirai seulement , pour répondre à ce qui fait le principal sujet de toutes , que , dans une quinzaine , j'espère qu'elle aura le plaisir de revoir un frère qui n'a point hésité un seul moment à sacrifier à la tranquillité d'une mère tous ses agréables projets d'établissement dans ce pays , et le bonheur de s'unir à celle qu'il aime.

Je ne pense pas , ma chère , que

vous puissiez oublier qu'il a fait de tels sacrifices ; et j'ai trop bonne opinion de votre cœur pour ne pas regarder comme inutile tout ce que je vous dirais de plus à cet égard ; vous recevrez Émilie, j'en suis bien sûre, comme une sœur, une amie, qui mérite vos plus tendres sentiments d'amitié, et qui a renoncé à tous les avantages de la fortune, encouru la censure du monde par son attachement généreux pour votre frère.

Les tristes détails que vous me donnez sur cette pauvre lady H***, m'affectent beaucoup, mais ne me surprenent pas ; je l'ai connue intimement. A dix-huit ans elle fut sacrifiée à l'intérêt sordide et à l'ambition de ses parents, qui la contraignirent à recevoir la main d'un vieux seigneur maussade et valétudinaire ; sa mort est la suite trop naturelle de ses regrets ; elle avait une âme formée pour les plus

doux sentiments ; elle ne les trouvait pas dans son intérieur ; la délicatesse de son cœur et la pureté de ses principes l'empêchèrent de les chercher au-dehors ; elle mourut de consomption , malheureuse victime de la tyrannie de ses parents , du tendre besoin de son âme , et d'un noble sentiment d'honneur.

S'il reste encore à son père le moindre mouvement d'humanité , que ne doit-il pas souffrir d'un semblable événement !

Il est cruel de penser , ma chère Lucie , que la félicité ou le malheur de notre vie sont en général déterminés irrévocablement avant que nous ne puissions discerner l'un et l'autre.

Retenues par la coutume et les sots préjugés du monde , nous allons à l'autel sans réfléchir , et nous avançons bien avant dans la vie , qu'à peine osons-nous penser.

Que nous sommes heureuses l'une et l'autre, Lucie, d'avoir des parents qui, loin de forcer nos inclinations, n'ont pas même cherché à nous tromper, en nous engageant à fixer notre choix par des vues sordides ! Ils n'ont pas excité dans nos jeunes cœurs l'orgueil et l'ambition ; ils nous ont laissé toutes les vertus que la nature a mises en nous ; ils nous ont peint les charmes d'un attachement délicat ; et ils ne nous ont point appris à estimer les richesses au-dessus de leur valeur.

Figurez-vous que mon père a toujours cherché, dans l'objet qu'il me destinait, l'exaltation romanesque de mon caractère, et jamais il ne m'a dit un mot qui pût m'engager à recevoir les soins d'un homme dont la fortune fût la seule recommandation ; je me rappelle même qu'étant fort jeune, il m'empêcha d'écouter les vœux d'un officier de son régiment, très-riche,

mais dont le caractère ne lui paraissait pas estimable.

Si j'ai la moindre connaissance du cœur humain, je suis l'arbitre de mon bonheur, et ce sera ma faute, si je ne suis pas heureuse avec Fitzgérald.

Je crains seulement qu'après ces premiers beaux jours du mariage, lorsque nous commencerons à rentrer dans un état de calme, mes dispositions légères ne me conduisent à la coquetterie ; j'aime naturellement à exciter l'admiration ; et ce goût s'est encore accru par la complaisance qu'on a mise à le satisfaire ; car, sans trop me flatter, je puis dire que j'ai toujours eu le don de plaire généralement aux hommes. J'ai une sorte d'idée qu'il ne s'écoulera pas un long espace de temps, avant que je ne sois dans le cas d'essayer mes sages résolutions ; j'ai entendu ce matin mon père et Fitzgérald en grande conférence.

Savez-vous que n'ayant plus personne à aimer que ce pauvre Fitzgérald, j'ai pour lui dix fois plus de tendresse que jamais ? Aujourd'hui, mon amour est comme les rayons du soleil fixés sur un seul point.

Il me quitte si peu, que je suis vraiment étonnée qu'il ne m'ennuye pas quelquefois ; mais je ne connais pas un homme qui possède aussi bien que lui l'art de se varier ; ce fut cette agréable variété de caractère qui me frappa d'abord en lui ; je considérai que j'aurais avec un homme de ce genre tout le sexe réuni ; il dit la même chose à mon égard, et réellement il faut avouer que nous avons l'un et l'autre beaucoup de ces aimables caprices qui, en affaires d'amour, valent mieux que tout le mérite du monde.

N'avez-vous jamais remarqué, Lucie, que la même personne est rare-

ment le premier objet de l'amour et de l'amitié ?

Ces grandes vertus qui commandent l'estime, inspirent difficilement la passion.

L'amitié cherche les qualités réelles et solides, la franchise, la constance, une stabilité immuable de caractère ; l'amour, au contraire, admire ce qu'il ne connaît pas, se crée lui-même l'idole de son culte, trouve des charmes jusque dans ses défauts ; il aime la folie, l'inconséquence, le caprice : pour tout dire en un mot,

« L'amour est un enfant, et comme un enfant il en a tous les goûts frivoles. »

J'espère que l'un ou l'autre vous m'instruira à l'instant même de l'arrivée d'Émilie ; je ne puis vous rendre l'impatience que j'ai d'en avoir des nouvelles ; je ne suis pas moins empressée

d'en apprendre de mon cher Rivers. Que
le ciel leur envoie des vents favorables.

Adieu. Votre amie,

BELL FERMOR.

LETTRE CLV.

La même, à la même.

30 juin.

Vous êtes dans l'erreur, ma chère, sur l'idée que vous avez de la société, de ce pays; tout bien considéré, j'aimerais encore mieux vivre à Québec que dans aucune ville d'Angleterre, si j'en excepte Londres; le genre de vie que l'on y mène est très-agréable; les tableaux champêtres qui nous environnent sont charmants; et nos plaisirs, ceux que l'on goûte ici le plus généralement, nous font jouir de ces présents d'un beau ciel dans toute leur perfection.

Tandis que votre frère et ma bonne Émilie habitaient ces lieux, je n'avais pas le moindre désir de quitter le Canada. Mais aujourd'hui qu'ils n'y sont plus, j'éprouve, dans le fond de l'âme, un vide qu'il me sera bien difficile de remplir ; ma liaison avec Émilie date presque de l'enfance, et je ne sais quelle tendresse particulière est attachée à ces affections qui naissent avec nous, et s'accroissent avec nos forces.

Je trouvais aussi quelque chose de romanesque dans le plaisir inattendu de la revoir ici, après une longue séparation, causée par l'éloignement du colonel Montaignu, qui se retira du régiment dans lequel mon père servait.

Enfin, tout semblait concourir à nous rendre chères l'une à l'autre ; et ces mêmes causes nous font sentir plus vivement le chagrin d'être une seconde fois séparées.

Quant à votre frère, je l'aime à un

tel degré , qu'un homme moins généreux et moins confiant que Fitzgerald prendrait assurément de l'ombrage sur la tendre amitié que j'exprime pour lui.

Je reçois en ce moment une lettre de madame Desroches ; elle me témoigne ses vifs regrets , au sujet de la perte de nos deux chers amis , et me prie de les assurer l'un et l'autre de son éternel souvenir. Elle félicite Emilie du bonheur de posséder les tendres affections de l'homme le plus digne d'être aimé qu'elle ait jamais connu ; elle ajoute qu'elle ne peut imaginer dans ce monde une félicité semblable à celle de l'heureuse femme dont la vie entière doit être consacrée à faire le bonheur du colonel Rivers ; que le ciel n'ayant pas voulu qu'elle eût cette douce tâche à remplir , elle ne formerait jamais un nouvel engagement où elle ne pourrait, sans devenir coupable, lui conserver

un souvenir tendre ; que cependant elle croyait que son départ était, en quelque sorte, un bien pour elle, parce qu'elle regardait comme impossible de le voir jamais avec indifférence.

Il serait peut-être sage de ne point communiquer tous ces détails à votre frère, ainsi qu'à Emilie. J'avais d'abord pensé à leur envoyer cette lettre ; mais il y règne une chaleur de style, une tendresse passionnée, lorsqu'elle parle de Rivers, qui n'auraient servi qu'à leur causer des regrets, en leur montrant l'excès de son malheureux attachement pour lui. Les expressions qu'elle emploie sont beaucoup plus fortes que celles dont je me suis servie pour vous en donner le sens.

Je veux me lier intimement avec elle, puisqu'elle aime mon cher Rivers ; elle éprouve aussi beaucoup d'amitié pour Emilie, du moins elle se l'imagine ; mais je me défie un peu de la

sincérités des affections qui existent entre rivales. Cependant je dois ici faire une exception, et convenir qu'elles ont toujours été parfaitement ensemble; je souhaiterais qu'Émilie voulût bien adresser quelques lignes à cette femme intéressante.

Savez-vous qu'elle m'a priée de lui procurer le portrait de votre frère à son insu? Je ne sais pas encore si je dois où non me prêter à cette fantaisie; dans le cas où je me laisse aller à cette complaisance, il faudra bien que vous soyiez mon agent. C'est une extravagance à elle de le désirer; mais, comme il y a du plaisir à cette espèce de folie, je ne suis pas sûre que ma moralité puisse tenir contre la peine de l'affliger d'un refus, quand je peux lui causer une tendre satisfaction; nous avons si peu de plaisirs à goûter dans ce monde!

Adieu, ma chère Lucie,

BELL FERMOR.

LETTRE CLVI.

La même , à la même.

Sillery , 10 juillet.

J'ESPÈRE , ma chère amie , que vous passez maintenant des jours de bonheur près de votre frère et de ma bonne Émilie ; je brûle d'impatience de l'apprendre de vous-même ; mais il va s'écouler cinq ou six semaines , peut-être beaucoup plus encore , avant que je ne puisse recevoir ces nouvelles tant désirées.

Quant à moi , ma chère , il faut que je vous dise tout : je ne puis garder mon secret plus long-temps ; je suis mariée depuis quelques jours. Mon père voudrait en faire un mystère , par des raisons qui ne sont d'aucune importance ; mais cela n'est pas dans ma nature : je

déteste les secrets ; ils ne conviennent qu'aux gens dissimulés, politiques ; à ceux dont les pensées et les actions ne peuvent être mises au jour.

Pour moi, je suis intimement persuadée que l'envie de parler, naturelle à la plus grande partie de l'espèce humaine, et la difficulté que nous avons de garder un secret sans une sorte de malaise visible, nous vient de la providence qui, dans ses vues sages et bienfaisantes, voulut nous ôter la possibilité de nous cacher mutuellement les projets méchants et perfides que nous pourrions former les uns contre les autres, et nous préserve ainsi de la trahison, en nous la faisant deviner.

Je me rappelle qu'un homme très-sensible, et qui avait une connaissance parfaite du monde, disait souvent qu'il n'y avait rien de pire dans la nature que le goût du mystère : maxime aussi vraie qu'elle est sage, du moins je le crois

ainsi, et je voudrais conseiller à toutes les mères, tantes et gouvernantes, de l'imprimer fortement dans l'esprit des jeunes personnes qu'elles dirigent.

Ainsi donc, comme je vous le disais, me voilà madame Fitzgerald.

Ce grand événement est encore ignoré dans le pays; mais, d'après ma doctrine actuelle, et la nature des choses, il ne peut rester long-temps caché.

Vous n'avez jamais vu d'époux si galant que le mien; au reste je présume qu'ils le sont tous dans la première quinzaine, surtout lorsqu'ils ont formé leurs liens d'une manière aussi romanesque. Je suis enchantée d'avoir ainsi changé de nom mystérieusement et sans apprêt; mais je crains fort que mon étourderie ne le fasse deviner bientôt. La cérémonie s'est faite dans une campagne environnée de trois rivières; nous étions absolument seuls avec mon père et madame Villiers, qui n'a pas

encore dévoilé le secret. J'ai ouï dire que l'assiduité de Fitzgerald, auprès de moi, scandalisait quelques jeunes personnes de la société ; je compte bien entretenir un peu de temps leurs doutes, seulement pour satisfaire leur bénigne penchant à tout ce qui peut les scandaliser ; il faut que chacun s'amuse à sa manière.

Adieu.

Votre amie,

A. FITZGÉRALD.

Je vous en prie, ma chère, mariez donc Émilie ; tout le monde se marie ; elle seule ne jouit pas du beau titre d'épouse.

LETTRE CLVII.

*Le capitaine Fermor, au comte de***.*

Sillery, 10 juillet.

MONSEIGNEUR,

J'ai le plaisir d'annoncer à votre Seigneurie que je viens de marier ma fille à un jeune homme dont le caractère semble me promettre l'avenir le plus heureux pour elle.

C'est le second fils d'un baronnet Irlandais, dont la fortune est assez considérable ; il a lui-même un revenu de trois mille livres, indépendamment de sa commission ; c'est un homme plein d'honneur et de mérite, et qui depuis long-temps a pour ma fille un vif sentiment de tendresse.

Je crains bien qu'il ne s'écoule encore quelque temps avant que je ne

puisse quitter ce pays ; comme j'ai le projet de garder Fitzgérald et ma fille avec moi, je sollicite pour lui la première place vacante de major.

Dans la poursuite de cet objet, j'oserai, avec confiance, recourir à la généreuse protection que votre Seigneurie a bien voulu m'offrir.

Je suis d'autant plus heureux de cet événement, que le caractère léger de Bella m'a fait craindre long-temps qu'elle ne fit un choix inconsidéré. Leur mariage n'est pas encore déclaré publiquement, par différentes raisons de famille qui ne sont pas dignes d'intéresser votre Seigneurie.

Aussitôt que M. Fitzgérald et moi nous aurons reçu de New-Yorck notre congé d'absence, nous terminerons toutes les affaires qui nous retiennent ici, et nous abandonnerons le Canada, que cependant je ne quitterai pas sans regret.

La température est , dans tous les temps , agréable et salubre ; et dans l'été, c'est un pays enchanteur. Un homme de mon âge n'abandonne pas sans peine un ciel doux et vivifiant. La chaleur du climat est absolument semblable à celle d'Italie , ou du midi de la France , et n'a point cette pesanteur oppressive qui suit ordinairement nos chaleurs d'été en Angleterre.

Le genre de vie que l'on mène dans ce pays excite à la gaieté ; nous jouissons de tous les agréments de la belle saison par de charmantes parties de campagne. Nous avons aussi l'agréable délassément d'une petite société fort bien composée, et l'esprit d'urbanité commence à se répandre dans toutes les classes ; enfin , je quitterai le Canada , précisément à l'époque où il deviendrait agréable de l'habiter.

On ne peut concevoir à quel point une petite population comme celle-ci

influe sur le caractère personnel de celui qui gouverne.

Je suis obligé de terminer ici ma lettre ; la personne qui doit s'en charger est appelée à bord.

J'ai l'honneur d'être ,

Monseigneur ,

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur ,

WILLIAM FERMOR.

LETTRE CLVIII.

Mistriss Fitzgerald , à John Temple.

Sillery , 13 juillet.

JE conviens avec vous , mon cher Temple , que rien n'est plus agréable qu'une Anglaise d'une humeur sémi-lante et légère , et j'ose me flatter que votre chère épouse et moi nous vous

en donnons l'heureuse conviction. Je souhaiterais également avec vous que ce caractère fût plus ordinaire parmi les Anglaises ; mais , il faut que je l'avoue , et c'est à regret , mes aimables compatriotes , dans la classe bourgeoise (je parle de la nation en général , et non de la capitale) , ont une sorte de réserve , de gravité repoussante , qui les empêche de paraître ce que la nature voulait qu'elles fussent , agréables et faites pour plaire.

De la crainte ridicule qu'elles ont de montrer un trop grand désir de plaire à votre sexe , elles ont pris , avec les hommes , une manière d'être incivile et sévère qui ressemblerait presque au ton grossier de la mauvaise éducation. Elles se donnent une peine infinie pour voiler , sous une apparence dédaigneuse , cette touchante sensibilité du cœur , cette tendresse délicate qui les rend doublement intéressantes ; elles crai-

gnent d'avouer jusqu'à leurs liaisons d'amitié , si elles ne sont pas en tout conformes aux plus strictes règles de la société ; elles sont même dans le doute qu'une femme modeste puisse faire à son époux l'aveu de sa passion pour lui ; enfin , on dirait qu'elles s'imaginent que les affections de l'âme ne leur furent données que dans le dessein de les cacher.

A tout bien considérer , il n'y a peut-être pas de femmes au monde qui ayent reçu de la nature autant de moyens de charmer le cœur et les yeux ; et avec de si grands avantages , les Anglaises ont trouvé l'heureux secret de plaire moins que toute autre femme dont le mérite n'approche pas du leur.

Ma chère Émilie est-elle arrivée ? Je ne puis en dire davantage ; il faut que je laisse ma lettre.

Minuit.

Je suis la plus heureuse des femmes ;

mon père m'a dit ce soir que dans cinq ou six semaines nous allons retourner dans nos foyers.

Ce n'est pas que ce pays ne soit délicieux , et que notre habitation ne soit un paradis terrestre ; mais il y a près d'un an que nous y sommes , et le temps fait qu'on se lasse de tout , comme vous le savez , Temple.

Je reverrai donc ma pauvre Émilie , et je pourrai encore faire mille extravagances avec Rivers ! Je ne parle pas de vous et de ma Lucie : non , je ne puis vous rendre ma joie.

Adieu ; je suis devenue très-paresseuse depuis mon mariage , et je compte à l'avenir faire écrire toutes mes lettres à Fitzgérald , excepté les *billets doux* , cependant , où je pense bien le surpasser.

Votre affectionnée ,

BELL FITZGÉRALD.

LETTRE CLIX.

Miss Montaigu, à miss Fermor.

Douvres, 8 juillet.

J'ARRIVE à l'instant, ma chère Bell, après un heureux passage, et je vais partir immédiatement pour Londres, d'où je vous écrirai aussitôt que j'aurai vu madame Rivers. Je vous l'avouerai, Bella, je tremble à la seule idée de cette entrevue, et cependant je suis bien déterminée à la voir, et à lui ouvrir mon âme toute entière sur l'objet qui regarde son fils; ensuite je la laisserai maîtresse de ma destinée, car je ne consentirai jamais à lui appartenir sans son approbation, quelle que soit la tendresse de mes sentiments pour lui.

Je suis dans une anxiété cruelle sur

le sort de mon cher Rivers ; puisse le ciel le préserver des dangers auxquels son Émilie vient d'échapper !

Je vous écris à la hâte par un vaisseau qui met à la voile pour Québec à l'instant même , et la personne qui se charge de cette lettre me presse de finir.

Que le bonheur accompagne sans cesse ma chère Bella !

Faites agréer mes compliments respectueux au capitaine Fermor , et dites mille choses aimables de ma part à M. Fitzgérald.

Adieu. Votre tendre amie ,

Émilie MONTAIGU.

LETTRE CLX.

Le même , à la même.

Londres, 19 juillet.

J'É suis arrivée dans cette ville depuis hier soir , ma chère Bella ; me voici chez des amis , d'où je viens d'envoyer un message à madame Rivers. J'attends à chaque moment sa réponse ; je suis dans un trouble que je ne puis vous exprimer ; un poids douloureux oppresse mon cœur ; je redoute comme un instant fatal le retour de mon envoyé.

Ma chère amie , si les affections nous procurent le bonheur le plus doux que nous puissions éprouver , elles sont aussi la source de nos peines les plus vives ; ce qui se passe en moi dans ce moment ne peut être imaginé.

Je voulais , ce matin , partir pour la campagne , sans voir , et même sans rien faire dire à madame Rivers. Peut-être aurais-je bien fait. Si elle allait me recevoir avec froideur ? Pourquoi m'exposerais-je à la crainte d'une telle réception ? Il aurait été mieux que j'attendisse l'arrivée de mon cher Rivers ; j'ai mis trop de précipitation dans ma démarche ; mon ardente sensibilité m'a fait agir indiscretement : qu'ai-je à demander à sa famille ?

Je donnerais le monde entier pour retenir mon message , quoique je la prévinsse , en peu de mots seulement , que je venais d'arriver , que son fils était en bonne santé , et qu'elle pouvait espérer à chaque instant le revoir près d'elle.

On frappe à la porte ; je tremble , je ne sais pourquoi ; le domestique vient annoncer M. et madame Temple ; mon cœur bat , ils entrent.

Une heure.

Ils sont partis , et reviendront me chercher dans une heure ; ils veulent absolument que j'aie dîner avec eux , ils m'assurent que mistriss Rivers est impatiente de me voir. Vous ne pouvez imaginer les manières tendres , polies et délicates que l'un et l'autre ont employées avec moi ; ils ont remarqué mon trouble , et n'ont épargné aucun soin pour les dissiper ; ils m'ont parlé de Rivers , mais sans me dire un seul mot qui eût le moindre rapport au vif intérêt que je prends à lui ; ils m'ont exprimé , dans les termes les plus affectueux , combien ils trouvaient de bonheur à me connaître , et ils ont sollicité mon amitié d'une manière extrêmement flatteuse pour moi. Quelle ressemblance frappante j'ai trouvée , ma chère , dans madame Temple avec son aimable frère ! Ses yeux ont la même sensibilité que les siens ; la même

expression d'amabilité. Je ne crois pas avoir jamais vu de femme d'une beauté aussi remarquable. Je l'aime déjà ; elle m'inspire une tendresse d'affection que je ne puis vous rendre ; je me suis surprise plusieurs fois à la considérer avec une attention qui m'a fait rougir.

Combien tous les amis de mon Rivers ont de charmes à mes yeux !

Je crois que je leur ai fait une bien sotte réception ; mais ils ont eu la politesse et l'humanité de ne pas laisser voir qu'ils l'avaient remarquée.

J'oubliais de vous dire que je leur ai fait mille tendres compliments de votre part et de celle du capitaine Fermor.

Mon esprit est dans une agitation que je ne puis vous dépeindre ; j'éprouve de la joie, de l'anxiété, une incertitude pénible , un embarras que je ne peux surmonter , en songeant que le moment approche où je dois paraître devant madame Rivers.

Je vais m'habiller , et je suis forcée de laisser ma lettre jusqu'à ce soir.

Minuit.

Me voici de retour , ma chère Bell ; de cette visite dont je m'effrayais tant , et je suis étonnée que mon cœur n'ait pas eu le doux pressentiment du plaisir qu'elle m'a causé. Que j'étais injuste envers la plus aimable des femmes ! Elle m'a reçue comme une tendre mère recevrait un enfant chéri qu'elle croyait ne plus revoir. Elle est accourue dans mes bras , m'a pressée contre son cœur , et ses larmes coulaient en abondance ; elle m'appelait sa fille , son autre Lucie ; elle m'a fait mille questions sur son fils ; elle voulait savoir jusqu'aux moindres détails de sa vie. Quelles étaient ses occupations , ses amusements , s'il parlait beaucoup d'elle , s'il avait toujours une figure aussi belle que lorsqu'il a quitté l'Angleterre ?

Je lui répondais d'un air embarrassé ,

mais avec un plaisir qui ranimait toutes les facultés de mon âme ; je crois que je n'ai jamais paru avec autant d'avantage que dans cette journée. Vous n'attribuerez pas , ma chère , à un amour-propre déplacé , les soins extraordinaires que j'ai pris pour tâcher de me rendre agréable ; j'ai donné même une attention particulière à ma parure ; enfin , j'ai cherché autant que possible à justifier la tendresse de Rivers ; je n'ai jamais été vaine pour moi-même , mais je le suis pour lui ; je suis indifférente à l'admiration que recevrait Émilie Montaignu ; mais , comme l'heureux objet de son amour , je voudrais être admirée de toute la terre ; oui , je voudrais être la première de mon sexe parmi tout ce qu'il y a de plus aimable , avoir un sacrifice à faire digne de mon Rivers , et pouvoir montrer à ses amis que la vive tendresse que j'éprouve lui seul pouvait me l'inspirer.

Madame Rivers m'a fait beaucoup d'instances pour passer un mois avec elle ; mon cœur aurait aisément satisfait à sa demande , mais j'ai pris assez de force sur moi pour résister à mes propres désirs et à ses pressantes sollicitations. Je compte partir dans trois jours pour le Berkshire, j'ai cependant promis de les accompagner demain à une partie de campagne que M. Temple a bien voulu proposer à mon sujet.

Je vous écris par le dernier vaisseau qui met à la voile pour Québec ; l'époque avancée de la saison ne permet plus d'en envoyer d'autres.

Vous aurez encore de mes nouvelles, sous peu de jours, par le paquebot.

Adieu , ma chère amie.

Votre affectionnée ,

E. MONTAIGU.

Sans doute il s'écoulera peu de temps avant l'arrivée de mon cher Rivers ;

jugez , Bella , quelle doit être mon inquiétude jusqu'à ce moment.

LETTRE CLXI.

*Le colonel Rivers , au capitaine
Fermor.*

Douvres , 24 juillet , onze heures.

JE suis arrivé , mon cher ami , après un passage agréable en lui-même , mais que mes craintes pour Emilie m'ont rendu extrêmement long et pénible. Chaque vent qui s'élevait me faisait trembler pour elle ; je me créais , à son sujet , mille dangers imaginaires que la raison ne pouvait éloigner de ma pensée. Nous avons eu , pendant la plus grande partie du voyage , une mer très-orageuse , quoique les vents fussent favorables ; un instant nous eûmes la crainte d'un haut temps et d'un vent

contraire ; je crus voir aussitôt mon Emilie exposée à la fureur des tempêtes ; aucune expression ne peut rendre ce que je souffris dans ce moment.

A l'entrée du canal d'Angleterre, nous aperçumes une chaloupe vide, et quelques débris d'un navire flottant sur l'eau ; je me persuadai que c'étaient les restes du vaisseau qui avait conduit mon aimable amie ; un frisson me saisit tout-à-coup, je sentis mon cœur défaillir à cette vue ; et lorsque nous abordâmes, je trouvai à peine assez de force pour m'informer si elle était arrivée.

Je fis cette question d'une voix tremblante, et j'eus le bonheur de rencontrer le vaisseau qui l'avait amenée, et d'entendre les passagers qui venaient d'arriver avec elle dépeindre sa personne ; il était difficile de s'y méprendre.

J'espère être près d'elle ce soir ; de

quelles délices mon cœur est enivré par cette chère espérance !

Le hasard m'offre une occasion pressée pour New-Yorck ; je me hâte de vous écrire , tandis qu'on prépare ma chaise.

Adieu. Votre sincère ami ,

Édouard RIVERS.

Je compte adresser une lettre à ma chère petite Bell aussitôt que je serai rendu à Londres. Je ne puis vous décrire les sensations que j'éprouvai lorsque j'aperçus les côtes d'Angleterre ; je reconnus ces monts arides avec un transport mêlé de vénération , un transport qui cependant était calmé par mes vives sollicitudes sur la plus chère partie de moi-même.

Adieu ; ma chaise est à la porte. Je n'ai que le temps de fermer cette lettre.

LETTRE CLXII.

Le colonel Rivers , à miss Fermor.

Rochester, 24 juillet.

JE suis obligé de m'arrêter un moment ici pour attendre un Canadien qui voyage avec moi , et qui a quelques lettres à remettre dans ce pays. Combien ce retard me fait souffrir ! Mais je ne puis laisser un étranger seul au milieu de la route , quoique je perde tant de minutes qui devaient me rapprocher de mon Emilie.

Pour adoucir autant que possible l'ennui de ce contre-temps , je commence une lettre à mon aimable Bella ; notre chère Emilie a fait une heureuse traversée ; je viens d'écrire au capitaine Fermor.

Les vives émotions de la joie rem-

plissent tous mes esprits ; mon compagnon de voyage est surpris de la beauté et des richesses de l'Angleterre, d'après ce qu'il a vu du pays de Kent ; pour moi , j'admire avec ravissement chacune des jolies perspectives qui s'offrent à ma vue , et je suis si fier de mon pays , que toute mon âme semble se dilater ; mais il s'y mêle peut-être bien quelque autre motif. La journée est charmante ; les nombreux troupeaux de toute espèce qui couvrent le penchant des collines , la propreté des maisons du peuple , l'air d'abondance qui règne de toutes parts ; enfin , l'aspect réuni de ces différents tableaux doivent frapper vivement celui qui n'a jamais vu que les beautés sauvages de la nature.

Celles du Canada sont faites également pour surprendre les yeux et l'imagination , mais elles sont d'un autre genre.

Que cet homme est insupportable !

Il n'a pas une tendre amante à voir à Londres ; il n'est pas attendu par la meilleure des mères , par une famille qu'il aime comme je chéris la mienne.

Je vais prendre une autre chaise , et je lui laisserai mon domestique pour l'accompagner.

Mais il vient , grâces au ciel. Adieu , ma chère petite Bell ; à l'instant même arrive dans l'auberge un étranger qui va s'embarquer à Londres pour New-Yorck ; je vous envoie cette lettre par lui. Encore une fois , adieu.

Votre affectionné ,

Edouard RIVERS.

LETTRE CLXIII.

John Temple , à miss Fermor.

Londres , 25 juillet.

JE suis le seul ici , ma chère Bell , qui aie assez de calme pour vous apprendre que Rivers est de retour près de nous ; à quelques pas de la maison , il est resté dans sa chaise de poste , et m'a fait demander , afin que je puisse préparer doucement ma mère à le voir , et prévenir l'effet d'une surprise qui pouvait donner une secousse trop violente à ses esprits.

Je suis revenu près d'elle , et je lui ai dit que je venais de rencontrer une personne qui l'avait laissé à Douvres , et qu'il arriverait bientôt ; peu de minutes après il m'a suivi.

Je ne saurai vous rendre que très-

imparfaitement leur entrevue touchante ; quoique ma mère y fût préparée , nous avons eu peine à l'empêcher de s'évanouir ; elle l'a pressée dans ses bras ; elle voulait parler , mais elle ne trouvait plus de voix ; ses larmes inondaient son visage ; Rivers n'était pas moins affecté , quoique d'une manière différente ; je ne l'ai jamais vu aussi bien ; le noble attendrissement , le respect filial , la vive émotion de joie qui se peignaient dans ses traits , dans son maintien , répandaient sur toute sa personne un charme que rien ne peut exprimer ; il voulait partir ce soir pour le Berkshire ; mais ce dessein a paru faire tant de peine à ma mère , qu'il vient d'écrire à Emilie , et il lui mande que le motif qui le force à remettre son départ à demain , c'est que nous devons tous l'accompagner dans ma voiture , et que nous espérons la ramener à la ville.

Vous jugez avec beaucoup de raison , ma chère Bell , qu'ils sont formés l'un pour l'autre ; je n'ai jamais vu deux caractères offrir tant de rapports ; nous allons chercher avec empressement quelque moyen de les rendre heureux ; sans la délicatesse excessive de Rivers , ils pourraient l'être dès aujourd'hui ; si j'étais dans sa position , et qu'il fût à la mienne , je n'hésiterais pas un moment à recevoir de son amitié le bonheur qu'il me voudrait procurer.

Lucie me fait appeler.

Adieu , ma chère Bella ! croyez-moi , pour toujours , votre sincère et dévoué serviteur ,

John TEMPLE.

LETTRE CLXIV.

Miss Montaigu, à miss Fermor.

Pall-Mall, 29 juillet.

Tous mes vœux sont remplis ; mon Rivers est arrivé heureusement ; il m'aime, je suis chère à sa famille, je le vois sans contrainte, chaque instant m'assure davantage de sa tendresse ; il me prodigue mille soins délicats, et ses yeux me peignent constamment, par leur expression passionnée, que son Émilie est nécessaire au bonheur de son existence.

Je me suis rendue aux vives instances de sa sœur, et je suis maintenant à sa maison, où je dois passer quelque temps ; il habite celle de madame Rivers, mais nous sommes toujours ensemble. Nous allons partir la semaine

prochaine pour la terre que M. Temple possède dans le Rutland ; ils ne restaient à la ville que pour attendre Rivers ; cette possession est à six milles d'une ferme appartenant à ce dernier , son héritage paternel , dont il fit la cession à sa mère , lorsqu'il partit pour l'Amérique ; elle le presse aujourd'hui de la reprendre , mais il s'y refuse absolument , et il persiste à vouloir qu'elle ait toujours sa maison à la ville , qu'elle conserve une parfaite indépendance , et soit entièrement maîtresse d'elle-même.

Je l'aime encore cent fois plus pour ce trait généreux de tendresse filiale , quoiqu'il détruise ma douce espérance d'être à lui ; aurais-je pensé , ma chère Bella , qu'il lui fût possible d'atteindre encore un plus haut degré dans mon estime ?

Quand le sort ne devrait jamais nous unir , s'il nous laisse toujours vivre ensemble comme aujourd'hui , son

amour peut encore faire le charme de mon existence ; le voir , entendre sa voix chérie , être son amie , la confidente de toutes ses pensées , de tous ses projets , l'entendre exprimer les nobles sentiments de son âme ! Non , ma chère Bella , je ne voudrais pas renoncer à ce bonheur pour les jouissances les plus vives que le monde pourrait m'offrir.

Mes idées , sur ce premier sentiment du cœur , paraîtront sans doute extraordinaires aux yeux de beaucoup de gens ; mais elles ne seront ni moins réelles ni moins dans la nature.

Un aveugle peut aussi bien juger des couleurs, que la masse des humains peut apprécier ou même concevoir l'exaltation d'un véritable amour.

Les gens adonnés au plaisir et les êtres froids condamneront également la tendresse de mon affection , qu'ils appelleront une folie romanesque. Il est

peu de personnes, ma chère Bell, capables d'aimer; elles éprouveront de la passion, de l'estime : elles goûteront même la douceur de ces deux mouvements réunis, sentiment qui se rapproche le plus de celui de l'amour; mais cette ardeur vivifiante, qui nous élève au-dessus de nous-mêmes, et ne connaît plus rien que son objet; cette tendresse qui nous fait oublier jusqu'à notre existence, lorsque la réputation, l'intérêt, le bonheur de celui que nous aimons, demandent un sacrifice; cette tendresse qui ne voit qu'un seul être dans toute la création!

Oui, mon cher Rivers, je n'existe, je ne respire que pour vous seul: soyez heureux, et votre Émilie n'aura plus de vœux à former.

Vous connaissez l'amour, Bella, et j'espère que vous lirez avec indulgence toutes ces idées folles d'une tête passionnée.

Mais vous, ma chère amie, ne songez-vous pas à faire le bonheur de Fitzgérald ? Il mérite cette douce récompense ; et vous qui êtes si bonne, vous ne pouvez trop vous hâter de lui prouver, autant qu'il dépend de vous, la sincérité de votre affection ; quelquefois il vous est arrivé de vous jouer cruellement de sa tendresse ; j'ai toujours été surprise de vous voir prendre du plaisir à tourmenter un cœur où vous êtes adorée.

Je suis interrompue.

Adieu, ma chère Bella ! Votre tendre amie,

E. MONTAIGU.

LETTRE CLXV.

*Le colonel Rivers , au capitaine
Fermor.*

Londres , 1^{er} août.

MONSEIGNEUR le comte de*** n'étant pas à la ville , je me suis présenté à son hôtel à Richmond , pour lui remettre la lettre dont vous m'aviez chargé.

Je ne puis assez , mon cher capitaine , vous remercier de l'agréable connaissance que vous me procurez. J'ai passé une partie de la journée à Richmond , et je n'ai jamais trouvé plus d'agrément dans la conversation d'aucun homme.

La politesse de ses manières , son instruction , ce grand usage du monde qui , cependant , ont chez lui beaucoup

de charme, sont dans le caractère de cette arrière-saison de la vie ; mais sa vivacité est surprenante.

Quel esprit, quel feu anime toutes ses paroles ! Je me croyais à peine un jeune homme auprès de lui ; que devait-il être à vingt-cinq ans ?

Il m'a chargé de vous dire qu'il s'emploierait pour Fitzgérald avec tout le zèle qu'il met à vos intérêts, et qu'il désirait vivement que votre retour en Angleterre fût aussi prompt que possible.

Nous allons partir pour la campagne que Temple a dans le Rutland.

Adieu. Votre affectionné, etc.

Édouard RIVERS.

LETTRE CLXVI.

Le même, au même.

Temple-Honse, 4 août.

J'AI le bonheur, mon cher ami, d'habiter une maison charmante, et la plus agréablement située, dans la société des quatre personnes que je chéris le plus au monde ; j'y suis absolument considéré comme le maître, sans être astreint aux soins qui en suivent l'emploi ; tous mes désirs sont prévenus par l'amitié sans cesse attentive de Temple, de ma mère et de ma sœur, qui cherchent avec une aimable sollicitude tout ce qui peut m'être agréable. J'ai encore une autre jouissance plus douce ; je suis à chaque instant près de mon Émilie ; je la vois adorée de ma famille ; je la vois sans contrainte ; j'habite

sous le même toit ; je vis avec elle dans cette douce familiarité qui naît de la confiance et de l'attachement : cependant je ne suis pas heureux ; c'est ainsi que nous perdons le bonheur présent par l'idée d'un autre qui nous paraît plus vif ; je soupire avec ardeur après le moment où je pourrai donner à mon Emilie le tendre nom d'épouse ; et les difficultés sans nombre que je prévois à notre union , jètent une secrète amertume sur des instants qui pourraient me rendre le plus heureux des hommes.

La médiocrité de ma fortune dont je sens mieux encore les inconvénients dans ce pays de luxe , et l'impossibilité où sans doute je serai toujours de placer la plus chérie des femmes , dans la situation où mon cœur la voudrait , me donne des inquiétudes cruelles que ma raison a peine à surmonter.

Je ne peux vivre sans elle , et je me flatte que je suis également nécessaire

à son bonheur ; mais je crains de l'entraîner dans l'infortune , et je dois d'autant mieux chercher à l'en préserver , que sa tendresse pour moi lui ferait trouver des charmes à s'y exposer et à souffrir toutes les privations que le malheur impose.

Je n'ai rien que je puisse regarder à moi que ma pension militaire , et dix mille livres ; j'ai toujours vécu dans la meilleure compagnie en Angleterre , et mes relations dans tous les temps ont été plus analogues à ma naissance qu'à ma fortune. Ma mère me presse de reprendre un petit domaine dont je lui ai fait la donation , et me dit qu'elle vivrait avec nous alternativement ; mais je n'y consentirai pas , j'y suis bien déterminé ; elle aura sa maison particulière , et suivra toujours le même genre de vie.

Temple partagerait volontiers sa fortune avec moi , si je lui en laissais le

pouvoir ; mais j'aime trop l'indépendance pour m'imposer, même envers lui, des obligations de cette nature.

Je forme sans cesse mille projets que j'abandonne aussitôt. Je vais demain, avec ma mère, visiter notre petite possession ; c'est une partie que nous devons faire entre nous, et personne n'est dans le secret. Je saisirai cette occasion pour l'entretenir en détail de tout ce qui nous intéresse.

J'éprouve en ce moment une confusion de pensée que je ne puis éclaircir ; il faut que je prenne une détermination quelconque ; je sens qu'il serait inconvenant que mon Émilie vécût long-temps chez ma sœur dans la situation où elle se trouve, et cependant je ne puis, non, je ne puis vivre sans elle.

Je ne lui ai jamais fait la moindre question sur sa fortune, mais je sais qu'elle est très-bornée ; peut-être vingt

à trente mille livres ; je crois être sûr qu'elle ne possède pas davantage.

Nous pouvons , il est vrai , nous satisfaire de peu ; mais encore faut-il que nous jouissions d'une honnête aisance ; je ne puis me faire à l'idée que mon Émilie , après avoir refusé pour moi une voiture à six chevaux , soit forcée de rendre ses visites à pied ; je voudrais seulement qu'elle eût une simple voiture , mais je ne puis me passer de ce modeste équipage ; s'il faut l'avouer , j'ai quelque peu d'orgueil pour mon Émilie.

Je souhaiterais qu'il me fût possible de déterminer ma mère à retourner avec nous dans le Canada ; je pourrais alors concilier mon devoir avec mon bonheur , ce qui me paraît aujourd'hui en quelque sorte incompatible.

Émilie semble jouir d'une félicité parfaite , et ne rien voir au-delà de la

situation agréable où nous vivons maintenant ; elle est heureuse d'être mon amie seulement , et ne paraît pas songer à un titre plus doux ; je suis presque blessé de lui voir une tranquillité qui ressemble trop à l'indifférence : pourquoi n'aurait-elle pas un empressement égal au mien ?

Je suis forcé de terminer ma lettre. Que toutes les prospérités soient le partage de mon ami et de tout ce qui lui appartient ! J'espère que je puis maintenant y comprendre Fitzgerald.

Votre sincère ami,

Édouard RIVERS.

LETTRE CLXVII.

*Le colonel Rivers , au capitaine
Fermor.*

9 août.

J'AI fait une revue exacte de la petite ferme de ma mère et de ses dépendances , dans le projet de former à cet égard un plan de vie pour l'avenir.

Je ne puis vous rendre l'impression délicieuse que j'ai ressentie à l'aspect de ces lieux chéris que je n'avais pas revus depuis tant d'années ; je courais d'une chambre à l'autre ; je parcourais le jardin avec un plaisir inexprimable ; mes yeux s'attendrissaient à la vue de chaque objet ; il n'était pas un arbre , un buisson qui ne rappelât en moi des souvenirs chers et agréables.

Je sentais , pour me servir d'une expression pathétique de Thomson ,

« je sentais mille petites émotions de tendresse palpiter dans mon cœur » en revoyant ces doux tableaux qui me retraçaient le bonheur de mon enfance, et s'augmentaient encore d'un charme nouveau par la présence de la meilleure des mères, dont la tendre indulgence répandit tant d'agrément sur les premiers jours de ma vie.

Mais pour en revenir au but de notre voyage, la maison est ce que l'on pourrait trouver d'une trop belle apparence pour l'habitation d'un simple fermier ; mais c'est un défaut sur lequel je passerai volontiers, et auquel j'espère trouver le moyen de parer.

Il y a des meubles suffisamment pour ma mère et pour moi ; ils ne sont plus de mode ; mais quelques-uns sont encore très-bons, et je pense que mon Émilie m'accorde assez de tendresse pour ne pas craindre d'habiter avec moi une maison dont les meubles ne

sont pas tout-à-fait dans le goût moderne.

Je la connais bien au-dessus de toutes les choses qui tiennent à la vanité, lorsqu'elles peuvent entrer en balance avec l'amour.

Quant à la maison, nous pouvons en faire un séjour agréable et commode ; ainsi donc il ne nous reste plus qu'à trouver le moyen d'exister, et je crois que pour des amants nous avons bien à la rigueur ce qui peut nous suffire, et peut-être même au-delà.

Ma mère me sollicite encore de rentrer dans la possession de ce bien ; elle m'a proposé de lui abandonner à la place mon revenu militaire, quoiqu'il fût bien au-dessous de la valeur de ce domaine ; elle m'assure que cet objet, réuni à la pension de trois mille livres qui lui reste, peut aisément suffire à lui conserver sa maison à la ville, un point sur lequel je suis très-déterminé

à ne jamais lui céder , parce qu'elle aime Londres , et parce que je veux qu'elle ait toujours son habitation particulière , où elle puisse se retirer dans le cas où quelque circonstance lui rende jamais la demeure de ses enfants désagréable.

Cette proposition me séduit beaucoup. Temple et moi nous allons faire le calcul de cette affaire ; et si nous trouvons qu'il réponde à nos vues , sans nuire aux intérêts de ma mère , je dois à Émilie de l'accepter.

Je cherche à me persuader que j'oblige ma mère , en lui donnant l'occasion de me prouver la générosité de son cœur , dans une chose où elle espère me rendre heureux.

Depuis qu'elle m'a fait cette ouverture , je suis dans une agitation que j'ai peine à contenir.

J'ai déjà créé mille projets d'embellissements ; j'ai formé de nouveaux

courants d'eau, de nouveaux bosquets, et je me suis promené en imagination sous les ombrages que j'avais élevés.

La situation de la maison est délicieuse ; et, malgré mon goût pour la sauvage magnificence de l'Amérique, je commence à retrouver du charme dans les beautés plus régulières et plus douces de mon pays natal.

Nous n'avons pas les belles cascades de la Chaudière et de Montmorency, ni aucun de ces grands objets qui frappent de surprise, et dont les Canadiens s'enorgueillissent à juste titre ; mais nous les surpassons dans les perspectives riantes et gracieuses, dans nos prairies émaillées, dans ces riches et vastes champs dorés, heureux signe d'abondance ; dans nos jardins, la gloire de l'Europe ; dans la culture des arts précieux qui adoucissent les mœurs, et répandent un nouveau charme sur la vie ; enfin dans toutes les richesses

et les beautés qui peuvent naître de la civilisation.

Je commence à espérer que le ciel favorisera mes vœux , et que le bonheur de posséder mon Émilie ne sera point troublé par la crainte de la voir exposée au besoin ; oui , je me flatte que nous pourrons jouir d'une certaine aisance à la campagne ; et je trouve qu'une vie de retraite offre , avec ceux qu'on aime , mille agréments.

A tout bien considérer , je crois que nous pourrons vivre , en prenant ce mot dans le sens des amants , et non dans celui du beau monde qui ne trouvera jamais qu'un petit bourgeois de campagne puisse exister avec un revenu de dix mille livres.

Le temps peut nous procurer davantage , du moins mon âge et l'activité de mon caractère peuvent-ils m'en laisser nourrir l'espérance.

(187)

Tout ce qui est ici vous aime et vous dit mille choses affectueuses.

Adieu, mon cher ami: Je suis avec le plus vif attachement,

Votre

Édouard RIVERS.

LETTRE CLXVIII.

Mistriss Fitzgerald, à mistriss Temple.

Sillery, 6 août.

MON père et Fitzgerald ayant reçu leur congé d'absence quelques semaines plus tôt qu'ils ne le pensaient, nous avons pris la résolution de quitter le Canada sous peu de jours.

L'idée de revoir cette chère Angleterre et des amis que j'aime si tendrement me cause une joie inexprimable; cependant j'éprouve un regret que je n'imaginai pas devoir sentir,

en m'éloignant du théâtre de mille plaisirs passés ; ces limpides ruisseaux dont j'ai tant de fois écouté le murmure avec Émilie ; ces bois charmants où je me promenais , entourée de mon petit cercle d'amis ;..... tous ces objets en eux-mêmes ont encore un charme infini pour moi : j'aime l'agrément dont ils embellissent le paysage , et j'admire en eux la main inimitable qui les a formés ; que ne puis-je transporter en Angleterre ces tableaux magiques de la nature !

Je soupire lorsque mes yeux s'arrêtent sur un beau site ; j'éprouve un attendrissement que des objets inanimés sembleraient ne devoir pas inspirer.

Je veux encore faire une visite aux naïades de Montmorency.

Onze heures du soir.

J'arrive à l'instant de l'assemblée du gouverneur , où je vous dirai que je

fus présentée, il y a quinze jours aujourd'hui, sous le nom de madame Fitzgerald, à la grande mortification de deux ou trois pécores qui, dans leur subtile pénétration, avaient jugé Fitzgerald trop spirituel et trop sensé pour penser jamais à devenir l'époux d'une petite coquette impertinente.

J'étais grave à cette dernière assemblée, malgré tous les efforts que je faisais pour montrer un air plus gai; je souffrais de l'idée que c'était probablement la dernière à laquelle je me trouverais; et lorsque je me suis retirée, je ne sais quelle sorte d'émotion pénible est venue m'affecter, non seulement en m'éloignant du peu de personnes que j'aimais dans la société, mais encore de celles qui, jusque-là, m'avaient toujours été indifférentes.

Il y a quelque chose de douloureux dans l'idée que nous voyons pour la dernière fois des personnes, ou des

lieux pour lesquels nous n'avions même jamais eu d'affection particulière.

Je vais demain faire une visite d'adieu au couvent des Ursulines ; je présume que j'y porterai cette pensée mélancolique, et que mon cœur s'attendrira de nouveau lorsque je verrai les religieuses pour la dernière fois.

Je visite chaque jour les paysans de mon voisinage qui m'aiment à la folie ; je les entretiens de leurs fermes ; je donne de l'argent à leurs enfants , et j'apprends à leurs femmes le moyen d'être de bonnes épouses ; je suis à cinq milles à la ronde l'idole des villageois qui me trouvent la plus aimable, la plus généreuse des femmes , et pensent que ce serait grand dommage que mon sort fût la damnation.

Adieu , dites pour moi mille choses tendres à nos chers amis , s'ils sont arrivés.

7 août, onze heures.

Je reçois un gros paquet de lettres pour Émilie de la part de mistriss Melmoth ; je compte m'en charger moi-même au lieu de l'envoyer ; car j'espère arriver en Angleterre presque aussitôt que ma lettre.

Trois heures.

Je viens en ce moment de faire une visite aux Ursulines ; elles ont paru très-affectées de mon départ du Canada, et m'ont promis de ferventes prières pour la réussite de mon voyage ; quoique bonne protestante, je les ai remerciées sincèrement de cette marque d'affection.

J'aurais bien désiré pouvoir en amener quelques-unes avec moi ; la petite novice, comme elles appellent l'aimable jeune personne à qui je vis prendre le voile, m'a payé le tribut flatteur d'une larme à notre séparation ; ses

beaux yeux avaient une expression de tristesse qui m'a pénétrée.

Je n'étais pas moins touchée du vif intérêt que me témoignait la supérieure, ma bonne vieille compatriote, et du chagrin qu'elle paraissait éprouver de me voir pour la dernière fois.

Sans doute, il n'existe pas sur la terre un plaisir semblable à celui d'être aimé ; je ne pensais pas que je l'étais à ce point dans le Canada ; c'est réellement dommage de le quitter, peut-être ne trouverai-je en Angleterre aucun être disposé si favorablement pour moi.

Mais Fitzgérald, je l'espère, ne cessera pas de m'aimer, et j'aurai assez d'amis de ceux que je vais rejoindre dans votre famille.

Adieu, je vous écrirai deux lignes le jour de notre embarquement par un autre vaisseau qui doit arriver un peu avant nous.

LETTRE CLXIX.

*Madame Fitzgérald, à madame
Tempie.*

Sillery, 11 août.

Nous devons nous embarquer demain, et nous espérons vous revoir à peu près dans un mois, si le vent favorable qui règne continue.

J'arrive de Montmorency, où je suis allée pour la dernière fois rendre mes hommages aux divinités tutélaires du lieu.

Je n'avais que Fitzgérald avec moi ; nous avons revu chacune des grottes qui environnent l'agréable esplanade où nous dinâmes une fois ; nous avons caressé toutes les fleurs, élevé en imagination un autel au milieu de l'île, versé une libation de vin en l'honneur de la déesse de la rivière ; enfin, nous

avons fait toutes choses qui étaient dans le devoir de bons payens.

Nous y sommes restés jusqu'au moment où le jour n'a plus laissé voir que des ombres ; ces ténèbres qui nous environnaient, avec l'idée que nous revoyions pour la dernière fois ces lieux charmants, portaient dans nos âmes une sorte de mélancolie solennelle qui, pour m'exprimer avec le poète ,

« Faisait retentir comme un bruit
» lugubre et souterrain le murmure
» des cascades, et répandaient sur les
» bois une plus sombre horreur. »

J'ai mille choses à faire, et je n'ai qu'un instant pour m'en occuper. Adieu.

Quelqu'un me fait demander ; c'est madame Desroches : elle est bien bonne de venir de si loin pour me voir.

12 août.

Nous allons partir à une heure ; madame Desroches nous accompagne jus-

qu'à la hauteur de son habitation, où sa chaloupe doit l'attendre sur le rivage. Elle m'a fait présent d'une jolie paire de bracelets ; elle envoie à votre frère un fort beau nœud d'épée, et une riche croix de diamants à Émilie.

Je crois qu'elle n'aurait pas une grande répugnance à nous suivre en Angleterre ; je suis presque tentée de lui en faire la proposition ; c'est un meurtre qu'une femme de ce genre soit confinée pour sa vie entière dans les bois du Canada ; il me semble qu'il serait aisé de la convertir, et puis dans les principes religieux, il est permis, je pense, de s'écarter un peu des règles strictes qu'ils prescrivent.

Votre frère est un excellent missionnaire pour les dames incrédules : réellement, je crois qu'il faut que je la retiène avec moi : le tout, pour le bien de son âme.

Je ne vois qu'un seul inconvénient à

(196)

ce projet : si Fitzgérald allait s'aviser de préférer la tendresse à la vivacité, je me trouverais en quelque danger; car, je vous l'assure, il y a dans ses yeux une expression très-séduisante.

LETTRE CLXX.

Madame Fitzgérald, à madame Temple.

Kamaraskar, 14 août.

JE vous écris un mot par madame Desroches, qui va regagner sa demeure pour vous dire que nous avons été conduits jusqu'ici par un vent favorable; elle enverra demain cette lettre à Québec, pour être remise au premier vaisseau qui partira. Ainsi, vous aurez plusieurs occasions d'apprendre de mes nouvelles.

Nous avons à bord une Française de qualité, dont la superstition nous

amuse infiniment ; elle a jeté la moitié de ses bijoux dans la mer , pour obtenir un bon vent ; elle a promis de plus je ne sais combien d'offrandes de la même espèce à Saint-Joseph , le patron du Canada , si nous faisons une heureuse traversée ; tout ce que j'observerai à cet égard , c'est que rien n'a plus de rapport avec les anciennes superstitions que les modernes ; cette chère dame peut trouver dans une autorité classique une espèce de folie semblable à la sienne. Horace étant une fois effrayé d'un voyage , avait , si je m'en souviens , promis par un vœu

« De jeter dans l'humide élément ses habits
 » les plus riches en l'honneur du terrible Dieu
 » de la mer.

La chaloupe est prête , et madame Desroches va partir ; j'éprouve une peine véritable à me séparer d'elle ; et le vif chagrin que paraît lui causer mon départ , me flatterait beaucoup

si je ne pensais pas que le souvenir de votre frère en est le premier motif.

Elle a fait quatre ou cinq lettres pour lui, puis elle venait sur le bord et les déchirait ; j'imagine qu'elles lui paraissaient trop tendres ; enfin elle a écrit quelques lignes ; dans la forme polie et cérémonieuse d'un billet, où elle le remercie seulement de ses offres de services ; j'ai vu cependant le charme qu'elle trouvait à écrire ces deux lignes insignifiantes , parce qu'elles s'adressaient à lui. Elle m'a demandé si je pensais qu'il y eût de l'inconvenance à lui donner ce léger témoignage de souvenir , et s'il n'était pas mieux qu'elle l'adressât directement à Émilie ; j'ai souri de sa naïveté, et elle a fini sa lettre ; lorsqu'elle me l'a remise, elle a rougi et baissé les yeux.

Ce n'est pas une jolie veuve Française, semillante de vivacité : c'est une jeune

Anglaise passionnée, dont le cœur a parlé pour la première fois.

Mais lorsque l'âme est réellement affectée, je pense que, dans tous les pays, les sentiments ont à peu près la même expression ; seulement les Françaises étant généralement plus coquettes et moins disposées que les Anglaises à se livrer aux idées sentimentales de l'amour, nous sommes surpris lorsque nous trouvons en elles cette sensibilité romanesque. Mais il y a des exceptions à toutes règles ; et votre petite Bell, dans sa manière d'aimer, semble avoir changé de patrie avec madame Desroches.

Un vent frais s'élève ; il enfle nos voiles ; on appelle mon aimable amie ; le capitaine s'impatiente de notre lenteur.

Adieu, ma chère madame Desroches ! Je lui ai donné le baiser d'adieu, et j'ai senti tout ce que pouvait

me causer l'idée que c'était notre dernier embrassement ; je crains bien qu'elle ne le sente encore plus vivement que moi ; il semble qu'elle perde à jamais son Rivers, en s'éloignant de la seule de ses amies qui lui restât.

Que je porte encore une fois mes regards sur les beautés sauvages que je laisse derrière moi !

Adieu Canada ! tranquille séjour des Dryades ; pour la dernière fois, adieu ! Je ne cesserai jamais de me rappeler avec délices les beaux lieux où j'ai passé tant d'heureux moments !

Que le ciel conserve ma Lucie, et qu'il envoie des vents favorables à ses amis !

Adieu. Je vous embrasse.

BELL FITZGÉRALD.

LETTRE CLXXI.

Madame Fitzgérald, à miss Montaigu.

Isle de Bic , 16 août.

NE m'ayez pas une trop grande obligation, ma chère, si je vous écris à bord d'un vaisseau ; un des premiers ennuis du voyage étant le désœuvrement, je viens causer avec vous pour ma propre satisfaction, et non pour la vôtre.

Nous avons quelques Françaises avec nous ; mais elles ne ressemblent pas à madame Desroches ; je suis déjà lasse de leur société, quoiqu'il y ait si peu de jours que nous soyions ensemble.

Les vents étant contraires, nous avons jeté l'ancre dans cette île ; c'est Fitzgérald qui a proposé d'aller dîner sur le rivage ; il s'entend parfaitement à la conduite d'un vaisseau.

Sept heures du soir.

Nous voilà revenus de l'île de Bic, où nous avons passé une journée très-agréable.

Nous avons dîné sur le gazon, à quelque distance du rivage, près d'un bois touffu, dont les arbres s'élevant l'un au-dessus de l'autre, dans un désordre qui paraissait l'effet de l'art, retraçaient à notre souvenir les doux ombrages de Sillery.

Après le dîner, nous sommes allés dans le bois cueillir des framboises; en le parcourant, nous avons découvert une vaste enceinte, que les matelots de quelques vaisseaux de guerre qui séjournèrent ici, formèrent autrefois, en coupant les arbres qui bornaient sa perspective.

De ce point qui est situé sur une élévation, nous pouvions apercevoir distinctement les deux rivages; l'un

et l'autre offraient un aspect sauvage et majestueux ; et la rivière, de quelque côté que l'on portât ses regards, avait un coup-d'œil également agréable ; mais, le midi se trouvant plus ombragé, le souffle frais qui l'agitait naturellement, notre vaisseau, dont l'approche avait redoublé le cours, et le flux qui venait encore la grossir, lui donnaient quelque chose de plus imposant.

Quelques maisons éparses, que l'on voyait dans le lointain à travers les arbres, terminaient cette charmante perspective.

Je voudrais former une habitation dans cette île ; en vérité, c'est le plus grand dommage qu'un si beau lieu reste absolument désert ; j'aurais beaucoup de plaisir à être reine de Bic.

Fitzgérald a gravé mon nom sur un érable qui s'élève près du rivage ; ne convenez-vous pas que c'est une galan-

terie fort aimable de la part d'un mari? Peut-être voulait-il par-là prendre pour moi possession de l'île.

Je vais faire une partie de cartes.

Adieu, jusqu'à demain.

18 août.

Cette journée est une des plus agréables qu'on puisse voir ; nous pêchons, depuis deux ou trois heures, sous les îles de la Magdelène ; le temps est parfaitement calme ; la mer agite à peine ses vagues, où les rayons du soleil se réfléchissent ; les poissons viennent jouer sur la surface de l'eau. Cette première île de la Magdelène est à la distance convenable pour former un joli point de vue ; enfin, tout ce qui s'offre à nos yeux est d'un aspect enchanteur.

On aperçoit, à l'entrée de l'île, une maison qui paraît située dans une si belle position, que j'ai abandonné tout

désir de celle de me fixer à Bic : je serais charmée de pouvoir débarquer pour aller manger du lait dans cette maison ; mais on ne voit pas une seule place abordable de ce côté ; il semble, du point où nous sommes, que l'île soit défendue contre les flots par un mur immense de rochers.

Le vent s'élève, il faut renoncer à notre pêche pour ce moment ; je crains bien que nous ayions peu de jours aussi agréables que celui-ci. J'éprouve un sentiment d'effroi à l'idée que nous allons perdre de vue la terre, et que bientôt nous n'aurons plus d'autre perspective que le vaste atlantique.

Adieu. Votre amie,

A. FITZGÉRALD.

LETTRE CLXXII.

M^{me} Fitzgerald, à M^{me} Temple.

26 août, pleine mer.

Nous sommes entrés en mer avec un vaisseau de New-York, dont la destination est précisément pour Londres; comme le temps est calme, le capitaine est venu sur notre bord; et, tandis qu'il est à boire d'un excellent vin de Madère, que Fitzgerald lui a fait accepter, dans le dessein de me procurer une occasion de vous écrire, présumant qu'il pourra nous devancer, je me hâte de vous dire que nous sommes tous en bonne santé, et que nous espérons, ma chère Lucie, pouvoir bientôt vous donner à vous-même des nouvelles de notre voyage. Vous recevrez avec cette lettre tout ce que je vous ai écrit avant d'avoir perdu de

vue la terre ; car, depuis ce moment, je n'ai pas eu le courage de prendre ma plume, ni même de m'occuper à la moindre chose.

C'est un plaisir inexprimable de rencontrer un vaisseau en pleine mer, et de renouveler par-là ses communications avec l'espèce humaine, après en avoir été absolument séparé. Je reconnais toute l'inconstance du cœur de l'homme, dans ce que j'éprouve maintenant ; je sens qu'on se lasse de la société avec laquelle on habite dans le même vaisseau, et que l'on imagine beaucoup plus agréables les personnes qui occupent ceux que l'on peut rencontrer.

Quant à moi, cet esprit me domine tellement, que je serais enchantée de monter sur le même bord avec cet homme, et de poursuivre notre voyage dans le vaisseau de New-York, si je pouvais y décider mon père et Fitzgé-

rald. J'ai formé souvent le même désir, en voyageant par terre, lorsque, de la voiture où j'étais, j'en voyais passer une autre.

Nous avons depuis deux jours un passage fort désagréable, et l'obscurité sinistre du temps aurait effrayé un meilleur marin que votre amie. Je suis vraiment surprise qu'il y ait des hommes et encore des hommes riches assez fous pour choisir une profession qui les oblige à passer leur vie sur les mers.

Combien l'amour du gain doit-il être puissant pour nous faire embrasser volontairement un état de peines, de dangers et de misère, pour nous faire abandonner toutes les beautés de la nature et des arts, tous les charmes de la société, et nous séparer nous-mêmes de nos semblables, dans le but d'accumuler des richesses que le genre de vie qui les produit nous rend inutiles?

La gloire elle-même est une triste récompense pour celui dont les plus belles années ont été sacrifiées au danger des mers.

J'aimerais beaucoup mieux, chétif paysan, vivre dans la paix et l'obscurité, gagner le pain de chaque jour à l'ardeur du soleil, n'avoir qu'un petit jardin seulement en ma possession, que d'être haut et puissant amiral d'une flotte britannique.

En mettant de côté les différents dangers de la mer, le temps qu'on y passe est comme une totale suspension d'existence, encore ne veux-je parler que d'une partie, car il n'est pas de voyage où l'on n'en puisse compter au moins un tiers pour la crainte et la souffrance.

Je déteste la mer ; elle me rend d'une humeur insupportable avec tous ceux qui m'entourent.

Lorsque l'ennuyeuse vie qu'on y

mène n'aurait d'autre inconvénient que celui d'être enfermé des semaines entières dans un petit espace, et d'avoir constamment sous les yeux les mêmes figures, cela seul suffirait pour me rendre un pareil séjour détestable.

Si les cartes ne m'eussent pas un peu dissipée, je serais morte d'ennui avant d'avoir fait la moitié du voyage.

Que ne donnerais-je pas pour voir les chères côtes blanches d'Albion !

Adieu ; je n'ai pas le temps de vous en dire davantage.

Votre affectionnée,

A. FITZGÉRALD.

LETTRE CLXXIII.

M^{me} Fitzgerald, à M^{me} Temple.

Douvres, 8 septembre.

Nous débarquons à l'instant, ma chère, et demain nous serons à la ville.

Mon père s'arrête une demi-journée sur la route pour présenter M. Fitzgerald à un de nos parents qui demeure à quelques milles de Cantorbéry.

Je suis dans l'ivresse de la joie d'avoir encore une fois abordé la terre ferme.

Je ne suis pas moins heureuse de savoir qu'Émilie et votre frère m'ont devancée dans ce port; ce que je viens d'apprendre, par les questions que j'ai faites ici; vous savez que nous étions partis de Québec trop tôt pour avoir des nouvelles de leur arrivée.

Adieu. Dès que nous serons à Londres, nous irons vous embrasser; et, dans le cas où vous soyiez à la campagne, nous vous écrirons un mot que nous remettrons aux soins de vos gens.

Mandez-moi dans quel lieu je dois trouver Émilie, que je brûle de revoir; est-elle encore Émilie Montaigu?

Adieu. Votre sincère amie,

A. FITZGÉRALD.

LETTRE CLXXIV.

M^{de} Temple, à M^{de} Fitzgerald.

11 septembre, Temple-Housse.

VOTRE lettre, ma chère Bell, vient de nous être envoyée par la poste dans cette campagne.

Je n'ai pas besoin de vous dire avec quel plaisir nous avons reçu la nouvelle de votre heureuse arrivée.

La mer nous a rendu maintenant les plus chers trésors qu'elle puisse nous porter ; vous le croirez sans peine , Bella , que nos tendres amis nous ont causé plus de sollicitude que l'avidé marchand n'en ressentit jamais pour son or et ses richesses ; nous avons eu les plus vives craintes au sujet des divers changements de temps que vous avez éprouvés ; mais je me flatte que l'avenir payera toutes les souffrances passées.

Vous pouvez aujourd'hui , ma chère Bell , rétablir votre petite société , en y joignant quelques amis qui vous aiment sincèrement.

Émilie , encore Émilie Montaigu , est chez une parente qu'elle a dans le Berkshire , où elle doit arranger quelques affaires avant son mariage avec

mon frère qui, bientôt, je l'espère, ne trouvera plus aucun obstacle.

Je vous avoue que je commence à être un peu jalouse de votre Émilie; elle rivalise extrêmement avec moi, près de ma mère, et je pourrais dire auprès de tout le monde.

Nous allons retourner la semaine prochaine à la ville, et nous serions très-mécontents si vous n'étiez pas des nôtres dans le Pall-Mall, et si vous refusiez de venir ensuite avec nous passer quelques mois à la campagne.

Mon frère est en ce moment dans son petit domaine, où il fait quelques changements pour la réception d'Émilie; il arrange son appartement d'une manière à la fois simple et élégante, ce qu'il ne faut pas cependant que vous lui disiez, parce qu'elle doit être surprise; sa chambre à coucher et la petite bibliothèque disposée à côté seront charmantes, quoique la dépense

qu'il y aura faite soit fort peu de chose.

Je suis la seule confidente du secret ; nous sommes allés ce matin voir la maison ensemble ; il règne dans tout l'appartement un air d'élégance et de gaieté qui me plaît beaucoup ; vous pensez qu'il n'a pas oublié les vases de fleurs, car vous savez combien ils sont du goût d'Émilie ; enfin, il n'a pas négligé un seul des ornements qu'il imaginait devoir lui être agréables.

Heureusement pour sa fortune, ses plaisirs ne sont pas dispendieux ; car s'ils l'étaient, il serait bientôt ruiné.

Il vient de commander une jolie voiture, et c'est encore un secret pour Émilie, qui ne veut pas absolument qu'il en ait une.

Ils auront un revenu de dix mille livres à peu près, ce n'est pas beaucoup ; mais, avec leurs goûts simples,

je pense que cela suffira pour les rendre heureux.

Mon frère doit écrire à M. Fitzgerald par le courrier prochain ; dites-lui mille choses affectueuses pour nous tous , et présentez nos respects au capitaine Fermor.

Adieu. Votre amie ,

LUCIE TEMPLE.

LETTRE CLXXV.

*Le colonel Rivers , au capitaine
Fitzgerald.*

Bellfield, 13 septembre.

JE vous félicite, mon cher ami, sur votre heureuse arrivée et sur votre mariage.

Vous m'avez devancé dans la route

du bonheur ; mais je vous aime avec trop de sincérité pour en être jaloux.

Émilie m'a promis sa main aussitôt qu'elle aura terminé quelques petites affaires de famille , et je me flatte qu'elles ne la retiendront plus au-delà d'une semaine.

Lorsqu'elle m'a fait cette promesse, elle m'a prié de lui laisser la liberté de retourner dans le Berkshire, jusqu'au moment de notre mariage ; j'ai senti que son départ était une chose convenable dans la circonstance , et je ne m'y suis pas opposé ; elle a aussi parlé de quelques affaires qu'elle devait arranger dans ce pays avec sa parente.

Ma mère a rompu l'acte par lequel je lui avais fait la donation d'un petit domaine , et elle accepte à la place mon revenu militaire ; elle perd beaucoup à cet échange ; mais , persuadée que cet arrangement doit me rendre

heureux, elle m'a pressé d'y consentir avec un air et des expressions si tendres, que je n'ai pu lui refuser cette satisfaction.

Je garderai quelques terres et une petite ferme que je ferai valoir, ce qui me donnera la possibilité d'avoir un modeste équipage pour Émilie et ma mère, qui passera la plus grande partie du temps avec nous; cette petite industrie me laissera de plus le pouvoir d'offrir tous les jours une table décente à un ami.

Émilie surveillera la laiterie et le jardin; elle a pour les fleurs une passion que j'aime infiniment à lui voir, parce qu'elle peut y trouver une source continuelle de plaisirs.

L'idée de la rendre heureuse me cause de telles délices, qu'il n'est pas une bagatelle qui me paraisse devoir lui plaire, que je ne cherche avec empressement à lui procurer.

Je voudrais même inventer de nouveaux plaisirs pour ajouter encore à l'agrément de sa vie.

J'espère être heureux , et faire le bonheur de la plus aimable des femmes, parce que mes idées sur le lien que je vais former sont justes , à ce que je pense, et libres de cette exaltation romanesque toujours nuisible à la félicité.

Je me rappelle qu'une fois en ma vie je m'attachai sérieusement à une veuve de qualité, que je connus dans le pays étranger ; je passai avec elle près d'une année loin du monde que je fuyais, pour lui donner tous mes instants , lorsqu'elle mourut tout-à-coup d'une fièvre ; mon cœur sentit cruellement cette perte , et long-temps il eut peine à s'en consoler.

Je l'aimais avec tendresse ; mais cet amour, si je le compare à celui que m'inspire mon Émilie, est un grain de sable auprès du globe, ou la pression

légère d'une plume auprès du poids de l'univers.

Un mariage où l'on n'entretient pas seulement l'estime , mais encore la passion , est à mes yeux l'état de bonheur le plus parfait que je puisse imaginer ; mais c'est une plante délicate que les plus grands soins peuvent à peine conserver , et particulièrement de notre côté.

Les femmes sont naturellement plus constantes que nous ; et l'éducation augmente encore cette heureuse disposition ; l'époux en qui sa douce compagne trouvera l'empressement , les petits soins délicats et la tendresse d'un amant , sera toujours aimé.

La même chose existe généralement , mais elle n'est pas toujours vraie pour l'autre sexe ; j'ai vu quelquefois les femmes les plus intéressantes vivre dans le délaissement , et n'avoir pu conserver l'affection de leurs époux.

Je sais bien que nous ne devons pas attendre ici-bas une suite continuelle de délices ; les plus heureux mariages ne sont pas à l'abri de quelques moments de langueur ; mais j'emploierai tous mes soins à les prévenir , et j'ai l'intimé persuasion que je parviendrai à les éviter.

L'ivresse , le tumulte de la passion diminueront sans doute après le mariage ; alors c'est une paisible possession ; l'espérance et la crainte pouvaient seules exciter ce trouble violent ; mais s'il n'existe plus , il fait place à une tendresse plus agréable encore , à une douce et voluptueuse tranquillité , si je peux m'exprimer ainsi ; le plaisir ne cesse pas , il n'éprouve même aucune altération ; il ne fait que changer de nature.

Ma sœur m'a dit qu'elle se flattait que vous accorderiez quelques mois à l'amitié de Temple et à la sienne ; je

n'abandonne pas le droit que j'ai de solliciter la même faveur.

Ma petite ferme ne pourra jamais engager que des amis à nous visiter, et c'est une circonstance qui ne me la rendra pas moins agréable ; un des inconvénients d'une position brillante, c'est la suggestion où elle vous astreint envers le monde à cérémonie.

Tout bien examiné , je crois que la situation la plus douce et la plus libre de toute espèce d'entraves est celle d'un petit bourgeois de campagne , qui vit du produit de ses terres , et connaît assez le monde pour ne pas envier le sort de ses riches voisins.

Donnez-moi de vos nouvelles , mon cher Fitzgérald , et dites-moi si vous pensez que mes faibles ressources puissent vous être utiles à quelque chose.

Vous verrez Émilie avant moi ; elle est plus aimable et plus séduisante que jamais.

Madame Fitzgérald m'obligerait extrêmement de me charger de quelques ordres où je pusse lui être agréable.

Adieu. Croyez-moi votre sincère ami,

Édouard RIVERS.

LETTRE CLXXVI.

Le capitaine Fitzgérald, au colonel Rivers.

Londres, 15 septembre.

CHAQUE nouvelle preuve de votre amitié, mon cher Rivers, doit flatter infiniment un ami qui sait vous apprécier autant que je le fais; je ne puis donc assez vous remercier de votre lettre et de ces offres obligeantes de services que je ne craindrai pas d'accepter, si l'occasion s'en présente.

Je me réjouis de la perspective que

vous avez d'un bonheur égal au mien ; vos idées sur le mariage sont , en effet , très-justes , j'entends un mariage d'inclination ; tout ce que vous dépeignez des charmes de ce lien , je suis assez heureux pour l'éprouver.

Ma chère Bella ne m'a jamais inspiré de sentiments aussi tendres que depuis le jour où elle est à moi ; mon cœur se plaît à reconnaître la douce obligation qu'il contracte envers elle , de m'avoir rendu l'arbitre souverain de sa destinée ; je l'aime à chaque instant davantage , et mon amour sent tout le prix de ces petites attentions délicates qui répandent sans cesse une douceur nouvelle sur notre affection.

Je ne sens pas , il est vrai , ce mouvement tumultueux que j'éprouvais autrefois à sa vue ; mais elle me cause toujours une sensation également délicieuse , une joie plus tranquille et non moins douce.

Je vous avouerai que j'avais contre le mariage une prévention que l'amour seul pouvait détruire; l'idée d'un lien indissoluble éloignait de moi toute pensée de former jamais un engagement sérieux; je m'attachai à la plus séduisante des femmes, sans imaginer que le plaisir que je trouvais à la voir fût d'aucune importance pour ma tranquillité; son amabilité piquante m'attirait; mais je ne croyais pas qu'elle eût enchaîné mon cœur; je pensais que le charme infini que j'éprouvais à l'entendre était seulement l'effet de celui que tout le monde trouve dans sa conversation; mon amour-propre jouissait de la préférence flatteuse qu'elle m'accordait sur tout mon sexe; je me persuadais que c'était là tout ce que je ressentais, et que je pourrais m'éloigner de la petite sirène quand il me plairait.

Je m'étais bien trompé : l'amour pé-

nétrait dans mon âme insensiblement ; et tout en badinant , j'étais son esclave lorsque je ne me croyais porté vers elle que par un simple goût.

Nous n'avons pas encore vu miss Montaigu ; mais nous partons vendredi pour le Berkshire ; Bell a quelques lettres à lui remettre qu'elle désire lui porter elle-même.

Je vous écrirai encore , aussitôt que nous serons arrivés près d'elle.

L'invitation obligeante de M. et de madame Temple nous est trop agréable pour ne pas nous empresser de nous y rendre ; nous attendons aussi avec une vive impatience le moment où nous pourrons vous aller voir à votre ferme.

Adieu. Votre ami ,

Y. FITZGÉRALD.

LETTRE CLXXVII.

*Le colonel Rivers , au capitaine
Fitzgérald.*

Stamford, 16 septembre.

QUELQUES affaires m'ayant appelé dans ce pays, mon cher Fitzgérald, je reçois votre lettre assez tôt pour avoir la possibilité d'y répondre aujourd'hui.

Nous espérons être à la ville ce soir vers les sept ou huit heures, et je me flatte que mon Emilie ne retardera plus que de peu de jours celui de mon bonheur; je vous envie le plaisir de la voir vendredi.

Je suis heureux que l'amour ait triomphé de votre éloignement pour le mariage; car je ne connais pas un homme qui me paraisse plus propre

que vous à faire un agréable mari ; ce fut l'idée qui me vint dans les premiers temps où je vous connus.

Savez-vous bien, mon cher ami, que si votre petite sirène n'eût prévenu mes desseins, j'en aurais formé sur vous pour ma sœur ?

Au milieu de cet air insouciant et distrait qui règne en vous, je vis un esprit, un jugement si droit, un cœur si généreux, que je ne souhaitais rien autant pour elle que de pouvoir vous attacher ; et j'avais le projet de lier entre vous une connaissance, espérant que le mérite distingué de tous deux achèverait l'heureux plan que j'avais conçu.

Cependant l'un et l'autre, en disposant d'eux-mêmes d'une manière différente, ont fait un si bon choix, que je n'ai pas de motif de regretter que mes vues n'aient pas été remplies.

Je trouve quelque chose dans votre

personne et dans vos manières qui doit plaire infiniment aux femmes ; avec un extérieur très-agréable , vous avez un certain air vif et martial qui leur annonce un protecteur , un regard fin qui est l'indice d'un homme aimable , une sensibilité dans l'expression des traits qui promet le cœur d'un amant et d'un ami ; je pourrais ajouter encore une douceur attentive dans les manières avec toutes les femmes , et une politesse froide envers les hommes qui , sur toutes choses , flatte extrêmement l'amour-propre du sexe.

De tous les hommes que je connais , il n'en est pas que j'eusse autant redouté que vous , comme rival ; madame Fitzgerald m'a dit que vous aviez fait la même réflexion à mon sujet.

Heureusement cependant nos goûts étaient différents ; les deux chers objets de notre amour étaient peut-être également agréables ; mais ce n'est pas

seulement le charme extérieur, c'est le caractère qui frappe : le feu , l'esprit, la vivacité, l'air aimable et sémillant de miss Fermor vous ont séduit : tandis que mon cœur fut captivé par cette langueur charmante, cette douceur, cette touchante sensibilité qui règnent dans toute la personne de mon Émilie, et qui sont , à mes yeux , du moins des agréments plus séducteurs que toutes les grâces vives et légères.

Il y a dans la vraie sensibilité de l'âme un attrait puissant qui sait même encore nous toucher , lorsque nous n'en sommes pas l'objet ; nous ne pouvons , sans une sorte d'émotion , être témoins de la tendresse qu'un autre inspire.

Il est tard , et nos chevaux sont à la porte.

Adieu. Votre ami ,

Édouard RIVERS.

LETTRE CLXXVIII.

Madame Temple, à miss Montaigu.

Temple-House, 17 septembre.

JE n'ai qu'un instant, ma chère Émilie, pour vous dire que le ciel favorise vos tendres sentiments, et qu'il vient dissiper les inquiétudes qui troublaient le bonheur des deux êtres les plus vertueux et les plus doux qu'il ait formés.

Vous et mon frère vous m'avez souvent exprimé vos regrets sur la pénible nécessité où vous étiez de réduire ma mère à un revenu moindre que celui dont elle jouissait avant son retour.

Un événement imprévu lui rend plus que sa tendresse pour mon frère ne lui faisait sacrifier.

Un parent éloigné, qui devait toute son existence à l'amitié de son père,

vient de lui envoyer, en reconnaissance de ce bienfait, un acte par lequel il lui fait une pension viagère de dix mille livres.

Mon frère est à Stamford ; il n'est pas encore instruit de cette heureuse nouvelle.

Vous recevrez sûrement une lettre de lui par le premier courrier.

Adieu, ma chère Émilie.

Votre affectionnée

LUCIE TEMPLE.

V O Y A G E
DANS LE CANADA,
OU
HISTOIRE
DE MISS MONTAIGU.

V O Y A G E
D A N S L E C A N A D A ,
O U
H I S T O I R E
D E M I S S M O N T A I G U .
T R A D U I T D E L ' A N G L A I S ,
P A R M A D A M E T . G . M .
T O M E Q U A T R I È M E .



PARIS,
CHEZ LÉOPOLD COLIN, Libraire, rue
Git-le-Cœur, n° 4.

1809.

V O Y A G E
DANS LE CANADA,
OU
HISTOIRE
DE MISS MONTAIGU.

LETTRE CLXXIX.

Mis Montaigu, au colonel Rivers.

Rose-Bill, 16 septembre.

POUVEZ-VOUS sérieusement me faire une semblable question, et supposer que j'aye ressenti jamais le moindre mouvement de tendresse pour sir Georges ? Non, mon cher Rivers, votre Émilie ne connaissait rien de l'amour avant le moment où elle vit

pour la première fois le plus aimable des hommes, avant que ses yeux ne lui eussent exprimé les sentiments d'une âme dont les moindres idées sont en rapport avec les siennes.

Oui, mon Rivers, nos âmes ont une parfaite ressemblance; je ne vous ai jamais entendu parler d'aucun sujet sans y trouver les sentiments de mon propre cœur développés; votre conversation explique les pensées de votre Émilie, mais elle les embellit du langage des anges.

Le caractère de sir Georges était généralement estimé; je le regardais comme l'époux que le sort me destinait; je crus en être aimée, et cette idée me fit une obligation de lui donner un sentiment de reconnaissance. Entraînée par l'empressement, l'ardeur que mes parents mettaient à ce mariage, je souffrais plutôt que je ne recevais ses soins; je n'avais pas la force

de résister au torrent , et c'est là le motif qui me les faisait supporter ; je n'aimais personne mieux que lui , et je pensais que toute la tendresse qui manquait à mes sentiments venait d'une froideur naturelle de caractère ; j'éprouvais un faible mouvement d'estime , que je cherchais à prendre pour de l'amour ; mais à l'instant où je vous connus , l'illusion s'évanouit.

Vos yeux, mon cher Rivers, m'ont bientôt appris que j'avais un cœur tendre ; nous passâmes quelques semaines ensemble à la campagne. Avec quelles délices je me rappelle ces heureux moments ! Que j'étais émue lorsque vous approchiez de moi ! que de charmes je trouvais dans votre conversation ! Je vous écoutais avec un plaisir que je n'étais pas maîtresse de cacher ; je me persuadais que toutes les femmes ressentiaient près de vous les mêmes émotions ; ma tendresse augmentait

chaque jour insensiblement, et je me livrais au bonheur de vous voir, de vous entendre, sans prévoir les conséquences qui pourraient en résulter.

Je découvris que je vous aimais, lorsque j'étais encore incertaine de vos sentiments; cependant mon cœur se flattait que le vôtre avait reçu la même impression. La situation délicate où je me trouvais m'empêchait d'en obtenir la douce assurance, mais l'amour a mille moyens de se faire connaître.

Qu'elles m'étaient chères, ces attentions aimables et tendres qui m'apprenaient tout ce que j'avais l'heureux pouvoir de vous inspirer, sans le déceler à d'autres yeux !

Vous rappelez-vous, mon Rivers, ce jour où nous étions assis dans le petit bosquet d'aubépine, formé sur les bords de la rivière, lorsque toute la compagnie, dont sir Georges était

du nombre, courut pour voir passer un vaisseau ?

Je me levais pour la suivre ; vous me fîtes la prière de rester , par un regard dont je ne pouvais méconnaître l'expression : rien n'était plus imprudent que de céder à la demande que je lisais dans vos yeux ; cependant je n'eus pas la force de me refuser à ce que vous paraissiez désirer : je restai ; votre main serra tendrement la mienne , et vos regards me peignirent toute la tendresse et tout le feu de l'amour.

Mon cher Rivers, de ce moment délicieux, votre Émilie s'est promise intérieurement de n'être jamais à un autre ; elle a rejeté loin d'elle le sacrifice qu'elle faisait de son bonheur, à cette affectation romanesque de fidélité pour un homme qu'elle trahissait, en le recevant comme un amant ; elle résolut même de lui faire l'aveu de la tendresse que vous lui aviez inspirée, dans

le dessein d'obtenir de son estime et de sa bonté la rupture de ces engagements qui la rendaient malheureuse.

Mon cœur brûle du sentiment de la vertu ; je n'ai pas un soin plus cher que celui de ma réputation ; de quelle amertume ma vie n'eût-elle pas été remplie, si, lorsque je vous connus, j'eusse été l'épouse d'un autre ?

Telle est la force du lien qui nous unit, que je crains, mon cher Rivers, que cette passion de vertu, ce noble sentiment d'honneur et de réputation qui a tant de force dans les âmes portées à la tendresse, n'eût servi qu'à nous rendre plus douloureux les sacrifices que le devoir nous eût forcé de faire à l'amour.

Que je bénis le ciel de nous avoir fait rencontrer avant que ma situation ne m'eût fait un crime de vous aimer ! Je frémis à l'idée du malheur qui eût à jamais empoisonné ma vie, si j'eusse

fait votre connaissance quelques mois plus tard.

J'arrive à l'instant d'une visite que je viens de faire à quatre milles de cette campagne ; je trouve à mon retour une lettre de ma chère Bella , où j'apprends qu'elle sera demain près de moi. Que je suis impatiente de la voir et de lui parler de mon Rivers !

Je suis obligée de vous quitter.

Adieu. Votre, etc.

Émilie MONTAIGU.

LETTRE CLXXX.

Miss Montaigu, à madame Temple.

Rose-Hill, 18 septembre.

JE reçois en ce moment la lettre de ma chère madame Temple ; elle concevra toute la joie que j'éprouve de l'heureux événement dont elle me fait

part. Mon aimable Rivers avait, en quelque sorte, sacrifié jusqu'à l'amour filial à sa tendresse pour moi ; cette idée pénible a toujours répandu de l'amertume sur le bonheur que m'offrait la perspective de passer mes jours avec le meilleur des hommes ; je pourrai donc maintenant me livrer à la douceur d'être à lui, sans la triste réflexion que nous avons privé la plus tendre des mères d'une partie de son aisance.

Ma chère amie, je goûterais les délices du ciel, si je ne souffrais de ma tendresse trop inquiète. Je m'effraye de la possibilité qu'un jour je sois moins chère à mon Rivers ; je l'aime à un tel excès, que je ne survivrais pas à la perte de son affection. Il n'est pas de privations de malheurs que je ne me plairais à supporter pour lui ; mais si je perdais son cœur, le seul bien qui me fait chérir la vie me serait enlevé.

Pourrais-je, sans une douleur mor-

telle, voir ces regards d'un amour passionné se changer en ceux de la froide indifférence ?

Mon aimable amie, vous plaindrez un cœur dont la trop grande sensibilité se crée des peines imaginaires ; quelles craintes puis-je avoir ? Aucune femme inspira-t-elle jamais une tendresse égale à celle de mon Rivers ? Et ce cœur noble et généreux peut-il changer par un motif de caprice ? L'étude continue de ma vie sera de mériter son affection.

Je veux éloigner de moi des craintes qui l'offensent, et qui détruiraient mon bonheur si je les entretenais plus longtemps.

J'attends M. et madame Fitzgérald à chaque instant.

Adieu. Votre affectionnée,

Émilie MONTAIGU.

LETTRE CLXXXI.

*Le colonel Rivers , au capitaine
Fitzgérald.*

Bellfield , 17 septembre.

CE que vous dites est bien vrai, mon cher Fitzgérald ; l'amitié comme l'amour est plutôt l'enfant de la sympathie que celui de la raison ; quoique ce tranquille sentiment soit inspiré par des qualités entièrement opposées à celles qui font naître l'amour , il frappe comme lui dans un moment : il est, ainsi que lui, indépendant, libre comme l'air ; et lorsqu'il est contraint, il perd tout son feu.

Dans ces deux mouvements de l'âme qui viennent par une cause secrète, et que nous ne pouvons définir, les affections s'élèvent au même instant où deux

personnes, dont les esprits sont en harmonie, s'observent mutuellement; cependant elles peuvent quelquefois être excitées par un seul coup-d'œil et sans aucun examen.

Je regarde comme impossible que d'autres que nous-mêmes puissent désigner les objets de notre amour et de notre amitié; nous ne devons être nullement influencés dans notre choix, si nous voulons y trouver le bonheur. Une froide estime peut venir à la suite d'une insipide connaissance; mais l'attachement réel cause une prompte et vive impression.

Le temps et une connaissance plus intime du mérite de la personne qui l'excite, l'augmentent et lui donnent plus de force; mais elle doit être spontanée, ou elle n'est rien.

J'éprouvai à votre sujet ce puissant mouvement de sympathie; j'avais pour vous la prévention la plus flatteuse

avant de connaître combien vous étiez digne de mon estime.

Votre physionomie et vos manières firent sur moi une impression qui me donna l'idée de toutes les vertus que j'ai reconnues depuis en vous, et la confiance qu'elles devaient inspirer.

Il arrive cependant que ces préventions favorables qu'on ressent à la première vue trompent quelquefois, mais ordinairement la figure a des signes fidèles où l'on doit juger de l'âme.

Je compte retourner à la ville dans cinq ou six jours.

Six heures du soir.

Ma mère vient de recevoir une seconde lettre de son parent ; il lui mande que dans peu de temps il espère la voir, et il propose une alliance entre sa fille et moi, lui assurant cinq cent mille livres à son mariage, et le reste de sa fortune après sa mort.

Comme le défaut d'Émilie, si l'amour peut lui en trouver un seul, est un excès de générosité romanesque, le défaut des caractères les plus délicats, principalement ceux des femmes, j'ai le plus vif désir que notre union se forme avant qu'elle ne soit instruite de cette offre ; elle pourrait voir une preuve de tendresse à me rendre malheureux, pour me faire jouir des avantages de la fortune.

Je vous prierai donc, vous et madame Fitzgerald, de rester à Rose-Hill pour la retenir à la campagne, jusqu'au moment où je serai devenu son époux, et où je n'aurai plus à craindre qu'elle apprenne à la ville ce que je veux lui cacher aujourd'hui.

Notre parent peut avoir fait part de son projet à des personnes moins prudentes que celles de notre petite société ; et il est possible qu'on l'en instruisse, si elle fait un voyage à Londres.

Mais, indépendamment de la crainte que j'éprouve au sujet de son exaltation romanesque, je sens combien il serait contraire à la délicatesse de ne pas lui cacher avec soin le secret de cette proposition, ce qui semblerait donner l'idée que je veux me faire un mérite à ses yeux de mon refus.

Ce n'est pas à vous, mon cher ami, que j'aurai besoin de dire que les bienfaits de la fortune ne sont rien pour moi, sans l'être adoré qui seul me les rend désirables ; vous connaissez mon cœur, et vous savez aussi que c'est là le sentiment de tous ceux qui aiment avec passion.

Mais je puis vous dire plus encore, et c'est une vérité ; je ne souhaite pas même une augmentation d'aisance, en considérant qu'elle nuirait peut-être au bonheur qui m'est promis avec la plus aimable des femmes. Je suis indifférent à tout autre bien qu'à celui de

l'indépendance : les richesses ne me rendraient pas plus heureux ; au contraire, elles dérangeraient mon petit plan de jouissances, en me forçant à donner à cette foule d'égoïstes que la fortune attire, les heures précieuses que je dévoue aux plaisirs domestiques et à l'amitié.

Je pense que mon revenu sera précisément celui qu'un homme sage pourrait souhaiter, et je ferais, dans toute la sincérité de mon cœur, cette prière philosophique avec le roi prophète :

« Seigneur, ne m'envoyez ni pauvreté ni » richesses. »

J'aime infiniment les vallons, et je n'ai jamais eu de goût pour les perspectives très-étendues.

Je me hâte de terminer les affaires qui me retiennent ici, et j'espère être à Rose-Hill lundi prochain ; je serai dans une pénible anxiété jusqu'à l'heu-

reux jour qui me rendra l'époux de mon Émilie.

Dites à madame Fitzgerald que je brûle d'impatience de lui présenter mes hommages.

Adieu. Votre ami ,

Édouard RIVERS.

LETTRE CLXXXII.

*Le comte de***, au capitaine Fermor.*

Richmond , 18 septembre.

ME voici de retour à Richmond d'un petit voyage que je viens de faire. Je me réjouis de votre arrivée , et je suis impatient de vous voir, mon cher Fermor , puisqu'il est encore permis à mes vieux ans d'espérer ce plaisir.

Comment se porte ma petite Bella ? J'en suis plus amoureux que jamais ; c'est un secret que vous aurez soin de

cacher au capitaine Fitzgerald, que cela pourrait alarmer, car je suis un rival aussi dangereux qu'un homme de quatre-vingts ans puisse l'être.

Je vous suis extrêmement obligé de m'avoir fait connaître un homme très-aimable dans votre ami, le colonel Rivers.

Je commence à sentir les inconvénients de l'âge à un tel point que j'éprouve de la reconnaissance pour tous les jeunes gens qui viennent me visiter, et je regarde chaque nouvelle connaissance agréable au-dessous de trente ans, comme un bien sur lequel je n'avais plus aucune raison de compter.

Vous savez que j'ai toujours estimé les avantages personnels bien au-dessus de tous ceux donnés par le hasard, et que ceux qui les possèdent me paraissent beaucoup plus en droit d'en être enorgueillis.

La jeunesse, la santé, la beauté, l'esprit, sont des biens réels ; la fortune et le rang ne sont auprès que des biens imaginaires ; c'est pourquoi je regarde le jeune homme qui veut bien visiter un vieillard, comme la santé qui s'approche de la maladie, l'être raisonnable qui s'entretient avec l'insensé, et les grâces de la jeunesse qui se réunissent à la difformité de l'âge.

Telle est la différence que j'établis entre les personnes revêtues seulement de la faveur, et celles qui, dans l'obscurité, jouissent des heureux dons de la nature.

Le colonel Rivers m'a fait l'honneur de passer un jour avec moi ; depuis long-temps je n'avais trouvé de moments aussi agréables ; l'envie que j'avais de soutenir l'opinion flatteuse que vous lui avez donnée de moi, et le désir que j'avais de l'engager à renouveler sa visite, m'ont fait éloigner au-

tant que possible tout ce qui pouvaît rappeler le triste vieillard, et j'espère que votre ami vous dira que les heures qu'il a passées près de moi ne lui ont pas tout-à-fait paru traînées lentement par l'ennui.

Je vous attends avec M. et madame Fitzgérald, et je compte bien que vous me donnerez quelque temps à Richmond.

J'ai le meilleur champagne qui existe, et je trouve autant de plaisir à le boire qu'à vingt-cinq ans.

Adieu. Votre vieux ami,

H***.

LETTRE CLXXXIII.

Miss Montaigu, au colonel Rivers.

Rose-Hill, 18 septembre.

COMME je venais de vous envoyer une lettre, j'ai reçu la vôtre.

Vous me dites , mon cher Rivers , que la profonde émotion que je montrai à la vue de sir Georges , lorsque vous parûtes ensemble à Montréal , vous donna la crainte qu'il ne m'eût inspiré de l'amour ; que vous étiez jaloux de la rougeur qui se répandit sur mes joues lorsqu'il entra dans la chambre ; que vous y pensez même encore avec peine ; que vous imaginez toujours que j'avais autrefois quelque mouvement de tendresse pour lui , et vous me demandez la cause de cette confusion qui vint me troubler à sa vue.

Je l'avouerai , cette émotion ; il est vrai qu'elle était trop visible pour ne pas être remarquée ; mais était-il seul , mon cher Rivers ? Pouvez-vous oublier que le plus aimable des hommes l'accompagnait ?

Sir Georges était fort bien ; j'ai souvent regardé sa personne avec admira-

tion, mais c'était celle que fait éprouver une statue.

J'écoutais froidement l'expression de son amour ; je ne sentais aucun trouble à sa vue ; mais lorsque vous paraissiez, mon cœur battait violemment ; la rougeur et la pâleur couvraient tour à tour mon visage ; une douceur inconnue se peignait dans mes yeux ; ma voix était tremblante, et chaque pulsation de mes artères annonçait le maître de mon âme.

Nos amis sont arrivés ; je me hâte de les aller recevoir. Adieu ; soyez assuré que jamais un soupir ne s'est échappé du sein de votre Émilie, qu'il ne soit pour son Rivers.

Votre, etc.

Émilie MONTAIGU.

LETTRE CLXXXIV.

*Le capitaine Fitzgerald , au colonel
Rivers.*

Londres, 18 septembre.

JE reçois en ce moment votre lettre ; nous partons dans une heure pour Rose-Hill, d'où je finirai cette réponse, et j'espère vous donner des nouvelles agréables de votre Émilie.

Vous avez sans doute raison de garder aujourd'hui le secret sur la proposition dont vous me parlez ; comptez sur notre discrétion ; j'aurais désiré cependant qu'il eût été possible que vous eussiez la dot sans la demoiselle.

Louer votre délicatesse extrême dans cette occasion , serait vous offenser ; il n'était pas en vous d'agir autrement ; vous ne faites rien de plus que d'être en rapport avec vous-même.

Je partage votre idée sur la situation champêtre qui vous paraît la plus agréable; une maison environnée de bois et de montagnes, dont les yeux peuvent embrasser toute la vue, annonce un maître heureux qui trouve chez lui la paix et la joie; au contraire, une perspective illimitée peint celui qui cherche le bonheur au-dehors.

J'aime la campagne; le goût des tableaux qu'elle présente naît avec nous; lorsque nous avons recherché vainement le plaisir parmi les beautés factices de l'art, nous sommes forcés de revenir au point d'où nous étions sortis, et nous trouvons nos vraies jouissances dans l'aimable simplicité de la nature.

Rose-Hill, neuf heures du soir.

Je crains bien qu'Émilie ne soit instruite de votre secret; elle est toute en larmes depuis l'instant qui a suivi notre arrivée; le domestique part pour

le bureau de la poste ; je n'ai que le temps de vous dire que nous resterons ici jusqu'au jour où vous y serez rendu, et que vous hâterez autant que possible.

Adieu. Votre ami,

Y. FITZGÉRALD.

LETTRE CLXXXV.

Miss Montaigu, au colonel Rivers.

Rose-Hill, 18 septembre.

SI je n'étais pas assurée, comme je le suis, mon cher Rivers, de votre estime et de votre attachement, je tremblerais à la demande que je viens vous faire.

C'est de suspendre notre mariage pour quelque temps, et de ne pas chercher à connaître la cause de ce délai.

Soyez bien sûr de ma tendresse ; croyez que vous occupez mon âme toute entière , que vous m'êtes plus cher que la vie , que jamais aucune femme n'eut une passion semblable à la mienne , que je ne vis , ne respire que pour vous seul , et que je mourrais avec joie pour vous rendre heureux.

Quelles sont les expressions qui peindront l'ardeur et la tendresse de mes sentiments au plus chéri des hommes ? Comment saurai-je le convaincre de la souffrance que j'éprouve à lui faire une prière si contraire au désir de mon cœur ?

Mais il ne doutera pas de l'affection de son Émilie ; je ne supporte pas l'idée qu'il le puisse même un seul instant ; ce que je souffre en ce moment ne peut se décrire.

Mon âme est trop agitée pour me laisser le pouvoir de vous en dire davantage.

Je vous écrirai dans peu de jours.

Je ne sais ce que je vous ai dit ; mais, mon cher Rivers, ma pensée distincte, c'est que je vous aime, et vous ne pouvez concevoir à quel excès.

Adieu.

Votre, etc.

Émilie MONTAIGU.

LETTRE CLXXXVI.

Le colonel Rivers, à mis Montaigu.

Bellfield, 20 septembre.

NON, Émilie, vous n'avez jamais aimé ; j'ai remarqué souvent avec peine votre air de tranquillité dans les choses qui touchaient notre mariage.

Votre attention trop scrupuleuse aux bienséances qui vous a fait quitter la maison de ma soeur, m'aurait donné de

vives inquiétudes, si l'amour n'avait mis un bandeau sur mes yeux.

Femme cruelle ! non, je le répète, vous n'avez jamais aimé ; je possède votre amitié, mais vous ne connaissez rien de cette passion brûlante, de ce tendre enthousiasme, qui nous rend indifférents à tout ce qui n'est pas son objet ; votre amour vient de l'imagination et non du cœur.

Les ardentes protestations que renferme votre dernière lettre sont une preuve que vous avez le sentiment secret de votre indifférence ; vous me réitérez trop souvent que vous m'aimez, vous affectez trop de le dire ; cette crainte excessive de ne pouvoir me persuader de votre tendresse, montre d'une manière trop évidente que vous sentez bien que j'ai raison de la soupçonner.

Vous avez porté dans mon cœur le trouble et l'amertume ; mille craintes,

mille doutes cruels viennent tour à tour l'accabler ; peut-être un homme plus heureux !.....

Non, mon Émilie, malgré l'égarement de mes idées, je ne serai pas injuste, je ne vous accuserai pas d'inconstance ; je me plaindrai seulement de votre froideur : vous n'avez jamais senti la vive impatience de l'amour, si vous pouvez condamner un homme pour qui vous ayiez la moindre estime à souffrir plus long-temps de semblables tortures.

S'il existe une cause réelle à ce délai, pourquoi me la cacher ? N'ai-je pas le droit de connaître ce qui me touche de si près ? Mais quel motif pouvez-vous avoir ? N'êtes-vous pas maîtresse de vous-même ?

Mon Émilie, vous rougissez de m'avouer l'insensibilité de votre cœur : vous croyiez autrefois éprouver de l'a-

mour, et vous n'osez me dire aujourd'hui que vous étiez dans l'erreur.

Vous ne pouvez être influencée par aucune idée relative à notre fortune ; ce n'est pas une cause de cette nature qui peut vous avoir fait rétracter une promesse, où je trouvais déjà le bonheur ; si je possède les doux sentiments de votre âme, je suis plus riche qu'un prince oriental.

Que nous importe, ma chère, quelle place nous soit réservée dans ce court voyage de la vie ? La fortune est-elle la seule chose essentielle au bonheur ? Les affections tendres sont les uniques sources des vrais plaisirs ; les premiers, les plus respectables titres aux yeux de la raison et du sentiment, sont ceux d'ami, d'époux et de père : c'est de ces doux et puissants liens de la nature que votre Rivers attend sa félicité.

Vous n'avez qu'un seul moyen, ma

chère Émilie, de me convaincre de votre tendresse ; je partirai demain pour Rose-Hill ; à mon arrivée, je recevrai votre main, ou vous direz avec franchise que votre Rivers n'a jamais intéressé votre âme.

Écrivez - moi par un message que vous m'enverrez promptement à la ville, dans la maison de ma mère ; je ne puis supporter cet affreux tourment d'incertitude.

Il n'existe pas un être aussi malheureux que je le suis maintenant ; je n'ai jamais senti, comme à ce moment, tout l'excès de ma passion ; il faut, mon Émilie, que vous soyiez à moi, ou que je renonce à la vie.

Édouard RIVERS.

LETTRE CLXXXVII.

*Le colonel Rivers, au capitaine
Fitzgérald.*

Fellfield, 21 septembre.

Tout ce que je craignais est arrivé sans doute. Émilie connaît sûrement cette maudite proposition ; et, par une délicatesse exagérée, un dévouement qui, cependant, ne peut s'allier avec l'amour, elle désire suspendre notre mariage jusqu'à l'arrivée de mon parent.

Je suis blessé au-delà de toute expression de la manière dont elle vient de m'écrire à ce sujet ; l'expérience que j'ai relativement à sir Georges me prouve que ce désintéressement n'est pas celui d'un cœur vraiment passionné.

C'est là ce qui me fait craindre que cette générosité romanesque ne vienne d'une indifférence dont je ne la croyais pas susceptible, et que son affection ne soit qu'un vif sentiment d'amitié ; je vous l'avoue , mon cœur n'en serait point satisfait.

Je voudrais occuper , envahir , absorber toutes les facultés de son âme.

J'ai souffert assez long-temps de tous les délais que la prudence est déjà venue apporter à mon bonheur, je ne peux plus vivre sans elle ; si elle m'aime, il faut que nous soyions jeudi l'un à l'autre.

Adieu. J'arriverai presque aussitôt que cette lettre.

Votre ami ,

Édouard RIVERS.

LETTRE CLXXXVIII.

Miss Montaigu, au colonel Rivers.

Rose-Hill, 21 septembre.

SERAIT-IL possible ? Mon Rivers peut-il douter de la tendresse de son Émilie ?

N'ai-je pour vous que de l'estime, mon cher Rivers ? Se peut-il que mes yeux vous aient si mal exprimé les sentiments de mon cœur ?

Vous m'accusez de ne pas ressentir votre impatience ; mais ne voulez-vous rien accorder à la modestie, à la réserve délicate de mon sexe ?

Que ne pouvez-vous lire dans le fond de mon âme ! vous cesseriez bientôt de m'appeler insensible et cruelle.

Oubliez-vous ces temps où mon cœur, incertain de vos sentiments, trahissait

à chaque instant sa faiblesse ? où mes regards vous peignaient l'ardente passion qui l'égarait ? où , tout mon être absorbé dans les délices que je trouvais à vous voir , j'oubliais que j'étais presque l'épouse d'un autre ?

Mais je n'ose vous en dire davantage ; mon Rivers pense que j'en ai déjà trop dit ; la tendresse de son Émilie le fatigue ; il se plaint qu'elle lui exprime trop souvent combien elle l'aime.

Vous me dites qu'il ne me reste qu'un moyen de vous donner la preuve de mon affection.

Eh bien ! vous l'aurez cette preuve : je serai à vous quand vous le voudrez , quoique notre malheur commun doive en être la suite ; il n'est pas de considération qui m'arrête là où le bonheur de mon Rivers est intéressé ; fera-t-il jamais une prière à son Émilie qu'elle ait le pouvoir de lui refuser ?

Vous êtes l'arbitre de mon sort ; je

n'ai de volonté que la vôtre ; croyez qu'il me fallait un motif bien puissant pour me forcer à porter un moment le trouble dans ce cœur adoré : vous connaîtrez un jour à quel excès je vous ai aimé.

Que l'empire du monde ou votre amour me soient offerts , je n'hésiterais pas un moment sur le choix , eussé-je même la certitude cruelle de ne jamais vous revoir.

Je ne puis me former une idée de bonheur semblable à celui d'être aimée du meilleur des hommes.

Jugez si je pouvais souhaiter le retard d'un événement qui doit consacrer ma vie au doux emploi de le rendre heureux ?

Je vous prierai seulement de ne pas me demander , jusqu'au jour où je croirai convenable de vous le dire , pourquoi je vous ai fait la prière de remettre à quelque temps notre mariage ;

jusque-là qu'il soit oublié que je vous aye jamais fait une semblable demande.

Mon cher Rivers, vous accorderez bien cette preuve de complaisance à celle qui vous en donne de si grandes qu'elle ne peut rien vous refuser.

Adieu.

Votre, etc.

Émilie MONTAIGU.

LETTRE CLXXXIX.

Le colonel Rivers, à miss Montaigu.

Londres, 21 septembre, deux heures.

POURREZ-VOUS, mon ange bien-aimé, pardonner à ma brusque impatience, et l'attribuer à son vrai motif, l'excès de l'amour?

Aurais-je donc la monstruosité de blâmer les douces expressions de tendresse de ma chère Émilie? Je me hais

d'avoir été capable d'écrire une telle injure.

Qu'elle soit bien assurée, mon Émilie, que je me conformerai scrupuleusement à tout ce qu'elle désire : est-il une condition que je ne m'empresserais d'accepter pour obtenir la plus aimable des femmes ?

Je vais suivre votre message, et je serai à Rose-Hill avant neuf heures.

Adieu, ma bien-aimée, ma tendre Émilie.

Votre fidèle ami,

Édouard RIVERS.

LETTRE CXC.

Le colonel Rivers, à John Temple.

Rose-Hill, 21 septembre, dix heures du soir.

LA plus chérie des femmes consent à me rendre heureux : elle a fait quelque

résistance ; elle paraissait incertaine , agitée ; mais enfin la tendresse a surmonté ses combats intérieurs : demain je lui donnerai le tendre nom d'épouse.

Nous partirons immédiatement pour votre campagne , où nous espérons arriver le lendemain à l'heure du dîner ; vous remettrez à une semaine le voyage que vous devez faire à Londres , le temps où nous avons le projet d'aller à Bellfield.

Le capitaine Fermor et madame Fitzgerald nous accompagnent ; mistress H***, la parente d'Émilie , a des affaires qui l'en empêchent , et Fitzgerald est obligé de rester encore un mois à la ville pour traiter l'objet relatif à son grade de major.

Mon Émilie ne m'a jamais paru aussi belle que dans cette soirée ; le doux et modeste embarras de son maintien , la tendresse qui se peint dans ses

regards, dans sa physionomie, répandent sur toute sa personne un charme divin.

Adieu. Je ne puis vous donner qu'un instant, et même c'est un vol que je fais à l'amour.

Dites mille choses tendres pour moi à ma mère et à Lucie.

Votre ami,

Édouard RIVERS.

LETTRE CXCI.

Le même, au même.

Rose-Hill, 22 septembre, onze heures.

ELLE est à moi, mon cher Temple, et je goûte les joies enivrantes du ciel.

Comment vous peindre le nouvel agrément qui l'embellit encore ? La dignité, la grâce, la douce majesté de

son air enchanteur sont accompagnées du sourire des anges : ses yeux expriment un attendrissement ; et l'incarnat de ses joues, une pureté d'affection que nul langage ne peut rendre.

J'envie au capitaine Fermor le bonheur d'être avec elle dans la même voiture ; je serai sans doute une triste compagnie pour Bella, qui veut absolument que je sois son sigisbé pendant le voyage.

Adieu. Les chaises sont à la porte.

Votre ami,

Édouard RIVERS.

LETTRE CXCII.

*Le colonel Rivers , au capitaine
Fitzgérald.*

Temple-House , 29 septembre.

JE regrette plus que je ne peux vous l'exprimer , que vous ne soyiez pas avec nous.

J'aurais dans chacun de mes amis les plus chers un témoin de mon bonheur.

Je pensais que ma tendresse pour Émilie surpassait même tout ce qu'un homme eût jamais ressenti , et cependant chaque jour elle augmente encore ; chaque instant me découvre en elle un nouveau sujet de l'aimer.

La pureté angélique de cette âme tendre est à un excès que l'on ne peut concevoir ; je l'aurais adorée , n'eût-

elle pas réuni d'autres charmes ; quel attrait séduisant la modestie répand sur la beauté !

Nous allons demain nous installer à Bellfield ; je suis impatient de voir ma douce amie au milieu de son petit empire ; le tourbillon dans lequel nous vivons à la maison de Temple me fatigue ; je ne voudrais pas mener la même vie que lui , pour toute sa fortune ; je soupire après l'heureuse liberté de passer mon temps, selon mes désirs , dans le sein de la retraite et de l'amitié.

Que les hommes connaissent peu les moyens qu'ils ont de faire leur propre bonheur ! Il n'est pas un seul plaisir désirable qui ne soit presque au pouvoir de tous les humains.

Aveuglés sur les vraies jouissances que nous pouvons toujours obtenir , tourmentés de la soif de ces biens que nous imaginons faussement nécessaires à la douceur de notre vie , nous lais-

sons nos plus beaux jours s'écouler dans une triste végétation ; nous abandonnons les plaisirs convenables à notre nature , et l'esprit sans cesse occupé de projets ambitieux qui ne se réalisent jamais ; nous perdons les heures précieuses qui devaient être embellies par les délices du sentiment.

Hâtez-vous de nous rejoindre , mon cher Fitzgérald ; vous seul manquez à notre petit cercle d'amis.

Adieu. Votre affectionné , etc.

Edouard RIVERS.

LETTRE CXCIII.

Le même , au même.

Bellfield , 3 octobre.

QU'IL est doux , mon cher ami , d'obliger ce qu'on aime ; mon cœur est enivré de joie du plaisir que trouve

Emilie dans les embellissements et la jolie distribution de son appartement, que j'ai rendu aussi gai que la riante matinée ; il est réellement d'un goût charmant, et l'on croirait qu'il est orné par la main de l'amour ; il est composé d'une chambre à coucher et d'un cabinet de bibliothèque à la suite, où je ne veux jamais pénétrer ; il est agréable d'avoir un lieu que nous puissions regarder comme nous appartenant exclusivement, un sanctuaire *sacré* où nous puissions même nous séparer de ceux qui nous sont les plus chers.

C'est un plaisir que j'ai appris à goûter presque dès l'enfance, et par cela même, il est un des premiers que j'ai cherché à procurer à ma douce Emilie.

Je lui ai dit cependant que j'espérais être quelquefois du nombre des élus qu'elle admettrait dans sa petite retraite.

Son regard, son tendre sourire, ces

yeux où se peignaient la reconnaissance et l'amour, m'ont causé des transports qu'une âme sensible et passionnée peut seule concevoir.

Mon cher Fitzgerald, je n'ai jamais été vraiment heureux avant ce moment : l'affection que j'éprouvais avait une douceur infinie ; mais l'idée que l'objet de ma tendresse pouvait avoir perdu quelque chose de l'opinion générale, me donnait un regret qui venait altérer mon bonheur.

Elle possède mon estime, parce que je connais les douces et nobles vertus de son âme ; mais j'ai besoin de la voir estimée par les autres.

Avec Émilie je goûte ce plaisir dans toute sa perfection ; elle est le charme de tous ceux qui la voient : elle inspire également le respect, l'amour et l'estime.

Elle ne paraît flattée de l'admiration qu'elle excite que par l'idée qu'elle sa-

tisfait l'orgueil de son amant. Quelles délices pour mon cœur, lorsque tous les yeux sont fixés sur elle, de voir ses regards chercher les miens, et pour moi seul, attentive, paraître insensible à tout autre empressement !

Je goûte les douceurs de l'amitié comme celles de l'amour ; si vous étiez ici, mon cher Fitzgerald, nous serions le plus heureux groupe de la terre ; mais toute la vivacité de Bella ne peut éloigner d'elle un air de tristesse en votre absence.

Venez donc parmi nous le plus tôt possible, mon cher ami, et faites qu'il ne nous reste plus rien à désirer.

Adieu.

Votre, etc.

Edouard RIVERS.

LETTRE CXCIV.

*Le capitaine Fitzgérald, au colonel
Rivers.*

Londres, 8 octobre.

IL est cruel à vous, mon cher Rivers, de vous jouer ainsi de mon triste exil, par vos descriptions de bonheur.

Malgré tout mon dépit, je suis fâché pourtant d'être obligé de rompre votre aimable société; mais il est absolument nécessaire que Bell et mon père reviennent à la ville sans délai, pour arranger quelques affaires de famille indispensables, avant que je puisse être en possession du grade que je sollicite.

Véritablement je ne suis pas fort empressé de laisser plus long-temps Bell au milieu de vous; elle se loue tant de vos petits soins, de vos tendres atten-

tions pour elle et mistriss Rivers , que je crains bien , lorsqu'elle me retrouvera , de ne lui paraître plus qu'un personnage très-insouciant.

Vous prenez , à ce qu'il me semble , le moyen sûr de perdre , non seulement votre femme , mais aussi la mienne , et c'est un soin que je tâcherai certainement de prévenir.

Offrez mes hommages à toutes les dames de votre famille.

Adieu. Votre ami ,

J. FITZGÉRALD.

LETTRE CXCIV.

*Le colonel Rivers , au capitaine
Fitzgerald.*

Bellfield , 10 octobre.

Vous êtes un méchant , Fitzgerald , et je suis presque tenté de garder de force l'aimable Bella ; prenez tous les

hommes qui m'entourent , si cela vous convient ; mais je ne puis me résigner à la perte d'une femme de ma société , et surtout celle d'une femme comme la vôtre.

Si je n'étais pas plus amant que mari , je crois , en vérité , que je chercherais à me venger un peu.

Pour me rendre heureux , il faudrait me placer au milieu d'un cercle de femmes toutes agréables comme celles que j'ai maintenant près de moi , et ne pas en laisser approcher un seul homme.

Je suis un véritable usurpateur du sexe , et je dirais volontiers que je n'ai de goût pour aucune autre société que celle des femmes ; j'aime leurs charmants petits riens au-delà de tous les entretiens les plus sensés et les plus savants du monde.

Ce n'est pas que je veuille insinuer qu'elles ayent une intelligence plus

bornée que la nôtre ; qu'elles soient moins capables d'apprendre , ou même que l'instruction ne leur conviène pas autant qu'à nous.

Loin de là , toutes les connaissances qui tendent à polir les mœurs et les manières , sont , à mon avis , réservées particulièrement aux femmes.

Vous ne méritez pas une plus longue lettre.

Adieu. Votre ami ,

Ed. RIVERS.

LETTRE CXCVI.

Mistriss Rivers , à mistriss Fitzgerald.

Bellfield , 28 octobre.

JE suis bien convaincue , ma chère Bella , que je ne mérite pas les éloges que mon Rivers me prodigue ; mais le plaisir que j'en reçois n'est pas moins

vif, par cette considération ; je dirais même qu'elle y ajoute encore : moins ses louanges me paraissent méritées , plus elles me sont flatteuses , comme une des plus grandes preuves de son amour ; de cet amour exalté qui donne des charmes imaginaires , embellit et voudrait diviniser son objet.

Être aimable à ses yeux m'est plus doux que de le paraître à ceux de tous les hommes ; ou , pour m'exprimer différemment , avec sa tendresse , l'admiration du monde entier n'a rien qui me flatte ; c'est pour son amour seul que je souhaite de la beauté ; c'est pour justifier la tendre préférence qu'il me donne , que je voudrais posséder tous les agréments qui séduisent.

Que ces ombrages plaisent à mon cœur ! c'est la présence de mon Rivers qui leur prête le charme secret que j'y trouve ; chaque objet s'embellit à mes yeux , depuis le moment où ils

ont rencontré les siens ; il semble que sa tendresse ait renouvelé mon existence.

Vous avez raison , ma chère Bell , le ciel nous forma sans doute pour être heureux , même dans ce monde ; et c'est remplir ses vues que de chercher le bonheur , sans nuire à celui des autres.

Cette leçon me paraît clairement tracée dans le livre que la providence a mis devant nous ; l'univers entier sourit ; la terre est parée de mille couleurs brillantes ; les animaux sont joyeux et folâtres ; les oiseaux chantent ; en nous livrant à la gaiété de l'innocence , nous semblons nous conformer à l'ordre de la nature , à la volonté de ce pouvoir bienfaisant , à qui nous devons l'être.

Si le créateur suprême avait eu le dessein de nous condamner à la tristesse , il aurait , ce me semble , revêtu la terre d'une teinte sombre , et non

de cette verdure animée, l'heureux
emblème de la joie.

Je suis forcée de vous quitter.

Adieu, ma chère Bell. Votre fidèle
amie,

Émilie RIVERS.



LETTRE CXCVII.

*Le colonel Rivers, au capitaine
Fitzgerald,*

Bellfield, 14 octobre.

Vous me flattez bien agréablement,
mon cher Fitzgerald, par les éloges
que vous donnez à mon Émilie ; mais
il faut que vous la voyiez encore pour
la trouver mieux ; elle est chaque jour
plus séduisante ; je suis étonné qu'un
seul homme puisse la contempler sans
amour.

Cependant, quel que soit l'attrait de

sa beauté, c'est encore là son moindre mérite ; les grâces de son esprit, de cet esprit juste et brillant, cultivé par toutes les connaissances qui appartiennent à son sexe, la sensibilité, la modestie, la franchise, ces vertus précieuses qui règnent dans son cœur, répandent autour d'elle un charme presque divin.

Elle possède, au plus haut degré que je trouvai jamais dans aucune personne, la grande politesse du monde, sans avoir perdu cette douce simplicité de manières, cette candeur, cette pureté de sentiments qu'il est si rare de conserver au milieu de la société.

Je vais souvent me promener seul pour avoir le bonheur de revenir à elle ; ces petites absences ravivent d'un feu nouveau notre tendresse ; toutes mes idées se confondent délicieusement à la vue de ce temple d'amour ; ma douce Émilie vient à ma

rencontre avec un sourire ; ses yeux brillent de l'expression de la joie lorsque je m'approche ; elle reçoit mes amis avec le plaisir le plus vif , parce qu'ils sont mes amis ; je leur envie presque son aimable attention , quoiqu'elle ne leur soit donnée que pour mon amour.

Une élégante simplicité règne dans sa parure et dans sa maison ; et si quelqu'un des petits ornements dont elle embellit l'une et l'autre semble me plaire davantage , elle est transportée de plaisir ; mais , ce qui me charme plus encore , c'est la tendresse de ses soins pour ma mère dont le cœur ne fait plus aucune différence entre elle et ses enfants.

Mon bonheur surpasse toutes les idées que je m'en étais formées ; si j'étais un peu plus riche , je n'aurais plus rien à désirer ; cependant n' imaginez pas , mon ami , que cette réflexion prène quelque chose sur ma félicité.

Je possède assez de biens pour moi, j'en ai même assez pour Émilie; l'amour nous rend indifférents à tout le faste de l'opulence.

Mais je n'ai pas assez pour recevoir mes amis comme je le voudrais, et pour jouir du plaisir céleste de la bienfaisance.

Nos relations nous forçant à conserver une certaine apparence, nous serons obligés de porter une attention stricte à nos affaires; mais notre mutuel attachement nous rendra facile toute espèce de soins.

Mon âme entière est absorbée par cette femme charmante, et je crains que l'exaltation de mes sentiments ne paraisse ennuyeuse, même à votre indulgente amitié; je sens que je dois cependant restreindre l'expansion de ma tendresse, et apprendre à écrire sur des sujets indifférents.

Je suis toujours plus satisfait du

genre de vie que j'ai choisi ; et si ma fortune était plus considérable , je voudrais passer la plus grande partie de l'année à la campagne , augmenter ma maison , et la remplir d'amis.

La situation du pays est très-jolie , quoiqu'elle n'offre pas les beautés pittoresques et majestueuses auxquelles nous étions accoutumés dans le Canada.

La maison est sur le penchant d'une colline ; au pied se trouve un vaste jardin , arrosé par un petit canal , dont le courant va se perdre à quelque distance dans une île d'osiers. Un pont rustique s'élève au milieu , et conduit à une longue et charmante prairie , où paissent maintenant de nombreux troupeaux de moutons.

Émilie fait mille projets d'embellissements pour le jardin , et veut qu'il soit l'année prochaine un labyrinthe délicieux , un paradis terrestre digne de ses aimables habitants ; elle y forme

déjà des promenades , et donne à tout ce qui environne l'habitation , autant de charme que le goût réglé sur une modique dépense peut en répandre.

Moi , de mon côté , je choisis des lieux pour des plantations plus vastes ; et comme un bon citoyen qui cherche non seulement son propre avantage , mais celui de ses compatriotes , j'éleve des chênes qui puissent un jour les conduire aux terres lointaines.

Je crois que nous autres habitants des campagnes , tout en conservant notre indépendance , nous sommes à la fois les meilleurs citoyens et les plus estimables sujets du monde.

Heureux dans notre intérieur , nous ne cherchons pas à détruire le repos des autres ; adonnés à des soins également agréables et utiles , nous ne formons pas un projet d'ambition qui ne serve à notre pays comme à nous-mêmes.

Quelqu'un m'interrompt , et je suis

forcé d'en rester là de mes réflexions philosophiques.

Adieu.

Votre ami ,

Édouard RIVERS.

LE T T R E C X C V I I I .

*Le colonel Rivers , au capitaine
Fitzgérald.*

17 octobre.

JE reconnais mieux , chaque jour , mon cher Fitzgérald , combien il importe à la félicité de ne pas laisser éteindre la sensibilité du cœur par une foule d'intrigues avant le mariage.

Temple aime ma sœur , il est heureux avec elle ; mais son bonheur n'est pas du même genre que le vôtre et le mien : elle est d'un extérieur charmant , et ses yeux la voient ainsi ; elle est aimable ,

douce , vertueuse , et il l'estime ; il la préfère à toutes les autres femmes , mais il ne sent rien de cette tendresse ardente , de cette extrême délicatesse d'affection , qui donnent à l'amour un charme auquel je ne voudrais pas renoncer pour l'univers entier.

Son amour tient uniquement à la passion , et par cela même il est sujet à s'altérer : le nôtre est un vif sentiment du cœur , que le temps ne fait que rendre plus cher et plus agréable.

Le tumulte des désirs est la fièvre de l'âme ; son bien est cette situation délicieuse où elle est doucement émue et non violemment agitée ; ce repos qui ne doit se trouver que là où l'estime et l'amitié sont la base de l'amour , et où nous pouvons être heureux sans offenser l'objet aimé ; enfin , dans un mariage de choix.

La vie est un voyage que la passion

rend orageux , et que l'amour embellit et égaye.

La dissipation , les plaisirs continuels qui règnent dans la maison de Temple , conserveront sans doute à ma sœur ce qu'il peut lui donner de tendresse ; mais elle deviendrait un sentiment tiède et languissant dans cette vie retirée , qui aurait mille charmes pour des esprits comme les nôtres.

Je vous avouerai que j'ai des craintes sur le bonheur à venir de Lucie.

Mais je laisse un si pénible sujet.

Adieu. Votre affectionné ,

Edouard RIVERS.

LETTRE CXCIX.

*Le capitaine Fitzgerald , au colonel
Rivers.*

19 octobre.

RIEN ne fait mieux connaître le prix de l'amitié, mon cher Rivers, que l'en- vie qu'elle excite.

Le monde nous passera plutôt les avantages donnés par la fortune, le génie ou la beauté, que celui d'avoir un véritable ami ; tous les cœurs durs, égoïstes, éprouvent un noir mouvement d'envie, à la vue de ces relations sociales qui font la douceur de l'existence, et que l'amour personnel et de vils préjugés nous empêchent de former.

Ceux qui ne possèdent ni la faculté de sentir cette généreuse affection, ni le mérite qui doit l'inspirer ; ces êtres nuls haïssent tous ceux qui, sous ce

rapport, sont plus heureux qu'eux-mêmes ; ils regardent un ami comme un trésor inappréciable qui ne peut jamais être en leur puissance , et ils sont ennemis éternels de la classe privilégiée qui jouit du bien après lequel ils soupirent en vain.

Quant à moi, j'aime mieux être dupe de mille fausses protestations d'amitié, que de ne pas m'y livrer, par la crainte de me voir trompé.

Les dupes sont au moins heureux dans leurs moments d'illusion ; mais les cœurs froids , soupçonneux , resserrés, ne connaissent jamais rien du plaisir social.

A mesure que nous perdons notre confiance dans les vertus des autres , nous détruisons notre propre bonheur.

Ce fut la remarque de cette basse jalousie , sentiment si honteux pour la nature humaine , qui engagea lord Halifax , dans ses conseils à une jeune per-

sonne , l'école de l'art , de la prudence et de l'égoïsme , à la prévenir contre toutes les amitiés , ou , comme il les appelle , *ces tendresses* qui seraient pour les autres des sujets d'envie , et la feraient détester par le plus grand nombre.

Après l'affection de ma douce Bella , je ne connais pas un plaisir aussi cher à mes yeux que celui que je trouve dans votre amitié ; et pour les richesses d'un monarque oriental , je n'y voudrais pas renoncer.

J'estime Temple ; j'aime sa conversation ; elle est gaie , spirituelle , agréable ; mais je n'aurai jamais pour lui le sentiment que vous m'inspirez.

Je ne pense pas que vous puissiez avoir aucun motif de crainte sur la félicité de votre sœur ; il l'aime , et sa manière d'être à elle offre une certaine variété , une sorte de caprice aimable qui , je crois , lui conservera le

cœur d'un homme de son caractère , plutôt que son mérite, et même les agréments de sa personne.

Elle est d'une beauté parfaite , plus régulière que celle de Bella et même d'Emilie , s'il m'est permis de vous le dire.

J'entends qu'elle doit être jugée telle par le peintre ; car , aux yeux d'un amant , la beauté de sa maîtresse est la seule qu'il voye sur la terre.

Je rends justice à tous les charmes de votre sœur ; mais ceux de Bella me paraissent mille fois plus séduisants ; elle a pour moi l'art d'inspirer davantage ; et pour moi , en toutes choses, elle est la plus belle des femmes.

Dans laquelle croyance je souhaite vivre et mourir.

J'ai l'idée que vous et moi, Rîvers , nous ne cesserons pas d'être heureux ; une vraie sympathie , un doux penchant fondé sur l'estime , ont

tissu les nœuds qui nous lient ; la tendresse délicate et la vertu des deux objets les plus aimables de leur sexe nous promettent que l'amour embellira toujours notre union.

Nous avons l'un et l'autre des affections vives et profondes ; nous aimons l'entretien des femmes , et nos cœurs ne sont pas corrompus par de mauvaises liaisons avec le sexe.

Je suis obligé de vous quitter.

Adieu. Votre ami ,

J. FITZGÉRALD.

Bell vous écrit ; je vais être jaloux.

LETTRE CC.

M^{me} Fitzgerald , au colonel Rivers.

Londres , 19 octobre.

JE meurs de revoir encore Bellfield , mon cher Rivers ; j'aime à la passion

votre petit bois ; c'est un labyrinthe extrêmement joli pour un jardin anglais, mais ce n'est rien auprès de Montmorency et les chers ombrages de Sillery ; peut-il en rappeler le charme ?

Mais, pour en revenir à ceux de Bellfield, ils sont réellement très-agréables ; sans que l'on puisse remarquer particulièrement aucun objet de votre paysage, l'ensemble est d'un aspect charmant ; vous observerez cependant que je ne puis me former la moindre idée de paradis terrestre sans un Adam, et par cette raison je ne manquerai pas de me faire accompagner de Fitzgerald à la première visite que je vous rendrai.

Qui pourrait vous engager, au milieu de cet aimable petit séjour, à traverser de nouveau le vaste océan pour retourner au Canada ? Je suis toujours étonnée de la frénésie des hommes qui peuvent s'exposer, sans nécessité, aux

peines , à la misère , à tous les dangers ; parcourent le monde entier par de simples motifs d'ambition et d'intérêt , lorsqu'un chaume rustique , le souffle léger du zéphir , un ruisseau limpide et des bords fleuris , leur offrent tant de jouissances délicieuses dans leurs foyers.

Vous autres hommes , avec votre génie d'entreprise et votre extravagance , vous êtes des animaux rapaces et avides , toujours désirant plus de terre que vous ne pouvez en cultiver , et plus d'argent que vous ne pouvez en dépenser.

Cette poursuite continuelle après le gain , cette fureur insatiable d'amasser , qu'on excite en vous dès le bas âge , corrompt votre cœur et vous enlève la moitié des plaisirs de la vie.

Mais cependant je ne m'expliquerais pas aussi franchement sur le compte de votre sexe , si vous et mon cher époux ne faisiez pas une exception.

Réellement, vous avez l'un et l'autre quelque chose de la sensibilité et de la délicatesse des femmes.

Savez-vous bien, Rivers, que j'ai certaine idée que vous et Fitzgerald serez toujours d heureux époux ? la cause est partie en votre faveur et partie en la nôtre ; vous avez tous les deux cette noblesse de sentiments, cette vraie générosité, qui vous portent à chérir les êtres dont la tendresse vous donne une preuve si flatteuse de confiance, en vous remettant le soin de leur destinée ; et puis ensuite se trouve la petite circonstance que ces êtres auxquels vous êtes liés, sont les deux plus aimables femmes que vous puissiez rencontrer. Pour m'exprimer en style philosophique, vous n'ignorez pas, mon cher Rivers, que le feu de l'amour, comme tout autre feu, s'il est trop actif ou trop languissant, risque également de s'éteindre.

Maintenant je m'explique : Émilie et moi (sans vanité , nous pouvons nous rendre cette justice), indépendamment de nos agréments personnels et d'une extrême sensibilité , sans parler du genre agréable de cette sensibilité , nous avons une certaine justesse dans les idées , qui nous fait distinguer les causes et les effets , une délicatesse innée de principes , une modeste réserve , une pureté de sentiments qui , j'ose m'en flatter , doivent !.....

M'entendez-vous , Rivers ? je ne suis pas très-sûre de me comprendre moi-même.

Tout ce que je voudrais vous insinuer , c'est qu'Émilie et moi , à considérer toutes choses dans leur vrai point de vue , nous sommes les deux plus charmantes femmes qui existent , et que ceux qui nous laisseront pour d'autres , perdront beaucoup au change.

Je crois Lucie également agréable ;

cependant je ne pense pas que ses charmes soient de nature à faire autant d'impression que les nôtres.

Temple est un fort bel homme, et il l'aime véritablement ; mais il n'a pas cette tendresse d'âme que j'admire tant chez les deux hommes que je n'ai pas besoin de nommer.

Il est riche à la vérité ; mais qu'est-ce que cela ?

Sans doute, rien n'est plus absurde, et ne me paraît plus propre à détruire le bonheur, que les fausses idées sur lesquelles nous portons l'imagination de nos enfants au sujet du mariage.

Si Mademoiselle et Monsieur sont raisonnables, la première doit avoir un jour un époux très-riche et un brillant équipage ; et le dernier, une femme d'un haut rang et d'une fortune immense : beaucoup de ces belles promesses ne peuvent se réaliser ; et les pauvres dupes à qui elles ont manqué,

n'ont que la faible consolation de trouver, lorsqu'elles ont abandonné trop tard leur folle espérance, que les objets vers lesquels se dirigeaient tous leurs vœux, n'avaient réellement aucun rapport avec le bonheur.

Verra-t-on sur la terre la femme d'un Crésus heureuse, à moitié seulement, comme les deux petites personnes dont je viens de vous entretenir, quoique liées à deux pauvres hères comme vous et Fitzgérald ?

Certainement non.

Ainsi finit mon sermon.

Adieu. Votre très-humble, etc.

BELL FITZGÉRALD.

LETTRE CCI.

Le colonel Rivers, à John Temple.

Bellfield, 21 octobre.

Vous raillez mon enthousiasme, mon cher Temple, et vous ne consi-

dérez pas qu'il n'est aucun effort de l'esprit humain , du génie , de l'imagination , ou du cœur , sans une étincelle de ce feu divin.

Sans enthousiasme , les facultés de l'intelligence , la vertu , le plaisir , l'amour lui-même , ne font que languir ; tout ce qui épure , adoucit , orne , ennoblit la vie , prend sa source dans ce principe vivifiant.

Je fais gloire d'être enthousiaste en toutes choses , mais principalement dans ma tendresse pour cette femme charmante.

Je suis en amour un véritable don Quichotte ; je voudrais réduire en cendres les châteaux enchantés , et mettre en fuite tous les géants , pour mon Émilie.

La froideur du caractère anéantit chaque mouvement qui s'élève dans le cœur de l'homme ; elle est également

l'ennemie du plaisir , de la fortune , de la renommée , de toutes les choses enfin qui sont dignes de nous attacher à la vie.

Vous désirez me voir plus riche ; je vous en remercie , mais je n'ai pas la moindre sollicitude à cet égard.

Vous autres enfans de la fortune qui , avec des millions à dépenser , trouvez encore que c'est trop peu pour vos besoins qui naissent de cette grande abondance , vous croyez malheureux tous ceux qui n'en jouissent pas , et vous êtes fort dans l'erreur.

Tous les vrais plaisirs sont à la portée de ma petite fortune , et je suis très-indifférent pour ceux qui empruntent leurs charmes de la mode et du caprice , et non de la nature.

Mon habitation est à la vérité moins belle que la vôtre ; mais elle est agréablement située , et sa grandeur suffit à

la modicité de mes moyens ; le côté de la maison destiné particulièrement à mon Emilie, est d'un genre très-élégant.

J'ai un équipage , non pour l'apparence, mais pour l'utilité, et la plus aimable des femmes le préfère avec moi à tous ceux que pourraient lui donner, avec un autre, le luxe et la magnificence.

Les fleurs de mon jardin n'ont pas un éclat moins vif ; les pêches ne se colorent pas d'un pourpre moins foncé que celles du vôtre ; est-il une fleur plus agréable et qui répande un parfum plus suave ; une pêche plus attrayante que celles dont je fais l'hommage à mon Emilie, et qu'elle reçoit avec délices comme le doux tribut de l'amour ?

Nous sommes en quelque sorte plus heureux encore d'être dans une position bornée ; les soins, les petites oc-

cupations que la médiocrité de notre fortune nous rend nécessaires , sont les meilleurs préservatifs contre cette langueur qui suit presque toujours l'habitude d'être ensemble constamment , et qui me paraît la seule chose qu'un amour fondé sur l'estime et la sympathie puisse avoir à craindre.

Si j'en avais le choix , je voudrais une petite augmentation seulement à mon revenu ; et cela , pour l'amour des autres et non pour le mien propre.

J'aime le plaisir , et je pense qu'il est de notre devoir de répandre autant d'agrément que nous pouvons le faire dans nos relations sociales ; mais un vrai philosophe cherche ses jouissances où il peut les trouver réellement , dans ces affections que nous apportons avec nous et qui sont les seules sources du bonheur , et non dans ce qui peut flatter un puéril orgueil.

Quand je me promène avec Emilie sous ces ombrages délicieux ; que je vois dans ses yeux charmants la tendre et naïve passion de son âme ; lorsque j'entends l'harmonie de sa voix ; lorsque mille petits riens , que l'amour seul peut découvrir , trahissent la douce émotion de ce cœur où règne la plus délicate sensibilité , je ne connais pas l'épicurien pour lequel je ne mériterais pas d'être un objet d'envie.

Votre fortune , mon cher Temple , vous rend-elle plus heureux que je ne le suis ? Si ce pouvoir n'est pas en elle , ne souhaitez pas avec tant d'ardeur un surcroît à la mienne , soyez bien persuadé qu'il n'est pas une chose à laquelle je sois plus indifférent. J'ai dix fois plus de sollicitude pour former à mon Emilie une collection des plus belles fleurs du monde.

Vous observez judicieusement que rien n'est insipide comme les femmes

qui n'ont jamais eu d'entretiens qu'avec les personnes de leur sexe ; permettez-moi d'ajouter qu'il n'est rien aussi de plus grossier que les hommes qui ne vivent qu'entre eux.

Le désir mutuel de plaire dans une société aimable que dirigent l'honneur et la délicatesse , éveille toutes les grâces de la personne et de l'intelligence , tous les sentiments agréables du cœur ; il donne aussi l'aisance de la bonne éducation , et je ne sais quelle vivacité , quel agrément dans les manières , que l'on ne peut acquérir que dans la société réunie des deux sexes.

N'oubliez pas que vous et ma chère Lucie devez dîner demain avec nous ; c'est une petite partie de famille que nous formons , pour donner à ma mère le bonheur de voir constamment tous ses enfants autour d'elle. Je garde mes plus beaux fruits pour cette réunion ; nous

devons souper et prendre le thé dans l'appartement d'Emilie.

Adieu. Votre ami,

Edouard R I V E R S.

Je vous ferai voir demain des grappes d'un raisin meilleur que vous ne pouvez en avoir à Temple-House. Vous autres riches capitalistes, vous imaginez que personne au monde que vous seuls ne possède rien de bon ; mais j'espère vous prouver, l'année prochaine, que vous êtes dans l'erreur sur mille choses ; j'aurai tant de buissons de roses et de jasmins ! tant de jolis bosquets d'arbustes odorants ! vous verrez les merveilles surprenantes que le goût d'Emilie et mon travail industriel auront produites.



LETTRE CCII.

Mistriss Rivers, à mistriss Fitzgerald.

Bellfield, 22 octobre.

TERMINEZ donc vos affaires, ma chère amie, et que bientôt nous puissions vous revoir à Bellfield; je n'ai pas besoin de vous dire combien M. Fitzgerald nous obligera de vous accompagner.

Je languis de me retrouver près de vous, ma chère Bella; ce n'est pas assez pour moi d'être heureuse, si je n'ai personne à qui je puisse répéter à chaque instant que je le suis; j'ai besoin d'avoir une confidente de ma tendresse, une amie, comme ma douce Bell, indulgente pour toutes les faiblesses de mon cœur, à qui je parle sans contrainte du plus aimé des hommes; j'ai besoin de

vous conter mille petites preuves de cette affection délicate et passionnée qui fait les délices de ma vie ; j'ai besoin de vous peindre la tendresse attentive de cet amant bien-aimé, que son titre d'époux semble augmenter encore. Vous êtes la seule femme sur la terre, à qui je puisse parler de mon Rivers sans une apparence d'insulte, parce que vous êtes la seule dont le bonheur me paraisse égaler le mien.

Fitzgerald, dans la délicatesse et la sensibilité de son âme, ressemble infiniment..... Je suis interrompue. Adieu, pour un instant.

C'était mon Rivers qui venait m'apporter des fleurs ; j'ai ouvert la porte, supposant que c'était ma mère ; l'idée de ce que je venais d'écrire m'a rendue confuse en le voyant ; il a souri ; et, devinant la cause de mon embarras : » Je » vous laisse, Emilie ; vous étiez occupée à écrire, et je vois, à votre

» rougeur , que vous parliez de votre
» ami » ; je dois vous dire qu'il veut
toujours se refuser à lire les lettres que
j'écris : la raison qu'il m'en donne ,
c'est qu'il perdrait beaucoup à les voir ,
parce que cette idée retiendrait ma
plume lorsque je parle de lui.

Je crois que ma tendresse me fait
dire bien des folies ; mais vous me les
pardonnez , ma chère Bella.

Hier , comme je me promenais dans
le jardin avec Lucie , Rivers s'est amusé
à nous jeter des fleurs ; j'en ai ramassé
une qui venait de tomber à mes pieds ,
et , par un mouvement involontaire , je
l'ai portée à mes lèvres et cachée dans
mon sein.

Il a remarqué cet enfantillage , et
son regard de bonheur et d'amour est
impossible à décrire : que ces aimables
bagatelles ont de charmes pour une âme
tendre !

Personne au monde , ma chère Bella ,

ne sait rendre , comme lui , ces petits riens charmants ; mais quel est le moindre agrément où il n'excelle pas sur tous les humains ?

Comme la saison des fleurs d'automne est presque passée , il fait chercher de tous côtés celles qui naissent les premières au printemps ; il ne laisse pas à son Emilie un seul désir à former.

Avez-vous jamais vu , ma chère , une automne aussi belle que celle-ci ? Vous allez sourire , peut-être , quand je vous dirai que je n'en ai jamais passé que j'aye trouvé aussi agréable ; une pareille saison est même plus attrayante que le printemps ; il faut absolument que vous reveniez parmi nous avant que ce temps délicieux ne soit écoulé.

Je vais faire une promenade avec ma mère ; Rivers nous accompagne à cheval ; vous n'imaginez pas combien il est

aimable dans les attentions qu'il nous prodigue à l'une et à l'autre.

Adieu, ma chère Bella; ma mère m'envoie prévenir qu'elle est prête.

Votre affectionnée,

Emilie RIVERS.

LETTRE CCIII.

*Le colonel Rivers, au capitaine
Fitzgerald.*

Bellfield, 24 octobre.

UN auteur a dit : » Le bonheur terrestre d'un être vertueux consiste » à jouir de la société des esprits semblables au sien. »

Pourquoi ne chercherions-nous pas à goûter ce bonheur autant que possible dans notre retraite ?

Vous saurez que c'est l'introduction

à une très-pressante requête, pour voir immédiatement à notre ferme le capitaine Fitzgerald et l'aimable Bella ; tenez-vous bien averti que je n'admettrai pas même les affaires comme une excuse à un délai plus long.

J'arrive, avec Emilie et ma mère, d'une petite promenade au bois qui touche à la maison ; je veux que vous le voyiez avant qu'il n'ait perdu tous ses charmes ; dans une autre quinzaine, les nuances qui varient son feuillage seront à la lettre humblement cachées dans la poussière.

Je trouve que cette saison offre quelque chose de très-agréable, lorsqu'elle ne donne pas encore l'idée du retour prochain de l'hiver.

La sécheresse de l'air, le vent frais de l'occident, l'agitation des feuilles tombantes, le bruit sourd de celles qui sont déjà sous nos pieds, la variété de leurs vives couleurs, tous ces objets

différents donnent à la nature une sorte de mouvement et de vie qui produit sur l'âme une impression très-douce.

Mais, nous autres têtes, à l'imagination ardente, nous avons de grands avantages sur les autres ; nous dédaignons de nous borner aux scènes qui frappent nos yeux, ou d'arrêter notre attention sur des objets aussi *puérils* que le temps et les saisons.

J'ai déjà anticipé sur le printemps ; je vois le chèvrefeuille et l'églantine fleurir dans mes bosquets, et je crois presque en respirer le parfum.

Midi.

Je reçois en ce moment votre lettre.

Je suis fâché de ce que vous me dites au sujet de miss N**, dont la conduite imprudente vient de l'inexpérience de son âge.

Il n'est que trop ordinaire de voir,

non seulement les actions les plus innocentes , mais encore les plus estimables , condamnées par le monde ; cependant , comme nous ne pouvons détruire les préjugés des autres , il est sage de s'y prêter dans les choses indifférentes.

Nous devons respecter les coutumes ainsi que les lois et la religion de notre pays , lorsqu'elles ne sont pas contraires à la vertu , et ne blessent en rien ce noble sens moral que le ciel imprima dans nos âmes ; mais si elles y portent atteinte , les caractères vertueux les mépriseront toujours.

Je pense avec vous , mon cher ami , que deux personnes qui s'aiment avec tendresse , non seulement paraissent , mais sont en réalité plus belles à leurs yeux qu'à tout le reste du monde.

Lorsque nos regards se fixent sur l'objet de notre amour , une douceur secrète y pénètre ; le maintien est plus

animé ; et toute la personne exprime cette langueur passionnée qui a tant de charme pour les cœurs sensibles.

Un exemple de cette vérité : mon Émilie s'approche ; belle comme la riante aurore, conduite par la main des grâces ; elle voit son amant , et mille attraits nouveaux la rendent encore plus séduisante : un sourire involontaire , le colcris ardent du plaisir , peignent l'exaltation d'un sentiment qui fait l'orgueil de mon âme ; sa voix même , naturellement si mélodieuse , est encore adoucie , quand elle parle à son heureux époux.

Elle vient me prier de l'accompagner, elle et ma mère, dans une visite qu'elles ont à faire à quelques milles d'ici.

Adieu. Dites à mon aimable Bella que je baise tendrement sa main.

Votre ami,

Édouard RIVERS.

LETTRE CCIV.

*Le colonel Rivers , au capitaine
Fitzgérald.*

Trois heures.

Nous voici de retour, et je viens vous faire part d'une aventure qui nous est arrivée.

A six milles environ de la maison, à l'entrée d'un petit village, comme j'étais à cheval et que j'allais très-vite, un peu devant la chaise, un petit garçon de quatre ou cinq ans, beau comme un amour, sortant d'une cabane voisine, et courant pour traverser la route, est venu tomber presque aux pieds de mon cheval.

Je me suis jeté promptement vers l'enfant que j'ai saisi; et, quoiqu'il n'eût aucun mal, je l'ai conduit à la chambre.

J'ai trouvé à la porte une jeune femme vêtue simplement, mais d'une taille élégante ; elle avait vu tomber l'enfant , et la terreur que sa chute lui avait causée se peignait dans tous ses traits ; elle l'a reçu de mes bras , l'a pressé contre son cœur , et , sans dire une parole , a laissé couler un déluge de larmes.

Au même instant Émilie et ma mère atteignaient la cabane ; leur tendre humanité avait été trop vivement excitée pour ne pas les arrêter ; elles sont descendues , et , se pressant d'accourir à la petite maison , elles ont demandé des nouvelles de l'enfant , avec un intérêt qui n'a pas été perdu pour la jeune personne que nous supposions être sa mère. Elle paraît avoir à peu près vingt-deux ans ; sa figure est fort agréable , et il règne dans ses manières une aisance du monde que la simplicité de son ajustement ne pouvait cacher ; sa physio-

nomie pensive avait une expression de sensibilité qui, dès le premier moment, nous a prévenus en sa faveur. Ses regards semblaient dire qu'elle était malheureuse, et n'avait pas mérité de l'être.

Elle avait le ton respectueux, mais agréable et distingué, polie sans être servile ; elle a reconnu l'intérêt que nous paraissions prendre à ce qui la touchait, d'une manière qui nous a prouvé qu'elle en était digne.

Quoique tout ce qui s'offrait à nos yeux, l'extrême propreté, la simplicité gracieuse de sa maison et de son petit jardin, sa personne et celle de l'enfant, l'une et l'autre si bien, sa politesse et son air du monde, et dans une cabane comme celle d'un chétif paysan ; quoique tant de choses dussent exciter une vive curiosité, l'éducation et le respect dû à tout ce qui porte l'empreinte du malheur, ne pouvaient nous permettre une seule question.

Nous avons quitté ce lieu, l'imagination remplie de cette aventure ; convaincus du mérite et de l'infortune de son aimable habitante, et dans l'intention de chercher à découvrir si ce malheur était d'un genre propre à recevoir quelque adoucissement, et s'il était en notre pouvoir de le soulager.

Je vous avouerai, mon cher Fitzgerald, que dans ce moment j'ai fait un retour pénible sur la modicité de ma fortune ; et je crois qu'Émilie a partagé mes tristes réflexions, quoique sa délicatesse l'ait empêché de m'en faire part, ce qui eût annoncé un regret sur sa position.

Nous ne pouvons parler d'autre chose que de l'inconnue ; Émilie veut retourner demain chez elle, sous le prétexte d'aller s'informer de la santé de l'enfant.

Je tremble que son histoire (car sans doute sa vie est une) n'excite un genre

(93.)

d'intérêt qui ne laisse pas à Émilie la possibilité de lui témoigner le sien, comme elle paraît le souhaiter.

Adieu.

Votre ami,

Edouard RIVERS.

LETTRE CCV.

Le même, au même.

Bellfield, 24 octobre.

Nous sommes encore retournés à la chaumière, et je suis toujours plus certain que cette aimable femme n'est pas dans la situation où elle est née ; nous avons passé deux heures avec elle, et la conversation a pris un tour varié qui, malgré son extrême modestie, l'a forcée de nous laisser voir qu'on avait donné des soins particuliers à son éducation. Son langage est pur et correct, et les

sentiments qu'elle exprime ont de la noblesse , sans paraître affectés. Nous avons parlé de littérature ; elle n'a dit que peu de mots à ce sujet ; mais ce peu montrait un goût qui nous a surpris.

Impatients de connaître sa véritable position , afin de chercher les moyens de lui être utile , si elle méritait notre intérêt , nous n'osions cependant , retenus par la délicatesse , témoigner la moindre curiosité qui pouvait lui faire supposer que nous avions sur elle des idées peu favorables.

Elle a paru extrêmement touchée de la tendre sollicitude d'Émilie , sur le danger que l'enfant avait couru hier , et de la manière polie , même affectueuse , dont elle exprimait son intérêt sur tout ce qui pouvait la regarder. Emilie lui a fait des offres générales de services , avec un air d'embarras et de douceur qui semblait peindre plu-

tôt la personne qui sollicite une faveur que celle qui voudrait obliger.

Elle a remercié ma tendre amie par un regard de surprise et de reconnaissance , dont l'expression ne peut se rendre ; cependant ces offres ont mis une sorte de gêne, de timidité dans son maintien , qui m'ont causé de l'inquiétude ; elle a refusé positivement de venir à Bellfield ; je ne sais ce que j'en dois penser.

Emilie, qui est fort prévenue pour elle , répondrait de sa conduite sur sa vie ; mais je vous avoue que , malgré moi , j'ai des soupçons.

Quand je considère l'artifice cruel des êtres dépravés de notre sexe et la générosité romanesque , la confiance trop aveugle de la plus intéressante partie de l'autre ; quand je réfléchis que l'amour des femmes est un amour sans réserve ; qu'elles se figurent, dans leur imagination exaltée, que celui qui

leur est cher possède toutes les vertus ; que la droiture de leur âme prévient en elles jusqu'à la moindre défiance ; lorsque je me la représente dans une retraite qui paraît si peu convenir à son éducation ; lorsque je vois sa beauté , la grâce de sa personne , et cet air tendre et mélancolique où règne une expression si touchante de sensibilité ; enfin quand je regarde l'enfant et que j'observe sa passion pour lui , j'ai à son sujet des craintes que je ne puis surmonter.

Je crois, autant qu'Emilie, à la bonté de son cœur ; mais je n'ai pas une aussi ferme persuasion que cette bonté n'ait pas été, même par un fâcheux concours de circonstances, la cause de son malheur.

Nous avons quelques personnes à dîner.

Adieu, jusqu'à ce soir.

Dix heures du soir.

Vers les cinq heures , Émilie a reçu la lettre ci-jointe de notre jolie paysanne.

Édouard RIVERS.

A mistriss Rivers.

« MADAME,

« Quoique j'aye plusieurs raisons de
» souhaiter que le triste événement qui
» m'a conduite ici reste à jamais ignoré,
» votre généreux intérêt pour une étran-
» gère, qui n'avait rien qui dût fixer
» votre attention que l'apparence du
» malheur, et dont la situation suspecte
» l'aurait accusée dans un esprit moins
» noble que le vôtre, m'a déterminée
» à mettre sous vos yeux une histoire
» que je voulais, pour toujours, ense-
» velir dans mon sein.

» J'ai vu , Madame , sur votre phy-
» sionomie , lorsque vous m'avez ho-
» norée ce matin d'une seconde visite ;
» j'ai vu , avec une admiration que nul
» langage ne peut rendre , l'aimable
» combat qui s'élevait entre le désir de
» connaître la nature de mes chagrins ,
» pour chercher à les adoucir , et la
» délicatesse qui retenait vos questions
» dans la crainte de blesser mon amour-
» propre ou ma sensibilité.

» Je puis , sans crainte , m'ouvrir li-
» brement , à une âme comme la vôtre ,
» sur des circonstances qui , peut-être
» dans le monde , feraient tomber sur
» moi mille reproches , et que cepen-
» dant je me flatte de n'avoir pas mé-
» rités.

» Vous avez eu la politesse de me
» dire que mon extérieur annonçait
» une origine au-dessus de la situation
» où je me trouvais ; sur ce point ,
» Madame , j'ai le bonheur de ne pas

» tromper votre obligeante prévention.
» Mon père, qui était un officier de nais-
» sance et de mérite , eut le malheur
» de perdre ma mère lorsque j'étais
» encore enfant ; il voulut bien s'occu-
» per lui-même du soin de mon édu-
» cation , et me donner les connais-
» sances qu'il pensait devoir appartenir
» à mon sexe , quoique sa fortune ne
» lui permît pas les sacrifices coûteux
» qu'il faisait pour moi.

» Comme il ne possédait guère plus
» que sa commission , sa tendresse pa-
» ternelle , plus vive que l'amour de
» son état , le détermina , lorsque j'eus
» près de quinze ans , à quitter l'armée
» dans le dessein de me procurer un
» meilleur établissement ; mais tandis
» qu'il s'occupait de l'exécution de son
» projet , une fièvre subite l'emporta
» en peu de jours , et je restai seule
» dans le monde avec douze à quinze
» mille livres au plus , que cependant

» sa volonté dernière avait remises im-
» médiatement en mon pouvoir.

» Je fus trop vivement frappée de
» cette perte cruelle pour être capable
» d'aucune réflexion ; et avant que
» j'eusse repris assez de calme pour
» songer aux moyens de subvenir à
» mon existence , une amie de mon
» âge , que j'aimais tendrement , et qui
» sortait de pension pour retourner à la
» maison paternelle , dans le nord de
» l'Angleterre , me pressa de l'accom-
» pagner , et de passer quelque temps
» avec elle à la campagne.

» Je trouvai , dans ma chère Sophie ,
» toutes les consolations que ma dou-
» leur pouvait recevoir ; et d'après ses
» vives instances et celles de son père ,
» qui voyait que le bonheur de sa fille
» semblait être de me conserver près
» d'elle , je passai dans ce lieu trois
» années qui s'écoulèrent au milieu des
» jouissances tranquilles de l'amitié et

» de ces plaisirs innocents qui nous
» rendraient heureux , si le cœur pou-
» vait se contenter , lorsqu'un jeune
» baronnet , agréable autant qu'il était
» perfide , vint troubler notre félicité.

» Ma Sophie eut le malheur de fixer
» son attention dans un bal ; ses traits
» n'étaient pas réguliers , mais elle
» avait une figure intéressante ; sa taille
» avait une grâce infinie , et dans sa
» personne il régnait un air de jeu-
» nesse , de sensibilité , d'innocence ,
» qui semblaient ne devoir inspirer
» qu'une passion délicate , et qui au-
» raient désarmé un être moins dépravé
» que celui qui l'admirait seulement
» pour la perdre.

» C'était le bouton de rose que les
» rayons du soleil n'avaient pas encore
» frappé.

» Son cœur était sensible , mais elle
» n'avait pas encore trouvé l'objet qui
» semblait en être digne ; tous ses sen-

» timents étaient généreux et roma-
» nesques à l'excès.

» Son père était alors en Hollande ,
» où la mort d'un parent qui lui laissait
» un héritage , l'avait appelé ; nous
» étions seules , sans protection , aban-
» données à la malheureuse inexpé-
» rience de la jeunesse , et maîtresses
» absolues de nos actions ; j'étais l'aînée
» et j'avais à peine dix-huit ans , lors-
» que le mauvais destin de ma Sophie
» conduisit Charles Verville au bal , où
» elle le vit pour la première fois.

» Il dansa long-temps avec elle et
» s'efforça de lui plaire par ces petits
» riens , ces attentions flatteuses qui ne
» trompent que trop souvent notre sexe
» crédule ; il avait un air tendre , ce-
» pendant timide , modeste et respec-
» tueux ; ses yeux étaient constamment
» fixés sur elle , et lorsqu'il rencontrait
» les siens , il les baissait avec un art

» perfide , comme s'il eût craint de
 » l'offenser.

» Il lui demanda la permission d'aller
 » s'informer de sa santé le lendemain ;
 » il vint ; il était fait pour séduire ; poli ,
 » aimable , doux , insinuant , orné de
 » toutes les grâces extérieures qui peu-
 » vent embellir la vertu et cacher la
 » difformité du vice ; le voir et l'aimer
 » était presque la même chose.

» Il sollicita la faveur de continuer
 » ses visites , ce qu'il lui fut trop aisé
 » d'obtenir. Pendant l'espace de deux
 » mois , il ne laissa pas écouler un seul
 » jour sans nous voir ; sa conduite ne
 » se démentait pas ; il avait une telle
 » réserve qu'il aurait à peine alarmé
 » le caractère le plus défiant ; que fal-
 » lait-il espérer de nous , jeunes , fran-
 » ches , naïves , étrangères à la moin-
 » dre expérience du monde , et pré-
 » venues si fort en faveur d'un homme

» dont la conversation peignait une
» âme où régnaient toutes les vertus ?

» Je l'avouérai en rougissant ; ce fut
» uniquement la préférence qu'il parut
» donner à mon aimable amie , qui put
» garantir mon cœur du sentiment qui
» l'a perdue.

» Il lui fit une déclaration avec tout
» l'art spécieux que le vice pouvait in-
» venter pour séduire l'innocence. Le
» respect, l'estime, paraissaient éga-
» ler sa passion ; il parlait de l'honneur ,
» du charme d'une union formée seu-
» lement par la tendresse ; il souhaitait
» le retour de son père , pour lui de-
» mander la main de sa fille ; il pré-
» tendait compter impatiemment les
» heures de cette absence qui retardait
» son bonheur ; il l'engageait même à
» l'instruire , dans une lettre , de sa
» passion et de ses vœux.

» Le jeune cœur de ma Sophie , neuf
» au sentiment de l'amour , se livra

» trop facilement à ses douces impres-
» sions ; elle aima , elle chérit jusqu'à
» l'idolâtrie le plus vil des humains ;
» elle eût regardé comme une espèce
» de sacrilège d'avoir aucune volonté
» qui ne fût pas conforme à la sienne.
» Après quelques mois d'une assi-
» duité continuelle , son père devant
» arriver sous peu de jours , il insi-
» nua , comme accidentellement , qu'il
» souhaiterait sa fortune moins consi-
» dérable , afin d'être encore plus as-
» suré qu'elle ne l'aimait que pour lui
» seul. Il blâma cette délicatesse , mais
» il la rejeta sur un excès d'amour ; il
» jura qu'il voudrait mourir plutôt que
» de l'offenser ; que cependant il dé-
» sirait avec ardeur avoir la certitude
» que sa passion était sans réserve.
» Généreuse , confiante , empressée
» de lui prouver la tendresse de son
» affection , elle tomba dans le piège ;
» elle consentit à s'éloigner avec lui ,

» à vivre quelque temps retirée dans
» une campagne, où elle ne verrait que
» lui seul, après lequel délai il s'en-
» gageait à l'épouser publiquement. Il
» parut dans l'extase de cette preuve
» d'amour, ensuite il feignit d'hésiter à
» l'accepter ; et, voulant exciter la gé-
» nésité de son âme qu'il connaissait
» fraîche et naïve, et par-là même in-
» capable de soupçonner l'artifice, il
» la conduisit à le presser de se dé-
» vouer elle-même au malheur.

» Cependant, pour garder, autant
» que possible, le secret de cette dé-
» marche (car il assurait prendre l'in-
» térêt le plus vif à cet honneur dont
» il méditait la perte), il fut convenu
» entre eux qu'il partirait immédiate-
» ment pour Londres, et qu'elle le sui-
» vrait sous le prétexte d'aller visiter
» une parente qui demeurerait à quelque
» distance. La chose la plus difficile
» était de savoir comment on pourrait

» me tromper dans l'exécution de ce
» projet.

» Jusqu'alors elle n'avait jamais caché
» la moindre pensée à sa bien-aimée
» Fanny , et il n'aurait pu encore la
» déterminer à me rien dissimuler , si ,
» par une adresse hypocrite , il ne lui
» eût persuadé que je nourrissais une
» passion secrète pour lui , et qu'il y
» aurait de la cruauté et de l'impru-
» dence à m'initier dans le secret.

» Rien ne pouvait montrer mieux la
» puissance de l'amour , que de voir
» ma chère Sophie , entraînée par cet
» impérieux sentiment , recourir à l'ar-
» tifice avec l'amie la plus chère qu'elle
» eût au monde.

Un indigne écrit d'imposture m'en-
» voya chez une parente pour quel-
» ques semaines , et le même jour
» Sophie suivit son infâme séducteur ,
» laissant , pour son père et pour moi ,
» des lettres dont le sens était de

» nous persuader qu'ils étaient mariés
» secrètement.

» Ma douleur et celle de ce malheu-
» reux père sont plus faciles à conce-
» voir qu'à dépeindre. Sévère par sa
» nature , il lui retira pour jamais son
» cœur et sa fortune , et il fit la dona-
» tion entière de ses biens à un neveu
» qu'il avait alors à l'université.

» Quant à moi , les seules sensations
» que j'éprouvais étaient le chagrin et
» les tendres sollicitudes de l'amitié.
» Je partis sans délai pour la ville , et
» je pris en secret tous les moyens qui
» pouvaient me découvrir sa retraite ,
» mais vainement , lorsque près d'une
» année ensuite , me trouvant à Lon-
» dres chez une amie de ma mère , une
» femme-de-chambre qui avait été au
» service de ma chère Sophie , me vit
» dans la rue et me reconnut. Ce fut
» par elle que j'appris la triste situation
» où elle était réduite , abandonnée de

» son amant , et dans le moment où sa
» tendresse lui était le plus nécessaire.

» Je volai chez elle , et je la trouvai
» dans une misérable chambre , où ,
» sans une extrême propreté , rien n'au-
» rait pu me faire supposer qu'elle avait
» connu des jours plus heureux ; la per-
» sonne qui m'avait amenée la servait.

» Elle était dans son lit , pâle , mai-
» gre , abattue ; et l'aimable enfant que
» vous avez vu près de moi , reposait
» dans ses bras.

» Quoiqu'elle fût préparée à ma vi-
» site , elle n'eut pas assez de force
» pour supporter l'impression que lui
» fit ma vue ; je courus à elle , et se
» levant un peu de son lit , elle jeta ses
» faibles bras autour de mon cou , et
» ne put dire que ces paroles : *Ma*
» *chère Fanny , est-il possible !* et elle
» s'évanouit.

» Nos soins l'ayant rappelée , elle
» s'efforça de se remettre de son trou-

» ble ; ses yeux étaient fixés tendre-
 » ment sur moi ; elle pressait mes mains
 » entre les siennes ; ses larmes cou-
 » laient en silence ; elle portait ses re-
 » gards sur son enfant , puis ensuite elle
 » les attachait sur moi ; elle aurait voulu
 » parler , mais les sentiments qui l'a-
 » gitaient ne pouvaient trouver d'ex-
 » pression.

» Je la suppliai de reprendre du
 » calme , et je lui promis de passer la
 » journée avec elle ; je n'osais pas en-
 » core, dans la crainte de lui causer une
 » émotion trop vive pour son état , lui
 » dire que nous ne serions plus séparées.

» Je pris un logement dans la maison
 » qu'elle habitait , et je résolus de con-
 » sacrer tous mes soins au rétablisse-
 » ment de sa santé ; puis après j'es-
 » pérais que ma petite fortune et mon
 » industrie pourraient subvenir à notre
 » existence.

» Je veillai près d'elle la même nuit ;

» elle eut quelques instants de repos ,
» et le matin elle paraissait mieux ; elle
» m'instruisit des particularités dont je
» viens de faire le détail ; elle chercha
» cependant tous les moyens de pallier
» la conduite cruelle du malheureux
» dont je ne pouvais entendre le nom
» sans horreur.

Elle eut , vers le soir , une petite
» fièvre ; je fis venir un médecin qui la
» trouva dangereuse. Quelle douleur
» n'éprouvai-je pas à ce funeste avis ?
» Son mal empira ; je ne la quittai pas
» un moment.

» Dans la matinée suivante, elle m'ap-
» pela , me prit la main ; et , me re-
» gardant avec une expression de ten-
» dresse qui me sera toujours présente :
» « Ma chère , ma seule amie , dit-elle ,
» je sens que je vais mourir ; vous êtes
» venue pour recevoir le dernier sou-
» pir de votre infortunée Sophie ; je
» souhaite avec ardeur obtenir le par-

» don et la bénédiction de mon père ,
 » mais je n'ose les demander.

« La faiblesse de mon cœur a causé
 » ma ruine ; je suis abandonnée , per-
 » due par celui qui régnait sur toute
 » mon âme , celui pour qui j'aurais sa-
 » crifié mille fois ma vie ; il me laisse
 » mourir avec mon enfant , et cepen-
 » dant je l'aime encore avec une pas-
 » sion qui ne peut s'éteindre qu'avec
 » moi ; la douleur mortelle de sa perte
 » m'entraîne au tombeau. »

Ici , sa voix faible expira sur ses lèvres ; elle s'arrêta quelques instants ; puis , recouvrant la force de parler , elle ajouta :

« Quelle que soit la dureté qui pa-
 » raisse dans cette demande , et les em-
 » barras où elle puisse vous exposer , ma
 » généreuse amie , je vous conjure de
 » ne pas abandonner mon enfant ; sau-
 » vez-le des malheurs qui le menacent ;

» soyez son appui ; qu'il trouve en vous
» une mère aussi tendre et plus ver-
» tueuse que la sienne.

» Je sais, ma Fanny, que je vous
» perds à jamais par cette cruelle prière ;
» mais quelle autre que vous aura pitié
» de ce pauvre innocent ? »

» Incapable de répondre , le cœur
» brisé d'une angoisse déchirante , je
» saisis l'aimable enfant que je pressai
» contre mon sein ; je l'embrassai , je
» le baignai de mes larmes.

» Elle m'entendit ; un rayon de plai-
» sir vint briller dans ses yeux mou-
» rants ; je tenais encore l'enfant pressé
» contre mon cœur ; elle nous fixa l'un
» et l'autre avec un regard où se pei-
» gnait encore la tendresse au milieu
» de l'égarement , puis elle joignit ses
» mains , et , murmurant doucement
» une prière fervente au ciel , sa tête
» se baissa , et , sans avoir exhalé un
» soupir , elle n'était plus !.....

» Ce n'est pas à vous , Madame , que
» j'aurai besoin de peindre ma situation.

» Aucun langage n'aurait pu rendre
» mon désespoir ; je voyais , dans ce
» corps inanimé qui gissait devant moi ,
» l'amie de mon âme , l'être le plus
» doux et le meilleur de son sexe ; je
» voyais son cœur déchiré par l'ingra-
» titude de celui qu'elle avait si ten-
» drement aimé ; sa vertu , le jouet d'un
» séducteur , et l'innocent fruit de sa
» faiblesse couvert de sa honte.

» Et cet affreux enchaînement de
» malheurs , je le voyais causé par une
» sensibilité dont les caractères les plus
» généreux sont seuls capables ; par
» cette noble droiture de l'âme , qui
» rend impossible d'en suspecter une
» autre.

» Emportée par le sentiment de ma
» douleur , je couvris de baisers la
» figure pâle de ma Sophie ; je parlai à
» ses restes glacés ; je pris l'engagement

» de protéger le tendre orphelin qui
» me souriait , et de ses petites mains
» pressait les miennes , comme s'il eût
» été sensible à l'affection que je lui
» promettais.

» Aussitôt que j'eus repris assez de
» calme pour être capable d'une occu-
» pation , j'écrivis au père de Sophie
» le détail de sa mort , et il eut l'inhu-
» manité de se refuser à voir son enfant.

» Je dédaignai de m'adresser à son
» meurtrier , et je me retirai dans cette
» campagne où je suis , voulant rester
» inconnue , et déterminée à consacrer
» ma vie entière à l'aimable innocent ,
» et à le soutenir par mon industrie que
» j'espérais de la bonté du ciel voir
» réussir.

» La personne fidèle qui avait servi
» Sophie , me pria de la garder avec
» moi ; nous faisons des ouvrages de
» couture et de broderie pour les mar-
» chands des villes voisines , et ce petit

» bénéfice nous mit toujours au-dessus
» du besoin.

» Je connais toutes les conséquences
» de la tâche que je me suis imposée ;
» je sais qu'elle me force à renoncer
» au monde et à toute espérance de
» bonheur pour moi-même ; mais je
» n'abandonnerai pas ce cher petit mal-
» heureux à qui le sort ne laisse pas un
» appui ; je ne trahirai pas la confiance
» d'une amie expirante dont les der-
» niers moments furent adoucis par
» l'espoir que son fils trouverait en moi
» les soins d'une mère.

» Vous avez eu la bonté de me té-
» moigner un vif désir de m'obliger.

» Sir Charles Verville est mort ; une
» fièvre, suite de ses débauches, l'em-
» porta en peu de jours. Son frère, sir
» William, est d'un caractère estima-
» ble. Si le colonel Rivers, par ses re-
» lations avec le grand monde, peut
» l'informer de cette histoire, il est

» possible que son humanité procure à
» mon petit Charles un avenir plus heu-
» reux que mes faibles ressources ne
» peuvent lui promettre.

» Votre bonté , Madame , rendrait
» inutile une plus longue explication.
» Être malheureux , et ne l'avoir pas
» mérité , sont des droits suffisants à
» votre protection.

» Vous avez un esprit qui vous élève
» au-dessus de ces vils préjugés des
» opinions vulgaires ; vous plaindrez
» l'intéressante victime de son âme con-
» fiante ; vous maudirez la mémoire de
» son barbare destructeur ; vous ap-
» prouverez le zèle que j'ai mis à rem-
» plir son dernier vœu , quoique ma
» conduite fût opposée aux maximes
» générales d'égoïsme , et , si vous en
» avez le pouvoir , vous mettrez de
» l'empressement à servir mon cher
» petit orphelin.

» Avant de vous avoir expliqué ma

» situation , je ne pouvais accepter
» l'offre obligeante dont vous m'avez
» honorée , et vous aller rendre mes
» devoirs à Bellfield ; si la démar-
» che que j'ai faite peut obtenir votre
» approbation , il me sera plus agréa-
» ble encore de vous remercier , vous
» et le colonel Rivers , de l'intérêt que
» vous avez bien voulu témoigner à
» une inconnue qui , avant de s'être
» justifiée , s'en croyait indigne.

» J'ai l'honneur d'être , Madame ,
» avec les plus vifs sentiments d'estime
» et de reconnaissance ,

» Votre très-humble et très-
» obéissante servante ,

» F. WILLIAM. »

Votre cœur , mon cher Fitzgérald ,
vous dira quelles ont été nos réflexions
à la lecture de cette lettre.

Émilie , dont l'âme tendre excuse
les faiblesses , comme elle partage le

malheur des autres, veut aller chercher demain cette aimable héroïne et son pupille pour les garder une semaine à Bellfield ; nous penserons alors à ce qu'il est possible de faire pour eux.

Vous connaissez sir William Ver-ville ; présentez-vous chez lui de ma part avec la lettre ci-jointe ; c'est un homme d'honneur, et j'ai la certitude qu'il prendra soin de ce pauvre innocent qui eût hérité des biens et du titre qu'il possède maintenant, si le père n'eût pas été un monstre d'inhumanité.

Le meurtrier qui porte ses coups dans les ténèbres, n'a-t-il pas une conscience pure auprès de ce vil séducteur qui se fit un jeu de trahir la naïve crédulité de l'innocence ? Que je suis heureux de penser, mon ami, que jamais un soupir de remords dont je sois cause ne s'est élevé dans le sein de la candeur !

Je m'afflige sur la douce victime d'une tendresse aimable en elle-même, quoiqu'elle entraîne tant d'affreuses conséquences, lorsqu'elle n'est pas guidée par la raison.

La femme sensible qui, par une exaltation de sentiments, s'abandonne sans réserve à l'objet de sa passion, doit enchaîner doublement l'honneur des hommes.

Vertueuses moins par des principes raisonnés, que par une délicatesse, une pureté de cœur innée avec elles; d'un caractère naturellement tendre et même à l'excès; conduites par une imagination romanesque, les femmes, ces êtres faibles et crédules, sont trop facilement séduites, lorsqu'on excite leur confiance et leur générosité.

Je ne puis écrire; mon cœur éprouve une telle émotion, que je suis incapable de la moindre chose.

Ne remettez pas un moment à vous informer de sir William Verville.

Adieu. Votre ami,

Édouard RIVERS.

LETTRE CCVI.

Le capitaine Fitzgérald , au colonel Rivers.

28 octobre.

L'HISTOIRE que vous me communiquez me frappe et m'étonne également ; ma chère Bell a laissé couler une tendre larme de pitié sur le tombeau de la pauvre Sophie.

Grâces au ciel , on voit peu de caractères somblables à celui de sir Charles Verville ; un tel degré d'insensibilité et de barbarie n'est pas naturel.

Le cœur humain est né faible , mais non méchant ; avide de plaisirs et de

richesses, mais avec une sorte de bienveillance qui nous empêche de les chercher dans ce qui peut nuire aux autres.

Rien n'est plus faux que cette opinion de quelques gens, que nous sommes naturellement portés au mal ; nous avons, il est vrai, du penchant à satisfaire toutes les passions de l'amour-propre ; mais elles ne sont pas un mal en elles-mêmes ; elles le deviennent seulement lorsqu'elles sont portées à l'excès.

Les passions vicieuses ne sont pas inhérentes à notre nature ; elles ne sont acquises que par degrés, et naissent en général des revers et de la trahison ; un caractère méchant est un caractère dépravé.

Combien cette malheureuse victime n'a-t-elle pas dû souffrir ! Aucun tourment ne peut égaler les combats intérieurs d'un être vertueux qui voudrait

agir d'une manière convenable à sa propre dignité, et se voit entraînée par les passions à se conduire autrement.

Une heure.

Sir William Verville, chez lequel je viens de me présenter, est à Bath ; je vais lui écrire, en lui faisant passer la lettre ; vous aurez la réponse aussitôt que je la recevrai.

Nous allons dîner à Richmond avec lord H***.

Adieu, mon cher Rivers. Bell se plaint que vous n'ayiez pas encore répondu à sa lettre ; j'avouerai que je vous croyais un homme trop galant pour négliger ainsi les dames.

Adieu. Votre ami,

J. FITZGÉRALD.

LETTRE CCVII.

*Le colonel Rivers , au capitaine
Fitzgérald.*

Bellfield , 30 octobre.

J'ATTENDS, mon ami , avec une vive sollicitude les nouvelles que vous devez recevoir de sir William , quoique je ne doute pas qu'il ne se conduise comme il le doit ; nos villageois ne nous quitteront pas que leur sort ne soit déterminé. Je n'ai pas instruit miss William de la démarche que j'ai faite.

Émilie est toujours plus enchantée de l'aimable fille ; je désirerais vivement pouvoir la garder ici comme une compagne agréable , dont le caractère a du rapport avec le sien , et qui , se trouvant à la même époque de la vie , considère les choses sous le même

point de vue ; c'est là tout ce qui mène au bonheur d'Emilie.

Mais, en parlant des rapports de caractère, je ne puis m'empêcher d'observer combien les nôtres ont d'analogie ; dans toutes les personnes avec lesquelles je me suis lié, je n'ai jamais rencontré un esprit dont les idées eussent une conformité si parfaite avec les miennes ; un lien d'affection plus fort que votre mérite m'attacherait encore à vous, sans la ressemblance de nos sentiments.

Je pense avec vous que les hommes sont nés vertueux, et que c'est l'éducation et l'exemple qui les rendent autrement.

Vouloir persuader que tous les hommes sont méchants, n'est pas seulement le moyen qu'ils le soient ; mais c'est encore une méthode infallible pour le devenir soi-même.

Un faux et mauvais mode d'instruc-

tion , où , loin de trouver des vérités , nous sommes imbus de préjugés , nous fait regarder la race humaine comme celle de bêtes féroces , tandis que l'on devrait plutôt nous apprendre à nous considérer comme des frères , liés par une obligation mutuelle , et chercher à faire trouver l'intérêt général dans le bien particulier de chacun.

Il n'est rien de plus vrai que cette réflexion d'un auteur que ,

« Le véritable amour de soi-même et l'amour social ne sont qu'une même chose. »

Les passions qui font le bonheur individuel tendent également au bien général de l'espèce.

L'auteur bienfaisant de la nature a voulu que le bonheur public et particulier n'en fissent qu'un seul ; l'homme a cherché vainement à les diviser ; mais , dans ses efforts , il a presque détruit l'un et l'autre.

Il n'est rien où cet ordre divin ne se montre d'une manière plus évidente que dans cette situation de la vie, où non seulement la félicité, mais la vertu de presque tous les hommes, est intéressée ; je veux entendre le mariage. Les entraves que l'égoïsme et l'ambition mettent à ce lien dans la plupart des pays, tendent à encourager le célibat ; et un libertinage destructeur, suite naturelle de cet état, vient donner une force nouvelle à la tyrannie domestique, et soumet les affections généreuses de l'innocente jeunesse à la conduite de ceux dont l'avarice et l'intérêt personnel dirigent toutes les actions ; condamne les tendres victimes du devoir à une vie d'indifférence, de dégoût, et peut-être de honte.

La seule égalité que les parents considèrent en général, est celle de la fortune ; mais un rapport dans l'âge, dans le caractère, dans les agréments per-

sonnels, dans la naissance, l'éducation, l'esprit, les sentiments, peut seul exciter cette affection tendre, sans laquelle il n'est pas d'union qui mérite le saint nom de mariage.

La timide et facile jeunesse peut être conduite dans les bras de l'âge et de l'infirmité ; un vieux seigneur peut offrir son nom à la fille d'un citoyen qu'il méprise, en faisant briller l'or à ses yeux, et elle peut accepter sa main, séduite par l'éclat d'une grande fortune ; mais de semblables liens ne sont uniquement que la plus honteuse espèce de prostitution.

Les hommes qui se marient par des motifs d'égoïsme ou d'intérêt sont excusables ; mais la modestie des femmes est souvent la raison qui leur fait sacrifier le bonheur, dans ce point, en leur donnant une crainte timide de montrer quelque répugnance pour les êtres que leurs parents semblent re-

garder comme les objets les plus propres à exciter leur tendresse.

Il arrive du monde à la maison, ce qui m'empêche de vous dire tout ce que je voulais encore vous communiquer de mes idées.

Adieu. Votre ami,

Édouard RIVERS.

LETTRE CCVIII.

John Temple, au colonel Rivers,

Temple-House, 1^{er} novembre.

Vous me faites une grande injustice, mon cher Rivers, lorsque vous m'accusez d'une légèreté naturelle en amour et en amitié.

Quant au dernier point, mes changements continuels que je reconnais avec franchise ne sont jamais venus d'aucune inconstance, mais de la pré-

cipitation et de l'étourderie que je mettais à former ces liaisons.

Mon grand défaut a toujours été dans la folie de choisir mes amis sur quelques agréments superficiels, au lieu d'accorder au mérite solide une préférence qui lui était due à plus juste titre.

Mon inconstance en amour n'avait pas un autre motif que la vanité.

Il y a quelque chose de si flatteur dans l'intérêt général du sexe, qu'il faut une grande fermeté de caractère pour résister à cette espèce de galanterie qui l'entretient, quoiqu'elle détruise absolument le bonheur.

Je rougis d'avouer que, dans les premiers temps de mon mariage, j'ai couru plus d'une fois le danger de me livrer à ce goût puéril de conquêtes, malgré toute ma passion pour votre aimable sœur; telle est la force de

l'habitude, car j'aurais infiniment perdu à changer.

Mais je suis aujourd'hui tout-à-fait revenu de ces folies ; mon orgueil a pris une autre direction ; je mets de la gloire à conserver le cœur de la plus séduisante des femmes, comme une plus noble conquête que celle de mille sottises à prétention dont je pourrais fixer les regards, et qui seraient également flattées des hommages de tout autre, du moins de tout autre qui aurait l'avantage d'être un homme à la mode.

Il n'est rien autour de moi qui ne serve à me retenir dans la route du bonheur domestique : le genre de vie que je me suis formé ; votre amitié, votre exemple, votre société et la crainte où je suis de perdre votre estime.

Si j'ai dans le fond du cœur un germe de constance, c'est à votre témoignage et à celui de votre aimable sœur que j'en veux appeler ; je suis votre

ami presque dès l'enfance, et je suis toujours plus son amant.

Elle est mon amie, ma compagne, ainsi que mon amante adorée; son esprit, sa vivacité, son genre agréable d'instruction, répandent un charme infini sur ces moments qui laissent tant de vide avec une ignorante, tout aimable qu'elle soit.

Avec ma Lucie, la possession ne peut jamais fermer la blessure du cœur.

Sa modestie, la pureté angélique de son âme, de sa personne, la rendent

« Mes délices toujours nouvelles. »

Près d'elle j'ai la preuve que si la beauté est mère de l'amour, la délicatesse en est le soutien.

Vénus lui a prêté sa divine ceinture, et partage avec elle le service des grâces.

Mes passions errantes, comme les rayons du soleil réunis sur un verre

ardent, sont fixées maintenant sur un seul point.

Je vois arriver Lucie, adieu. Je ne veux pas lui laisser connaître tout son empire.

Venez demain passer la journée ; nous aurons un petit bal, et nous devons préparer une mascarade pour la semaine prochaine.

Lucie a besoin de consulter Émilie sur son déguisement ; vous et moi nous ne serons pas dans le secret ; nous avons écrit aux Fitzgerald pour les prier d'être de la partie ; je leur enverrai la veille une voiture, ou peut-être je les irai chercher moi-même.

Adieu. Votre ami,

JOHN TEMPLE.

LETTRE CCIX.

*Le colonel Rivers , au capitaine
Fitzgérald.*

Bellfield, 1^{er} novembre.

JE reçois une lettre de Temple qui me donne beaucoup de tranquillité ; il écrit comme un amant, et il avoue son danger passé avec une franchise qui peint mieux la situation présente de son cœur, que toutes les assurances ne pourraient faire.

Mes inquiétudes, au sujet de Lucie, ont un peu troublé mon bonheur ; en Angleterre, où les femmes mariées sont en général les plus vertueuses qui existent, il est d'une grande importance qu'elles aiment leurs maris, et qu'elles en soient aimées ; dans les pays où l'on tolère davantage

la galanterie, c'est une chose moins nécessaire.

Temple saura la rendre heureuse tant qu'elle conservera son cœur ; mais si jamais elle le perd , tout devient à craindre , par la vivacité de son caractère , qui ne pourrait supporter un moment une vie d'indifférence.

Il a cette ardeur d'imagination qui fait naître les vertus ; mais malheureusement elle entraîne aussi plus volontiers à commettre des fautes.

Les caractères froids et tranquilles ressemblent à des sables arides , et les esprits vifs et ardents sont comme ces riches terres qui , lorsqu'elles sont cultivées avec soin , produisent le meilleur fruit ; mais qui , par cette même fertilité , font germer les mauvaises plantes si elles sont négligées.

Son malheur est d'avoir perdu ses parents lorsqu'à peine il sortait de l'enfance , et d'avoir été maître de sa con-

duite et d'une grande fortune dans un âge où les passions nous entraînent au-delà des bornes de la raison.

Je suis le seul être au monde dont il puisse supporter la moindre contradiction ; heureusement pour Lucie je conserve sur lui toute l'influence que l'amitié m'a donnée dès les premiers temps de notre liaison.

Cette influence, le soin qu'elle prendra d'étudier ses goûts en toutes choses, et les avantages précieux qu'elle a reçus de la nature, parviendront, j'espère, à fixer cet astre errant.

Lucie me dit qu'elle vous a prié d'assister à une mascarade qui doit se faire à Temple-House ; vous nous obligerez tous extrêmement de vous rendre à cette invitation.

Vous ne me dites pas si l'affaire concernant votre grade de major est prête à s'arranger ; dans le cas où vous seriez

(137)

forcé de retourner immédiatement à la ville, Temple vous renverrait.

Adieu.

Votre ami,

Edouard RIVERS.

On m'apporte à l'instant votre dernière lettre ; vous avez raison ; nous autres voyageurs américains , nous avons de grands désavantages ; nos imaginations sont restreintes ; nous n'avons pas la pompe orientale à mettre dans nos descriptions , seulement les grâces simples et modestes de la nature.



LETTRE CCX.

Le capitaine Fitzgérald , au colonel Rivers.

4 novembre.

SIR William est de retour à la ville ; je l'ai vu ce matin , il désire voir l'ex-

fant ; il m'a dit que son frère , dans ses derniers moments , avait parlé de cette histoire le cœur plein de toutes les angoisses du remords , et lui avait recommandé instamment de prendre soin de cet orphelin , s'il pouvait le découvrir ; qu'il avait fait plusieurs recherches , mais toujours en vain , et qu'il se trouvait heureux que le hasard lui offrit cette découverte.

Il parle de placer quatre-vingt mille livres sur la tête de l'enfant , et de s'occuper lui-même du soin de son éducation.

Je suis fâché de l'impossibilité où je suis de me trouver à votre mascarade ; mais mon affaire touche précisément à sa crise ; Bell attend de madame Rivers le détail circonstancié de cette partie , et désire être promptement dans le secret de l'habillement des dames , quoique vous n'en soyiez pas ; elle vous prie de nous envoyer votre jolie pay-

sanne et son pupille ; nous aurons soin de les présenter d'une manière convenable à sir William.

Je suis trop pressé pour vous écrire plus longuement.

Adieu mon cher Rivers ,

Votre affectionné ,

J. FITZGÉRALD.

LETTRE CCXI.

M^{me} Rivers , à M^{me} Fitzgerald.

8 novembre.

OUI, ma chère Bell , la politesse est sans doute une vertu morale.

Comme nous sommes des êtres formés pour la société , et que nous ne pouvons être heureux sans elle , il est du devoir de chacun de chercher à la rendre aussi douce, aussi agréable qu'il le peut ; et cela consiste seulement dans

une certaine attention envers les autres, qui s'accorde avec ce que nous devons à nous-mêmes ; tout ce que nous leur donnons en civilités, nous sera rendu en égards. L'insolence et la mauvaise éducation se font détester parmi tous les hommes.

Je languis de vous voir, ma chère Bell ; le charme que je trouve dans votre conversation a détruit mon goût pour celle des simples connaissances, tout agréable qu'elle puisse être.

Il est dangereux de se livrer aux délices de l'amitié ; elles nous rendent trop indifférents aux relations ordinaires.

Mais quels sont les autres plaisirs qui soient dignes de ce nom ? Lesquels peuvent offrir leur délicatesse et leur vivacité ?

Je m'occupe à la préparation de la mascarade qui doit avoir lieu le 18 ;

je suis extrêmement contrariée de penser que vous ne serez pas avec nous.

Mon habit est simple et sans ornement ; mais je lui trouve de la grâce, et je crois qu'il me siéra bien ; c'est celui d'une paysanne française. Lucie doit être une sultane éblouissante de diamants , et ma mère une matrone romaine.

Je choisis cet habillement, parce que j'ai quelquefois entendu mon cher Rivers l'admirer ; paraître un instant plus agréable à ses yeux , est un objet digne de toute mon attention.

Adieu. Votre sincère amie,

Émilie RIVERS.

LETTRE CCXII.

*Madame Fitzgerald, à madame
Rivers.*

Londres, 10 novembre.

ASSURÉMENT, ma chère, l'amitié est une fort jolie invention, et après l'amour, il n'est rien dans le monde qui donne un charme aussi vif à la société.

Cependant la prudence sévère de l'âge nous laisse à nous, pauvres femmes, encore à peine ce plaisir, tout innocent qu'il est.

Je me rappelle que ma tante Cécile, qui mourut à soixante-six ans, sans avoir jamais senti le moindre mouvement d'affection pour aucun être humain, me disait souvent qu'une femme

modeste et prudente ne devait rien aimer dans le monde qu'elle-même.

Pour moi, je trouve que l'on doit plutôt nourrir que réprimer les douces propensions du cœur, et qu'il est permis d'apprécier le mérite jusque dans cette *mauvaise* créature, appelée l'homme.

Je vous aime infiniment, Émilie; mais, je ne vous le cache pas, l'amitié que m'inspirent les hommes a peut-être encore plus d'attrait pour moi; et je pense qu'il y aurait une sévérité ridicule à s'interdire un pareil sentiment, qui nous priverait des plus vifs et des plus innocents plaisirs du cœur.

Ce pressant désir de plaire que l'on sent beaucoup mieux pour un ami, est en lui-même une très-agréable sensation.

Vous direz que je suis une coquette même en amitié, et je ne sais si vous n'aurez pas raison. J'aime passionné-

ment Fitzgerald; cependant, je préfère que d'autres hommes me regardent avec complaisance; je suis plus empressée que jamais de fixer l'attention des aimables trompeurs, et quoique je rende justice à votre esprit, à votre jugement, à tous les sentiments que vous exprimez si bien; malgré tout cela, j'aime encore mieux la conversation de Rivers que la vôtre.

Les femmes ne peuvent pas se dire entre elles des choses agréables; et si elles le faisaient, rien ne serait plus insipide; tandis qu'un ami.....

C'est très-différent, ma chère; le premier système de morale que j'écrirai contiendra cent pages au moins sur cet important sujet.

Vous observerez que je ne m'oppose en rien à ce que vous ayiez de l'amitié pour mon époux; je suis la meilleure personne du monde, et celle qui dé-

sire le plus augmenter les innocents plaisirs de la vie conjugale.

A propos d'innocents plaisirs , je trouve que votre belle-sœur est une excellente politique ; appeler chez elle tous ceux qui sont dans le goût de Temple est le plus sûr moyen d'empêcher qu'il ne les cherche au-dehors.

Je suis désolée de ne pouvoir assister à votre mascarade ; c'est ma folie , et j'ai ici le plus joli déguisement du monde ; je suis presque tentée de m'éclipser pour un jour où deux.

Adieu. Votre amie ,

BELL FITZGÉRALD.

LETTRE CCXIII.

*Le colonel Rivers, au capitaine
Fitzgérald.*

Bellfield, 12 novembre.

IL vous plaira d'informer votre petite syrène, que je ne lui permettrai pas de perdre mon Émilie.

Je mets obstacle aux amitiés de notre sexe, qui ne peuvent convenir qu'aux dames d'un caractère français.

Je désire absorber en moi-même tous les mouvements affectueux d'Émilie, et j'envierais à un archange le moindre partage de son cœur, ou, si vous le voulez, de son amitié.

Cependant, pour ne pas être trop sévère, puisque la rigide pruderie ne permet pas que les femmes aient aucun penchant doux, je veux bien que les

dames scrupuleuses de tous rangs , de tout âge , laides et jolies , petites et grandes , jètent le voile de l'amitié entre leurs cœurs et le monde.

Il fait aujourd'hui le plus beau temps qu'on puisse voir , quoiqu'au milieu de novembre ; un air doux comme celui d'avril , et un soleil dont l'éclat me rappelle celui du Canada.

Je me suis baigné dans le canal qui passe à l'extrémité de mon jardin , le même où je nageais dans mon enfance ; cette idée m'a causé une sensation délicieuse ; elle a porté dans mon cœur la douce gaîté de ces heureux jours d'innocence et de joie.

De tous les préjugés qui tiennent aux objets visibles , le plus fort et le plus agréable est celui qui nous attache au lieu de notre naissance.

Chère patrie ! unique séjour du vrai bonheur ! je serais disposé le mieux

du monde à faire une invocation aux dieux pénates.

Nous perdons de vue ces aimables divinités ; mais elles sont vengées : les véritables jouissances ne peuvent se trouver que sous leurs auspices.

Je ne sais comment cela se fait, mon cher Fitzgerald, mais je ne sens pas refroidir en moi l'amour de mon pays.

Je trouve encore agréable le paysage qui m'entourne, quoique le changement de saison l'ait rendu moins gracieux qu'il n'était lorsque je vins me fixer à Bellfield ; nos soins champêtres suffisent pour nous occuper, sans nous causer de fatigue ; ma mère nous a fait présent d'un excellent choix de livres ; elle et Emilie sont d'une société charmante ; le voisinage est composé de personnes agréables, et ce que l'on devrait toujours considérer en se fixant à la campagne, c'est qu'elles

ne sont pas d'une fortune supérieure à la nôtre.

Les soirées deviennent longues ; mais elles n'en sont que plus gaies ; j'aime le plaisir de la table , non pour lui-même , car personne au monde n'y est plus indifférent , mais parce qu'il répand la gaiété sociale , et qu'il met tous les convives en harmonie avec eux-mêmes et avec les autres.

Les soupers de mon Émilie sont délicieux ; mais notre revenu modique nous empêche de les renouveler souvent ; si j'étais riche , ce serait là mon premier luxe.

Pour combler la mesure de mon bonheur , Émilie se plaît dans ma retraite et place toute sa félicité dans mon affection.

Nous sommes si peu seuls , que je trouve toujours passés trop vite nos instants de confiance intime ; lorsque

je la quitte, je me rappelle mille choses que j'avais encore à lui dire, mille nouveaux plans que je voulais lui communiquer, et j'attends avec impatience le moment de revoir sans contrainte la plus aimable et la plus chérie des femmes.

Il ne manquerait rien aux délices de ma situation, si je ne voyais pas quelquefois, sur cette douce physionomie, un nuage de tristesse, qui pourtant se dissipe au moment où mes yeux rencontrent les siens.

Je vais partir pour la maison de Temple, et la chaise est à la porte.

Adieu, mon cher ami. Votre affectionné,

Édouard RIVERS.

L E T T R E C C X I V .

*Madame Fitzgérald , au colonel
Rivers.*

14 novembre.

Ainsi donc, mon rigide censeur, vous désapprouvez nos liaisons d'amitié avec votre sexe; je vous croyais une idée plus juste des choses en général.

Fitzgérald et moi nous avons discuté sur les mœurs anglaises et françaises au sujet de la galanterie.

La grande question était de savoir ce qui blesse un homme davantage, de la mauvaise conduite de sa femme ou de celle de sa fille.

Il y a beaucoup à dire des deux côtés.

L'on a quelques chances à courir en souffrant la coquetterie dans l'une et

l'autre ; toutes les deux contribuent à répandre du charme dans la conversation ; elles introduisent l'aisance et la politesse dans la société , mais ces agréments sont dangereux pour les mœurs.

Cependant nos coutumes tendent plus à produire de bons effets , en ce que l'amour qu'elles favorisent a le mariage pour but , le seul qui puisse faire le bonheur d'un caractère estimable.

La coquetterie d'une jeune personne a des vues qui s'allient souvent avec l'honneur ; mais celle d'une femme mariée n'en peut avoir aucune ; elle est seulement d'usage pour passer le temps.

Quant à la véritable galanterie , le genre français gâte moins l'esprit des hommes , et le nôtre est plus favorable à la paix des familles.

Je pense que je conserve , d'une manière admirable , le juste équilibre de l'argument.

Mon avis , cependant , c'est que si

les hommes se mariaient par attachement, rien de semblable à la galanterie n'existerait.

L'orgueil et le fasté détruisent entièrement le bonheur ; c'est du choix que nous faisons dans le mariage , que dépend toute notre félicité , et nous le fixons par des motifs plus frivoles que ceux qui nous déterminent dans les affaires communes de la vie.

J'ai connu autrefois un homme qui se croyait très-amoureux , et qui , malgré l'ardeur de sa passion , attendait paisiblement qu'il eût un état pour épouser sa maîtresse , quoiqu'il eût d'ailleurs une fortune aisée.

Les mœurs actuelles sont extrêmement nuisibles aux tendres affections.

Les amants de l'ancien temps n'avaient que des dragons à combattre ; ceux d'aujourd'hui ont à vaincre des monstres plus terribles , l'avarice et l'ambition.

Tout ce que je dirai encore à ce sujet , c'est que les deux êtres les plus heureux que j'aye rencontrés jamais , étaient un ministre et sa femme , dont le revenu s'élevait au plus à cent louis.

Voilà une épître passablement philosophique, sentimentale, et d'un genre tout-à-fait récréatif.

Mais vous la méritez pour n'avoir pas répondu à ma dernière qui était charmante.

J'aime les idées coquettes d'Émilie , au sujet de son déguisement pour la mascarade ; elles me prouvent que vous êtes encore amants.

Je me rappelle que le premier symptôme qui me fit découvrir ma tendresse pour Fitzgérald , fut l'attention extrême que je donnais à cet objet ; j'essayais vingt chapeaux différents lorsque je l'attendais à Sillery.

Mais avant de terminer l'article de la galanterie , je dois vous dire ce qui

me charme en vous et en mon cher mari ; c'est que vous n'avez jamais dit un seul mot devant Émilie et moi , qui pût nous faire soupçonner que vous eussiez eu la moindre liaison ; c'est une délicatesse qui m'a convaincue de la sincérité de votre attachement plus que n'auraient pu faire tous les vœux des amants qui se vantent de les rompre.

J'ai quelquefois été blessée de la conduite opposée de Temple , et j'ai remarqué la peine qu'elle faisait à Lucie , quoique sa vive crainte de lui en causer à lui-même l'eût empêchée de la témoigner ; j'ai vu , dans une occasion semblable , un sourire sur ses lèvres , tandis qu'une tendre larme de regret tombait de ses yeux.

Une femme , dont l'orgueil est la seule passion , écoute avec plaisir le détail de vos conquêtes passées , et les regarde comme des victimes immolées à la supériorité de ses charmes ; à ces

êtres vains, il est bien d'en parler ; mais pour flatter le cœur d'une femme qui aime véritablement, vous devez être trop entièrement dominés par la tendresse qu'elle vous inspire, pour revenir sur le passé ; vous ne devez pas même offrir à son imagination la pensée que vous ayiez eu d'autres engagements ; nous connaissons l'existence de telles choses dont il serait mieux de n'avoir pas éveillé l'idée ; je suis peut-être dans l'erreur ; mais je raisonne d'après mes propres sensations.

J'aime infiniment une pensée que j'ai trouvée dans un petit roman français :

« Un homme qui ne peut plus compter ses
 » bonnes fortunes, est de tous celui qui connaît
 » le moins les faveurs ; c'est le cœur qui les ac-
 » corde , et ce n'est pas le cœur qu'un homme
 » à la mode intéresse ; plus on est *prôné* par les
 » femmes , plus il est facile de les avoir , mais
 » moins il est possible de les enflammer. »

Vérité incontestable pour laquelle je
 lèverai volontiers la main.

Deux heures.

JE reçois des nouvelles de votre sœur ; elle me mande qu'Émilie va devenir une petite philosophe ; qu'elle lit Bay , Derham et cinquante autres vieux originaux dont on n'a jamais entendu parler ; qu'elle cherche à découvrir à travers un microscope les merveilles de la création.

Combien le mariage donne de science aux jeunes dames ! Je pense que nous verrons bientôt paraître un ouvrage sur ses découvertes.

Elle me dit encore , que vous avez de petites tracasseries d'amants , des querelles qui s'appaisent de la plus jolie manière du monde.

C'est là précisément où je voudrais amener Fitzgerald ; mais le rusé qu'il est ne veut pas se quereller avec moi , quoi que je puisse faire ; je suis sûre

que ce n'est pas ma faute , car je lui en donne sujet tous les jours de sa vie.

Shenstone dit avec une justesse infinie :

« La réconciliation est le plus tendre partage
» de l'amour et de l'amitié ; l'âme y développe
» un certain agrandissement , et forcée de re-
» venir , elle se reporte vers son objet avec
» une force nouvelle. »

Qui ne voudrait pas se quereller pour le plaisir du raccommodement ? Je serai très-mécontente de Fitzgérald , s'il ne veut pas me laisser quelquefois troubler un peu cette paix continuelle.

Dites à votre sœur qu'elle ne peut être plus fâchée que je le suis du contre-temps qui m'empêche de me trouver à sa mascarade.

Adieu. Votre affectionnée ,

BELL FITZGÉRALD.

P. S. Ne pensez-vous pas , mon cher Rivers , que les mariages formés

par de *prudents* calculs d'intérêt , sont une horrible espèce de marché ? N'est-ce pas une cruauté , que des parents sordides renferment, sous le même toit , deux pauvres innocents , pour se tourmenter , être leur fléau mutuel , tandis que séparés ils auraient pu se rendre l'un et l'autre très-heureux.

Lorsque nous prenons le temps de la réflexion , et que nous choisissons , pour nous-mêmes , c'est une autre affaire , et je commence à croire possible qu'un attachement dure toute la vie.

Je pense quelquefois à celui que m'inspire Fitzgérald , et je le trouve passionné , auprès du sentiment paisible que j'éprouvais le jour où je l'honorai de ma main , auprès de ces tranquilles moments où nous faisons notre méridienne de l'après midi , assis l'un vis-à-vis de l'autre , dans un fauteuil aux deux coins de la cheminée , lui comme un grave juge de paix de campagne ,

et moi sa très-humble moitié , bonne espèce de femme , comme celle du ministre de la paroisse.

J'ai l'idée , mon cher Rivers , que rien au monde n'est plus triste que d'être une fille surannée ; la perte de ses charmes lui ôte l'heureuse liberté de dire et de faire tout ce qu'il lui plaît. Adieu.

LET TRE CCXV.

*Le colonel Rivers , au capitaine
Fitzgerald.*

Bellfield , 16 novembre.

MON parent le colonel Wilmot arrive tout récemment des Indes orientales , riche et plein du projet de me faire épouser sa fille.

Ma mère a reçu ce matin une lettre de lui , où il presse l'affaire avec une chaleur qui me fait souffrir d'avance ,

pour la contrariété qu'il éprouvera , et je souhaite pouvoir l'en détourner aussi doucement que possible.

Il parle de se trouver à Bellfield vendredi soir , qui est précisément le temps où la mascarade de Temple aura lieu ; j'y resterai pour l'attendre ; j'aurai un domino prêt , et je le conduirai à Temple-House.

Il paraît n'avoir aucune idée de mon mariage et de celui de ma sœur ; je voudrais qu'il ne fût pas instruit du premier avant de connaître Émilie.

La meilleure excuse que je puisse lui donner du refus de son offre , est de lui en montrer l'aimable cause.

Je chercherai à les lier de conversation à la mascarade , et à le faire asseoir près d'elle au souper , sans qu'ils se connaissent mutuellement.

S'il la voit , s'il converse avec elle , sans la prévention que l'idée qu'elle est cause de son désagrément pourrait lui

donner , il ne peut manquer d'avoir pour elle cette admiration que je n'ai jamais vu personne lui refuser.

Sa fille est depuis son enfance en pays étranger , circonstance qui me fait plaisir en ce qu'elle me laisse le pouvoir de refuser sa main , sans blesser aucunement son amour propre et celui de son père ; au contraire , si je l'eusse connue , tous les deux auraient pu se trouver offensés de me voir donner la préférence à une autre.

Elle n'est pas en Angleterre , mais on l'attend chaque jour. Au moment où elle arrivera , Lucie et moi nous irons la chercher pour l'amener à Temple-House ; je désire vivement qu'elle rencontre un époux digne d'elle.

Le colonel Wilmot écrit qu'elle est très-aimable , du moins à ce qu'il a ouï dire , car il ne l'a jamais vue.

Je souhaiterais qu'il fût possible de cacher à jamais cette offre à Émilie ; ma

délicatesse est blessée de l'idée qu'elle puisse en être instruite au moins par ma famille ou par moi.

Ma mère se conduit comme un ange de bonté dans cette occasion ; elle me témoigne qu'elle est parfaitement heureuse que je n'aye consulté que mon cœur dans le choix d'une épouse , et elle parle de la tendresse d'Émilie , comme d'un bien au-dessus de tout prix. Elle ne forme pas même le moindre désir de me voir plus riche que je ne le suis.

Lorsque je n'aurais jamais vu mon Émilie , je n'aurais pas lié mon sort à celui de cette jeune personne , à moins que l'amour n'eût formé notre union.

Cependant n' imaginez pas que j'aye pour la fortune ce mépris romanesque , si pardonnable , je dirais presque , si bien fait pour plaire à dix-neuf ans.

Je connais le monde , peut-être plus que beaucoup d'hommes de mon âge ;

et j'ai vu , sous leur plus beau jour , les avantages de l'opulence .

Je crois qu'un homme estimable non seulement peut , mais doit porter son attention à s'avancer dans le monde , à s'y faire un bien-être , par tous les moyens qui peuvent se concilier avec l'honneur , la probité et son véritable bonheur .

Je n'ai jamais négligé cette espèce de soin , et je l'aurai toujours , mais non par des voies basses ; et la plus vile à mes yeux est celle de vendre sa main dans un mariage de spéculation .

Avec quelle horreur ne regardons-nous pas celui qui s'est avili par un vol ! et l'homme qui se marie seulement par des vues intéressées , n'est-il pas un voleur dans toute l'acception que l'on donne à ce terme ?

Il se livre également comme un esclave ; et la distinction qui existe en-

tre eux , c'est que son état de servitude est de plus longue durée.

Adieu. Je ferai en sorte de vous écrire d'ici à vendredi.

Votre affectionné,

Édouard RIVERS.

LETTRE CCXVI.

M^{me} Fitzgerald , au colonel Rivers.

18 novembre.

FITZGÉRALD ayant des affaires me prie de vous écrire. Vos aimables villageois sont arrivés ; l'extérieur de miss William a quelque chose de très-intéressant , et le petit garçon est un Adonis.

Que le ciel, qui lui a donné l'être, le rende plus honnête homme que son père ! ou je prévois de terribles ravages parmi le sexe.

Nous recevons en ce moment votre lettre ; je suis fâché de vous voir blasphémer le bel âge de dix-neuf ans.

« O source aimable des généreuses
» folies , jeunesse ! Quand tu ouvres
» les cœurs au jour, ils sont purs comme
» la lumière des cieux , doux comme
» le souffle du zéphir , gais comme la
» vive alouette , tendres comme le
» bouton, et prodigues comme le prin-
» temps. »

Vous voyez que je fais un cours de Shenstone , que je voudrais prescrire à tous les esprits pénétrés du triste égoïsme de nos jours.

Le seul moyen d'être bon est de garder toute la vie les erreurs charmantes et généreuses de dix-neuf ans , s'il faut les appeler des erreurs.

Quant à vous, mon cher Rivers, avec tous vos airs de réflexion et de connaissance du monde, vous êtes aussi jeune que jamais.

Témoin votre bonheur extrême d'avoir épousé une femme possédant quarante mille livres au plus , quand vous auriez pu en avoir une qui vous eût apporté vingt fois pareille somme.

Vous êtes toujours un adolescent, Rivers, je suis encore une jeune personne, et j'espère que nous resterons tels aussi long-temps que nous vivrons.

Savez-vous, mon cher ami, que je suis une fille des muses, et que je composais des pastorales à sept ans ?

Je suis ravie de ce talent précocé, parce qu'un vieux médecin m'a dit une fois que c'était, non seulement un symptôme de longue vie, mais encore de longue jeunesse, ce qui vaut beaucoup mieux.

Il expliquait cela, en disant je ne sais quoi sur les esprits vitaux, que je n'entends pas du tout ; mais que peut-être vous pouvez comprendre.

J'aurais été un assez bon poète fe-

melle, si mon père n'eût pas essayé de m'apprendre à l'être suivant les règles de l'art, et n'eût voulu voir tous les griffonages qui sortaient de ma plume; ces muses lyriques sont de jeunes personnes timides qui ne peuvent supporter les regards.

Le génie est comme la sensitive, il se referme au toucher.

Ainsi donc, voilà votre cousin le Nabab de retour; je pense qu'Émilie va faire sa conquête; qu'il n'oublie pas surtout que, s'il eut des obligations au père de Mistriss Rivers, c'est aussi à votre aïeul qu'il en est redevable.

Il peut très-bien distraire de sa fortune deux ou trois cent mille francs qui ne feraient pas de mal à vos petits sœurs.

Adieu! Sir William Verville dîne à la maison, et je n'ai que le temps de m'habiller.

Votre, etc. A. FITZGÉRALD.

LE T T R E C C X V I I .

*Le colonel Rivers, au capitaine
Fitzgérald.*

17 novembre, huit heures du matin.

J E viens de recevoir une lettre du colonel Wilmot ; il ne connaît rien encore de nos affaires domestiques ; il me croit toujours libre , et me parle d'être son gendre comme de la chose la plus assurée , ne considérant pas la possibilité que j'eusse d'autres engagements.

Son histoire, dont il me fait le détail dans cette lettre , est tout-à-fait romanesque. Il était le dernier de sa maison , et fut pourvu selon ce titre ; à dix-huit ou vingt ans, il aima et fut aimé d'une jeune personne qui était aussi peu favorisée que lui de la fortune. Leurs famil-

les qui, des deux cotés, avaient d'autres vues, joignirent leurs propres intérêts, pour l'envoyer aux grandes Indes, et la jeune personne fut renfermée dans la maison d'un ami à Londres, où elle devait rester jusqu'à l'époque où il aurait quitté l'Angleterre.

Avant son départ cependant, ils parvinrent à se réunir, et se marièrent secrètement; le mariage fut seulement connu de son beau-frère qui était l'ami de Wilmot.

Il l'abandonna aux soins de ce frère qui, sous le prétexte de chercher à dissiper sa mélancolie, et la guérir de sa passion, obtint de son père la permission de la conduire en France.

Elle y donna le jour à une fille, et mourut peu de temps après.

Son frère, sans instruire sa famille du secret, éleva l'enfant, comme la fille d'un jeune frère qu'il avait perdu

en France dans un duel ; ses parents , qui moururent peu d'années ensuite , furent informés de ces détails presque à leurs derniers moments , et laissèrent un léger capital pour l'enfant.

Cependant, le colonel Wilmot, après avoir essuyé différents malheurs dans le cours de plusieurs années , pendant lesquelles il entretenit constamment une correspondance avec son beau-frère , la seule personne d'Europe avec laquelle il conserva des relations ; par une suite d'heureux incidents , acquit rapidement une fortune considérable , ce qui lui fit prendre la résolution de revenir en Angleterre , et de me faire épouser sa fille , comme le seul moyen d'acquitter pleinement ses obligations envers mon grand-père qui , le seul de toute sa famille , lui tendit le moindre secours , lorsqu'il s'éloigna de sa patrie.

Il écrivit à sa fille ; et l'instruisant de son dessein , il la prévint de se rendre

à Londres où ils se retrouveraient ; mais elle n'est pas encore arrivée.

Six heures du soir.

Émilie et ma mère sont parties pour aller dîner à Temple-House ; c'est là qu'elles s'habilleront, parce que je dois être surpris.

Sept heures.

Le colonel Wilmot vient d'arriver, c'est un fort bel homme, grand, bien fait, avec un air de dignité que l'on voit rarement ; il est très-brun, et ce qui doit plaire à Bella, il a un nez aquilin ; il paraît avoir à peu près cinquante ans, mais il est moins âgé ; les changements de climat ont presque toujours le désagréable effet d'ajouter quelques années sur la physionomie.

Il s'habille pour m'accompagner à la mascarade ; je l'attends, et je suis forcé de vous quitter.

Adieu. Votre ami,

Edouard RIVERS.

LETTRE CCXVIII.

M^{me} Fitzgerald, à M^{me} Rivers.

Londres, 18 novembre, minuit.

Avec qui pensez-vous que j'aye dîné et soupé aujourd'hui chez un marchand de la cité ? avec votre ancien amant , sir Georges Clayton , tout aussi gai , tout aussi récréatif que jamais.

Quel époux séduisant vous avez perdu , ma chère Émilie ?

Il a été fort déconcerté à ma vue , et il a rougi extrêmement ; mais bientôt recouvrant son aimable et uniforme insipidité de physionomie , il a souri , et constamment souri , comme à son ordinaire.

Il n'a pas une seule fois demandé de vos nouvelles , ni même prononcé votre nom ; comme j'étais priée de porter un

toast, j'ai eu la malice de nommer Rivers ; il a porté sa santé d'un air indifférent, comme s'il n'en eût jamais entendu parler.

Les jeunes Miss de la cité l'admirent infiniment et l'enchantent à leur tour ; elles sont charmées de sa figure, et lui de leur esprit.

Sa mère, pauvre femme, ne put faire réussir le mariage qu'elle avait en vue, lorsqu'elle écrivit ; la famille l'approuvait, mais la jolie fiancée fit un meilleur choix, et dans moins d'une semaine elle congédia sir Georges, pour un jeune homme très-agréable de notre connaissance, M. Palmer, un homme plein d'honneur, digne d'elle à tous égards, eût-elle été vingt fois plus riche. Il a une petite propriété dans le Lincolnshire, et sa maison n'est pas à plus de quinze milles de la vôtre. Je veux établir une liaison entre vous et mistriss Palmer.

Je pense que vous êtes maintenant la plus heureuse des femmes ; que Rivers trouve mille agréments nouveaux dans sa belle paysanne , et que vous êtes dans une vive allégresse de vos charmes , ou , pour m'exprimer autrement , toute glorieuse de votre pouvoir.

Ainsi les vieilles filles de votre voisinage ne louent pas la conduite de miss William.

Quelqu'un m'a dit , ou je l'ai pensé ; je ne sais lequel ; je crois cependant que c'est dans Shenstone que j'ai trouvé cette idée , que les êtres les meilleurs étaient ceux dont le caractère avait été le plus injurié par la calomnie ; comme on remarque en général que les meilleurs fruits sont ceux que l'on voit becquetés par les oiseaux.

Je conviendrai pourtant que les apparences étaient bien un peu contre votre paysanne ; et je pardonnerai à ces bonnes vieilles tantes , si elles ont

toujours , pour fixer leur jugement , des causes de soupçon aussi fondées.

Mais généralement elles condamnent sans pitié de légères indiscretions ; elles établissent le caractère des femmes , d'après leur conduite , dans un âge où elles ne peuvent juger de ses conséquences ; et sur de petites erreurs , elles prononcent une sentence rigoureuse contre celles qui donnent une preuve étonnante de prudence , de n'en pas commettre de plus grandes.

Quant à moi , je pense que ceux qui n'ont jamais été coupables d'aucune légèreté , sont ordinairement les gens qui n'ont en partage que peu de vertus actives.

Une aimable irrégularité plaît au moral , autant que dans la beauté du corps.

Adieu. Votre amie ,

BELL FITZGERALD.

Tout ce que je peux dire , Émilie ,

c'est que, si l'imprudence est un péché, le ciel fasse miséricorde à votre pauvre petite Bella.

D'après ce louable principe sir Georges est le plus vertueux des hommes ; contre laquelle assertion , je crois , vous éleverez quelque doute.

LETTRE CCXIX.

M^{me} Fitzgerald, au colonel Rivers.

Londres , 19 novembre.

Vous avez raison , mon cher Rivers , votre ami le colonel Wilmot me plaît infiniment plus pour son nez aquilin ; je n'en ai jamais vu sur la figure d'un sot.

Il n'est pas malheureux de se voir introduit , à son arrivée , dans une semblable réunion de jolies femmes ; c'est

précisément le placer au milieu des lys et des roses.

Fitzgérald dit qu'il serait jaloux de lui, dans votre estime, s'il avait quinze ans de moins ; mais que les amitiés les plus vives étaient celles où se trouvait une égalité d'âge ; parce que les personnes nées du même temps ont la même façon de penser, et voient les choses sous le même point de vue.

Chacune des saisons de la vie a ses idées qui lui sont particulières ; et nous sommes naturellement portés à ne donner raison qu'à ceux qui sont de la même opinion que la nôtre.

Ne pensez donc pas que c'est une grande preuve de ma passion pour mon *cher époux*, que de répéter ses propres sentiments ?

Mais je passe au sérieux. Sir William est enchanté de son petit neveu ; il a promis de placer sur sa tête la somme dont il avait déjà parlé, de faire

à miss William une pension de cent louis, dont les fonds retourneront, après sa mort, à l'enfant, et il s'est engagé à fournir lui-même à tous les frais de son éducation.

Je brûle de savoir si votre colonel oriental est amoureux d'Émilie.

Ne tardéz pas à nous donner de longs détails.

Adieu. Votre affectionnée,

BELL FITZGÉRALD.



LETTRE CCXX.

*Le colonel Rivers, au capitaine
Fitzgerald.*

Temple-House, samedi matin, onze heures.

NOTRE fête de cette nuit était charmante ; je n'ai jamais rien vu de semblable hors de Londres.

Temple a le meilleur goût , et il avait prodigué la dépense pour la rendre agréable ; les ornements du grand salon avaient beaucoup de magnificence.

Émilie était la plus jolie paysanne que l'on eût jamais admirée ; son vêtement , tout en conservant sa rustique simplicité , avait infiniment de grâces , et sa beauté ne pouvait paraître avec plus d'avantage.

Il y avait dans son air noble et modeste un charme qu'il est impossible de rendre.

L'aisance aimable de sa taille , le contour moelleux de ses bras , cette élégance qui règne dans toute sa personne , les boucles de ses jolis cheveux négligemment retenus avec un ruban , la grâce naturelle de chacun de ses mouvements , tout en elle offrait à l'imagination charmée l'idée flatteuse d'une nymphe bocagère , daignant favoriser quelque mortel de sa présence.

Le colonel Wilmot la contemplait avec des yeux de ravissement , et me demandait si les divinités champêtres avaient quitté leur séjour pour visiter Temple-House.

Je l'ai présenté à l'objet de son extase, et j'ai laissé à mon Émilie le soin d'augmenter l'impression ; j'ai bien fait de hâter notre mariage, un Crésus est un rival dangereux.

Lucie était belle également , mais dans un autre genre ; c'était une sultane parée de tout l'orgueil d'une beauté souveraine ; ses charmes imposaient le respect, ceux d'Émilie attiraient ; son air peignait l'autorité puissante, celui d'Émilie la douce persuasion.

Il y avait beaucoup de jolies femmes ; mais , je vous l'avouerai , mes yeux n'ont vu de beauté que celle de mon Émilie.

Nous allons ce matin faire un petit voyage à Burleigh ; à notre retour j'an-

noncerai le colonel Wilmot à Emilie ,
et je les présenterai l'un à l'autre , dans
les formes convenables ; ils doivent aller
ensemble dans la même chaise ; main-
tenant elle le connaît seulement comme
un de mes amis , et lui comme sa belle
paysanne.

Adieu. Je suis interrompu.

Votre ami

Édouard RIVERS.

J'oubliais de vous dire que j'ai ins-
truit le colonel Wilmot du mariage de
ma sœur , avant de le conduire à Temple-
House , et que j'ai trouvé l'occasion de
le présenter à Temple , sans qu'on l'eût
aperçu.

Emilie est la seule personne de la
maison à laquelle il soit encore étran-
ger ; je le préviendrai de ne pas l'in-
former des vues généreuses qu'il avait
en ma faveur.

LETTRE CCXXI.

M^{me} Rivers , à M^{me} Fitzgerald.

Temple-House, samedi matin.

VOTRE Émilie n'a jamais été plus heureuse que la nuit dernière. Au milieu d'une foule de beautés, les yeux de son Rivers n'ont pas cessé de la suivre ; il semblait ne voir aucun autre objet ; à peine voulait-il me laisser attendre le moment de la collation pour me démasquer.

Mais vous allez me trouver la folie et les idées romanesques d'une jeune fille ; ainsi je vous dirai seulement que j'ai vu avec délices que mon déguisement lui paraissait agréable, et qu'il était charmé de l'attention flatteuse que la société voulait bien me donner.

Il avait amené avec lui un étranger

dont les regards ont presque toujours été fixés sur moi ; il n'est pas jeune , mais extrêmement aimable ; il est encore d'une fort belle figure , et son air a beaucoup de dignité ; il a cette grande politesse du monde , et autant que l'on en puisse juger , sur quelques heures de conversation , un esprit vaste et brillant.

Je n'ai j'amaï rencontré d'homme qui prévint mon cœur aussi favorablement , à la première vue , si j'en excepte Rivers qui m'assure que j'ai fait la conquête de son ami.

C'est lui qui doit être mon chevalier, ce matin , dans un petit voyage que nous allons faire à Burleigh.

Je me rappelle maintenant une chose qui me paraît singulière , c'est que Rivers ne nous a pas encore présentés l'un à l'autre , si ce n'est comme des masques ; cette idée ne m'était pas venue, jusqu'à ce moment ; je pense que c'est

un oubli de sa part, que la confusion de la fête aura causée.

Je ne connais pas même le nom de cet aimable étranger ; seulement j'ai cru voir, par sa conversation, qu'il avait servi autrefois.

Vous ne pouvez imaginer quelle était la beauté de Lucie à cette fête ; son costume était riche, élégant, et semblait fait pour accompagner les grâces nobles de sa personne, qui ne m'ont jamais autant frappée.

Tout ce qui pouvait prétendre aux charmes extérieurs n'était plus rien auprès d'elle.

Vous savez que Lucie porte sa tête avec infiniment de noblesse, ce qui, joint à l'avantage de sa taille, la plus parfaite que puisse avoir une femme, la beauté régulière de ses formes, la dignité naturelle de son maintien, les draperies majestueuses de sa robe et l'éclat de ses diamants, lui donnait un air de su-

périorité que l'on ne peut concevoir ;
supériorité que cependant quelques
personnes ont paru sentir d'une ma-
nière qui , je vous l'avoue , m'a fait de
la peine.

Dans un lieu consacré au plaisir , je
souffre de voir tout ce qui ressemble
à la moindre sensation pénible ; mais
tant que les passions humaines existe-
ront , il sera difficile de les éviter nulle
part.

Il y avait quatre ou cinq autres sul-
tanes , qui semblaient être seulement
les esclaves de sa suite.

Enfin , « Elle avait le port d'une
» Déesse et les mouvements d'une
» Reine. »

Il est heureux pour moi que l'ex-
trême simplicité du genre sous lequel
j'ai paru , ait éloigné toute possibilité
de comparaisons qui eussent été sans
doute à mon désavantage.

J'étais à l'abri dans mon humble ap-

parence , comme le modeste arbrisseau qui s'élève près d'un cèdre ; et le caractère si différent de mon déguisement était ce qui pouvait le mieux servir à m'attirer quelque attention , même à côté de Lucie.

Elle était radieuse comme l'étoile matinale , éblouissante de beauté.

Temple ne voulut pas souffrir qu'elle mît un instant son masque et dérobat la vue de ce teint brillant de jeunesse et de santé que le plaisir et le sentiment de l'admiration générale venaient encore animer.

Ses regards avaient un feu que l'on pouvait à peine fixer.

L'orgueil et l'amour de Temple jouissaient dans toute leur étendue ; il s'enivrait avidement des louanges que l'envie elle-même ne pouvait lui refuser.

Ma mère était parfaitement selon le caractère de son âge ; et lorsqu'elle

parlait à Rivers , elle me donnait l'idée d'Aurélië , cette digne romaine dont elle possède les vertus.

Il portait sur elle des yeux de bonheur et d'attendrissement , qui me le rendaient mille fois plus cher ; elle est réellement une des femmes les plus agréables qui existent.

Je suis forcée de vous quitter ; nous partons à l'instant pour Burleigh que je n'ai pas encore vu.

Adieu. Votre amie ,

Émilie RIVERS.

LE T T R E CCXXII.

*Le colonel Rivers , au capitaine
Fitzgérald.*

Bellfield , jeudi , deux heures.

Nous voici de retour ; le colonel Wilmot est enchanté de Burleigh et toujours plus amoureux d'Émilie.

Il est dans son appartement ; je vais l'y rejoindre pour l'instruire de mon mariage ; il est précisément dans la disposition que je pouvais souhaiter.

Je suis bien sûr qu'il me pardonnera l'offense dont sa belle paysanne est la cause.

Je viens de lui tout apprendre.

Il est contrarié, mais non surpris ; il avoue qu'il n'est pas un homme dont le cœur aurait pu résister à mon Émilie ; il demande qu'elle veuille bien accorder à sa fille une place dans son amitié.

Il insiste pour lui faire un présent de diamants ; c'est, dit-il, à cette seule condition qu'il me pardonnera mon mariage.

Je vais le lui présenter chez elle.

Adieu, pour un moment.

Fitzgerald !... Je respire à peine !...

Le trouble de ma joie !... Cette jeune personne que j'ai refusée !... mon Émilie !... l'auriez-vous imaginé ?...

mon Émilie est la fille du colonel Wilmot !

Lorsque je l'ai annoncé par ce nom, elle a changé de couleur ; mais lorsque j'ai ajouté qu'il arrivait des Indes orientales, elle est devenue tremblante ; une pâleur mortelle a couvert son visage ; sa voix s'est altérée ; elle a prononcé faiblement : mon père ! et elle est tombée sans mouvement sur le sofa.

Il s'est précipité vers elle, l'a pressée ardemment contre son cœur ; il embrassait avec feu ses joues décolorées, lui demandait si elle était réellement son enfant, son Emilie, le cher gage de la tendresse de son Emilie Montaigu.

Peu de minutes après, ayant recouvré ses esprits, elle a fixé sur lui des yeux où se peignait toute l'émotion de son âme ; elle a porté sa main contre ses lèvres ; elle aurait voulu parler, mais les larmes étouffaient sa voix.

La scène attendrissante qui a suivi ce premier mouvement ne peut se rendre par aucun langage.

Je les ai laissés un instant , pour venir partager ma joie avec vous ; mais le temps est trop précieux ; je ne puis vous en dire davantage.

Demain vous aurez encore de mes nouvelles.

Adieu. Votre ami ,

Édouard RIVERS.

LETRE CCXXIII.

Le même , au même.

VOTRE ami est le plus heureux des mortels. Toutes les peines que renfermait le sein de mon Emilie sont dissipées ; la sanction d'un père ne lui laisse plus de vœux à former.

Vous vous rappelez qu'elle avait désiré que notre mariage fût retardé ; son motif était d'attendre le retour du colonel Wilmot.

Quoiqu'il l'eût promise à un autre, elle espérait l'amener à favoriser son penchant ; elle était bien loin d'imaginer que l'époux que lui destinait son père était le fortuné Rivers que son cœur avait choisi.

Liée par un vœu solennel, toutes les particularités de sa naissance étaient un secret qu'elle avait cru même ne pouvoir me confier.

Quoique déterminée à ne jamais se lier à un autre, elle pensait que son devoir l'obligeait cependant à ne pas disposer d'elle-même, avant l'arrivée de son père.

Elle supposait obligeamment qu'il me verrait avec ses yeux prévenus, et qu'il changerait ses vues en ma faveur aussitôt qu'il me connaîtrait ; elle

espérait qu'il voudrait bien couronner son amour , comme la récompense de la soumission qu'elle lui aurait montrée dans le retard qu'elle apportait à son mariage.

Mon importunité et la crainte de me donner un motif de soupçonner sa tendresse , puisque son vœu ne lui permettait pas une explication qui m'eût satisfait , l'entraînèrent à se dégager de son devoir envers un père qu'elle n'avait jamais vu , et qu'elle avait supposé mort , jusqu'à l'arrivée des lettres de mistriss Melmoth , ayant passé deux années sans en avoir aucune nouvelle.

Je devins son époux , et sa résolution fut alors d'abandonner ses droits sur la moitié de sa fortune , en faveur de l'être qui lui était destiné ; elle espérait , par ce moyen , acquitter les obligations d'un père qu'elle ne pouvait payer du sacrifice de son cœur.

(194)

Mais elle écrit à madame Fitzgerald,
et vous dira tout.

Venez donc partager le bonheur de
vos amis.

Adieu. Votre, etc.

Édouard RIVERS.

LETTRE CCXXIV.

M^{me} Rivers, à M^{me} Fitzgerald.

Temple-House, vendredi.

MON RIVERS vous a dit!.. Ma chère amie, quelles sont les expressions qui pourraient vous peindre le transport de votre Émilie à l'heureuse découverte qui l'a réconciliée avec tous ses devoirs?

Ce tourment cruel d'avoir trahi l'obéissance filiale, et qui répandait une secrète amertume sur la joie d'être

unie au plus aimé des hommes, cette peine accablante est dissipée.

Celui dont je m'effrayais tant, cet époux que j'étais bien déterminée à ne jamais accepter était mons Rivers.

Mon père me pardonne ; il excuse le crime de l'amour ; il bénit cette providence divine qui nous a tous conduits au bonheur.

La meilleure des mères partage ma félicité ; elle adresse mille actions de grâces au pouvoir bienfaisant qui récompense les tendres et généreux sentiments que son fils eut toujours pour elle.

Rivers l'entend et se détourne pour cacher ses larmes ; sa tendresse lui donne toute la douceur d'une femme.

Quelle reconnaissance ne devons-nous pas au ciel ! Puisse le souvenir de ses bienfaits se graver à jamais dans nos cœurs !

Ma chère Lucie , Temple , tous , tous sont heureux.

Mais je viens aux détails qui me concernent : Rivers vous a déjà informée d'une partie de mon histoire.

Mon oncle me plaça dans un couvent de France , jusqu'à l'âge de sept ans , avec une personne de confiance ; il me fit partir ensuite pour l'Angleterre , où il me laissa huit années de plus en pension ; alors il me prit avec lui , et me conduisit dans le pays de Kent où était son régiment à cette époque , et où , vous le savez , notre amitié commença , et continua jusqu'au temps où il passa dans un autre qui était pour lors en Amérique , et où je l'accompagnai.

Les affaires de mon père étaient en ce moment dans une situation qui détermin^a mon oncle à saisir la première occasion de m'établir avantageusement.

Je le regardais comme un père ; il m'en avait toujours temoigné les senti-

ments, et j'avais une soumission sans réserve à sa volonté.

Il me promit à sir Georges Clayton, et dans ses derniers instants il me découvrit l'histoire de ma naissance, que j'avais ignorée jusqu'alors, exigeant de moi cependant le serment d'en garder le secret, tant que je serais éloignée de l'auteur de mes jours.

Il mourut, me laissant une légère somme d'environ quarante mille livres qu'il avait reçue pour moi de mon aïeul, et qui était la seule fortune qu'à cette époque de ma vie je devais jamais espérer de posséder.

Mon père alors semblait être perdu pour moi, il se répandait même un bruit de sa mort, et je me crus maîtresse absolue de mes actions.

Je fus près de deux années sans en recevoir aucune nouvelle, et jusqu'à la réception des lettres de mistriss

Melmoth dont vous étiez chargée , j'ignorais si j'avais encore un père.

Différentes circonstances, l'abandon de notre patrie et l'éloignement où nous étions l'un de l'autre empêchèrent l'arrivée de ses lettres.

Les choses étaient dans cette situation , lorsque la main du ciel conduisit mon Rivers à Montréal.

Je le vis, et de ce moment il occupa mon âme toute entière.

Formés l'un pour l'autre, notre amour s'éleva soudain, et fut irrésistible comme la foudre.

Le premier regard de ces yeux charmants me donna un nouvel être ; il éveilla en moi des idées jusqu'alors inconnues.

La plus forte sympathie m'entraîna vers lui , en dépit de moi-même ; je la croyais une simple amitié , mais je sentis qu'elle était plus vive que mes sentiments pour sir Georges , que j'appelais

de l'amour ; toute autre conversation que la sienne me devint ennuyeuse , et chaque instant que je passais loin de lui , je le regardais comme perdu dans mon existence.

Je l'aimai , cette passion s'accrut tous les jours ; je conçus de la haine pour sir Georges ; il me sembla qu'il n'était plus le même ; je cherchai à trouver mille défauts dans un homme qui , peu de semaines avant , me paraissait aimable , et que j'avais consenti à lier à mon sort ; je me déterminai à rompre avec lui , et je sentis mon cœur soulagé d'un poids accablant.

J'éprouvais un trouble extrême à la vue de Rivers ; je brûlais de lui dire qu'il était le maître de mon âme ; j'étudiais ses regards , pour y trouver les sentiments qu'il m'avait inspirés ; ce moment délicieux arriva enfin ; j'eus le bonheur de voir ma tendresse par-

tagée , et de penser que je pourrais consacrer ma vie à rendre heureux le meilleur des hommes.

La lettre de mistriss Melmoth contenait ces ordres de mon père , que si je n'étais pas mariée , je devais rester libre jusqu'à son retour.

Il ajoutait qu'il me destinait à un parent dont la famille lui avait rendu quelques services importants ; que ses affaires ayant éprouvé une heureuse révolution , il avait le pouvoir d'acquitter la dette de la reconnaissance , et s'y croyait engagé ; qu'il espérait en même temps me rendre heureuse , en m'unissant à une famille aimable , à laquelle il était lié par le sang et l'amitié , et en me donnant un époux que sa réputation peignait digne de toute ma tendresse.

Vous pouvez vous rappeler, ma chère Bell , combien je fus affectée à la lecture de ces lettres ; j'écrivis à Rivers ,

pour le prier de suspendre notre mariage ; mais la manière dont il prit cette demande , et la crainte de lui paraître indifférente , me fit oublier tout ce que je devais à mon père , et je fus à lui , à la condition cependant qu'il ne me demanderait jamais l'explication de ma conduite , et qu'il attendrait que j'eusse choisi le moment de la lui donner.

Je ne connaissais pas le caractère de mon père ; il pouvait être un tyran , et nous séparer l'un de l'autre ; Rivers soupçonnait ma tendresse ; le délai que je lui demandais , si mon père eût dans la suite refusé de consentir à notre union , n'aurait-il pas ajouté à ces doutes cruels ? ne pouvait-il pas supposer que j'avais cessé de l'aimer , et que j'attendais l'excuse de l'autorité paternelle , pour justifier l'inconstance de mes sentiments ?

Enfin l'amour l'emporta sur toute autre considération ; si j'eusse persisté

à retarder notre bonheur , je pouvais m'exposer à perdre tout ce que mon âme a de plus cher , le seul objet pour qui la vie me paraisse digne de mes soins.

En recevant la main de Rivers , je pris la résolution d'abandonner tous mes droits sur la fortune de mon père que j'avais offensé par ma désobéissance à ses ordres ; j'espérais cependant que le mérite de Rivers et ma tendresse filiale , lorsqu'il pourrait les connaître , l'engageraient à faire quelque bien à sa fille.

Tout ce que j'attendais était la moitié de sa fortune , et même tout ce que j'aurais voulu accepter ; bien déterminée à renoncer à l'autre partie , en faveur de celui à qui j'étais promise.

Liée pour jamais à mon cher Rivers , je fus heureuse ; cependant l'idée du retour de mon père , et le sentiment secret de ma désobéissance envers lui ,

venaient quelquefois troubler ma félicité, et portaient dans mon âme une tristesse que tous mes efforts pouvaient à peine cacher aux yeux de Rivers, quoique sa délicatesse l'empêchât de me faire à cet égard aucune question.

Je sais maintenant ce qui était alors un secret pour moi, que mon père lui offrit sa fille avec une fortune qui cependant ne pouvait séduire un caractère comme le sien, lorsqu'il n'aurait pas eu d'attachement pour moi; il refusa l'offre, et sur le peu que j'en ai appris, dans son noble désintéressement, loin d'y réfléchir, il pressa notre mariage avec plus d'instance que jamais; il eut la délicatesse de me faire un mystère de cette conduite généreuse, et de souhaiter qu'elle ne me fût jamais connue.

Ces nobles sentiments, si particuliers à mon Rivers, prévinrent une explication, et nous cachèrent jusqu'à ce mo-

ment les circonstances qui rendent aujourd'hui notre bonheur si parfait.

Combien mon Rivers est digne de toute ma tendresse !

Mon père me fait demander à son appartement où il veut me parler. J'oubliais de vous dire que je suis allée, ce matin, à Bellfield, et que j'en ai rapporté le portrait de ma mère que je lui ai fait remettre.

Adieu. Votre amie ,

Emilie RIVERS.

LETTRE CCXXV.

M^{me} Fitzgerald , à M^{me} Rivers.

Londres , samedi.

AUCUN langage ne peut rendre notre joie , ma chère Émilie , à la réception de vos deux lettres.

Enfin vous voilà tous heureux comme vous méritez de l'être. Nous espérons, dans peu de jours, être témoins de votre félicité.

Nous fûmes instruits, dès le principe, de l'offre de votre père à Rivers, mais il nous fit promettre de ne jamais vous en parler, sous aucun prétexte ; il nous pria aussi de vous retenir dans le Berkshire, en prolongeant notre séjour jusqu'à votre mariage, dans la crainte que, retournant à Londres, quelque ami de votre père, qui pouvait connaître son dessein, ne vînt à vous en informer.

Fitzgérald est monsieur le major au service de votre Seigneurie ; il a reçu sa commission ce matin.

Je vous félicite encore une fois, ma chère, de ce triomphe de tendresse ; vous voyez que l'amour, comme la vertu, n'est pas seulement sa propre récompense, mais quelquefois nous en fait encore trouver d'autres.

Une chose que l'on pourra toujours remarquer ; c'est que ceux qui se marient par un sentiment d'amour, peuvent espérer d'être riches un jour ; mais ceux qui s'allient par des considérations de fortune attendront vainement l'amour.

L'idée que cette affection tendre doit venir, après le mariage, est choquante pour un esprit où règne la moindre délicatesse ; chez des êtres semblables, un lien qui se forme avec indifférence doit finir dans l'aversion et le dégoût.

Je retiens votre cher papa pour mon Sigisbé, en retour le mien est tout à votre service ; mais, à propos, je suis très-fort piquée ;

« Ces nobles sentiments si particuliers à votre » Rivers. »

Je suis disposée à croire qu'il y a des hommes dans le monde ! — Que cette noblesse d'âme n'est pas si particulière, et que les sentiments de cer-

taines gens peuvent être aussi *nobles* que ceux de quelques autres.

Enfin je me persuade que Fitzgérald aurait agi précisément de cette manière , dans la même circonstance.

Mais c'est votre grand défaut, ma chère Émilie, de vous imaginer que l'objet de votre amour est un phénix, tandis qu'il est seulement un bel homme, agréable, intéressant comme un autre.

Je pense que vous allez vous fâcher ; mais que m'importe ? Je me fâcherai aussi.

Assurément mon Fitzgérald !
Je laisse à Rivers tout son mérite ; mais la comparaison, ma chère !

Ce qu'il y a de certain, c'est que nos deux époux sont des hommes charmants, et que je ne voudrais pas les changer pour des Apollons ; cependant je ne soutiendrai pas, comme une vérité reconnue, qu'il n'est rien d'agréable au monde que ces deux êtres.

Rappelez-vous , ma chère , que la beauté n'existe en général que dans les yeux des amants ; et que tout parfait que vous puissiez supposer Rivers , il n'est pas une femme sur la terre qui n'ait la même opinion de celui qu'elle aime.

Eh ! mon dieu ! Ce qu'il ne faut pas que j'oublie de vous dire , pour flatter votre amour propre au sujet de votre *enchanteur*.

C'est que j'ai reçu dernièrement une lettre d'un de mes anciens amants de Québec , où il m'apprend que madame Desroches a refusé le parti le plus avantageux du pays , et qu'elle a fait le vœu de vivre et mourir dans le veuvage.

C'est une résolution bien folle , et cependant je ne puis m'empêcher de la trouver encore plus intéressante de l'avoir prise.

Mon cher papa forme le projet d'acheter une maison près de vous, et d'avoir un jardin qui rivalise avec le vôtre. Nous passerons une grande partie du temps chez lui, et je ferai là un cours de galanterie avec Rivers, ce qui sera délicieux.

Il faut bien chercher à mettre un peu de variété dans la vie, et rien n'est plus agréable et n'entretient l'esprit dans une agitation plus douce, principalement à la campagne, que les hommages d'un aimable courtisan.

Je ne suis pas tout-à-fait sûre cependant que je ne chercherai pas encore de légères distractions au-dehors; car l'ami de son mari n'est guère moins ennuyeux que le mari lui-même.

Nos incidents romanesques étant à leur fin, ma chère, ayant tous suivi la route commune de ces gens modérés qui se marient pour faire un établis-

sement , nous sommes , à ce qu'il me semble , très-exposés à tomber dans la triste végétation ; objet important , sur lequel je désire l'opinion de Rivers , que je sais un profond connaisseur dans les lois de la nature.

L'amour est une fort belle invention ; mais on dit qu'il est sujet à dégénérer en amitié , degré de perfection que je ne souhaite pas voir à l'attachement de Fitzgerald , avant que je n'aye soixante-dix ans.

Que ferons-nous , ma chère , pour varier l'agrément de nos jours ?

Les cartes , vous l'avouerez , sont un agréable délassement , et de tous les plaisirs de ce monde , celui que je trouve le moins sujet à devenir insipide , et réellement , parlant en style philosophique. Qu'est-ce que la vie , qu'une partie interrompue de quadrille ?

On m'appèle pour recevoir un char-

mant colonel des gardes ; je vous laisse bien vite.

Adieu. Votre amie ,

BELL FITZGÉRALD.

LE T T R E CCXXVI.

Le colonel Rivers , à M^{me} Fitzgerald.

Bellfield, mercredi.

J'ACCEPTÉ votre défi , Bella ; et je serai fort trompé , si vous me trouvez aussi ennuyeux qu'il vous plaît de le supposer.

Ne craignez pas d'être jamais réduite à végéter ; aucun de nous ne possède la moindre qualité végétative. J'ai mille plans d'aimables distractions , pour tenir l'esprit en activité.

Nous ne sommes , ni les uns ni les autres , de cette classe d'êtres léthargiques auxquels il faudrait des événe-

ments continuels , pour leur faire sentir leur existence ; c'est le défaut des caractères froids , inanimés , qui n'ont pas assez de vivacité et de feu , pour goûter les plaisirs naturels de la vie.

Nos incidents , sous un rapport , sont à leur fin ; mais nous en verrons d'autres , également agréables , naître à chaque instant ; j'ose assurer que notre existence entière sera digne d'être chantée par les poètes ; mon seul plan de vie est de n'en avoir point du tout ; ce que , je pense , ma chère petite Bell approuvera.

Qu'il vous plaise d'observer , mon aimable amie , que pour se rendre heureux , il ne faut pas seulement de grandes jouissances , mais encore de légers amusemens ; ils aident au bonheur , comme les moindres parties d'un bâtiment servent à le former ; nous aurons nos récréations futiles , ainsi que nos transports sublimes.

Le premier de mes seconds plaisirs , si vous me passez l'expression , est la culture du jardin ; et la raison , c'est qu'il est celui de ma chère Émilie ; je veux vous donner le goût des plaisirs champêtres.

Le colonel Wilmot m'a donné précisément le surcroît d'aisance que je désirais.

Vous pouvez , ma chère Bella , vous rappeler que , lorsque je croyais Émilie et la fortune deux biens incompatibles , j'avais infiniment de mépris pour le dernier , et je pensais qu'il ôterait plutôt qu'il n'ajouterait à mon bonheur ; mais à présent que je puis les posséder l'un et l'autre , je lui rends toute sa valeur.

Mon père (avec quelles délices j'appèle de ce nom le père d'Émilie !) voudrait que je prisse une maison plus considérable ; mais je ne laisserais pas le séjour de mon enfance pour un pa-

lais. Je lui ai cependant permis d'ajouter à la maison de Bellfield une aile qui manque pour achever l'exécution de son premier plan ; et je l'ai aussi laissé libre de la meubler , dans le genre qui lui conviendrait le mieux.

Il aura une maison à Londres , et nous irons de l'une à l'autre , comme l'imagination nous conduira.

Il veut que nous n'ayions d'autre règle que notre penchant ; croyez-vous , ma chère amie , que nous puissions avoir la crainte de végéter ?

Le grand art de la vie est d'occuper constamment ce principe d'activité qui est en nous , et qui , lorsqu'il n'est pas dirigé sagement , nous entraîne , sans cesse , de la félicité réelle , au bonheur imaginaire.

L'amour , tout charmant qu'il est , demande , pour être conservé , une grande variété d'amusements qui puissent prévenir cette langueur à laquelle

tous les plaisirs humains sont naturellement sujets.

La tendresse et les soins délicats de mon Émilie me rendront à jamais son amant ; elle me prépare de charmantes surprises , en formant de petites parties de plaisir dont elle est toujours l'âme et l'ornement ; son attention se porte sur tout ce qui peut faire le bonheur de son Rivers. j'envie celui qui l'aide à former ces douces petites fêtes. Ici l'amour est toujours conduit par la main des Ris et des Jeux.

A tout bien considérer , les êtres qui ont le bon esprit d'agir comme nous avons fait , dont le cœur choisit les objets qu'ils unissent à leur sort , seront généralement heureux.

C'est dans les affections que sont les véritables sources de jouissance. L'amour , l'amitié , et si je peux anticiper sur l'avenir , la tendresse paternelle , tous les liens domestiques ont une dou-

ceur que nulle expression ne peut rendre.

Le créateur bienfaisant qui nous donna ces affections, dans les vues les plus sages!

« Cela est bien dit, mon cher Rivers ;
» mais il faut cultiver notre jardin ! »

Vous avez raison, ma chère Bella ;
et je ne suis qu'un sot parleur.

La chaise de Lucie part à l'instant pour aller recevoir vos ordres.

Je l'envoie par un domestique de Temple, et jeudi j'espère voir autour de moi la réunion de mes plus chers amis, et n'avoir plus rien à souhaiter que la continuation de notre bonheur actuel.

Adieu. Votre sincère ami,

Ed. RIVERS.